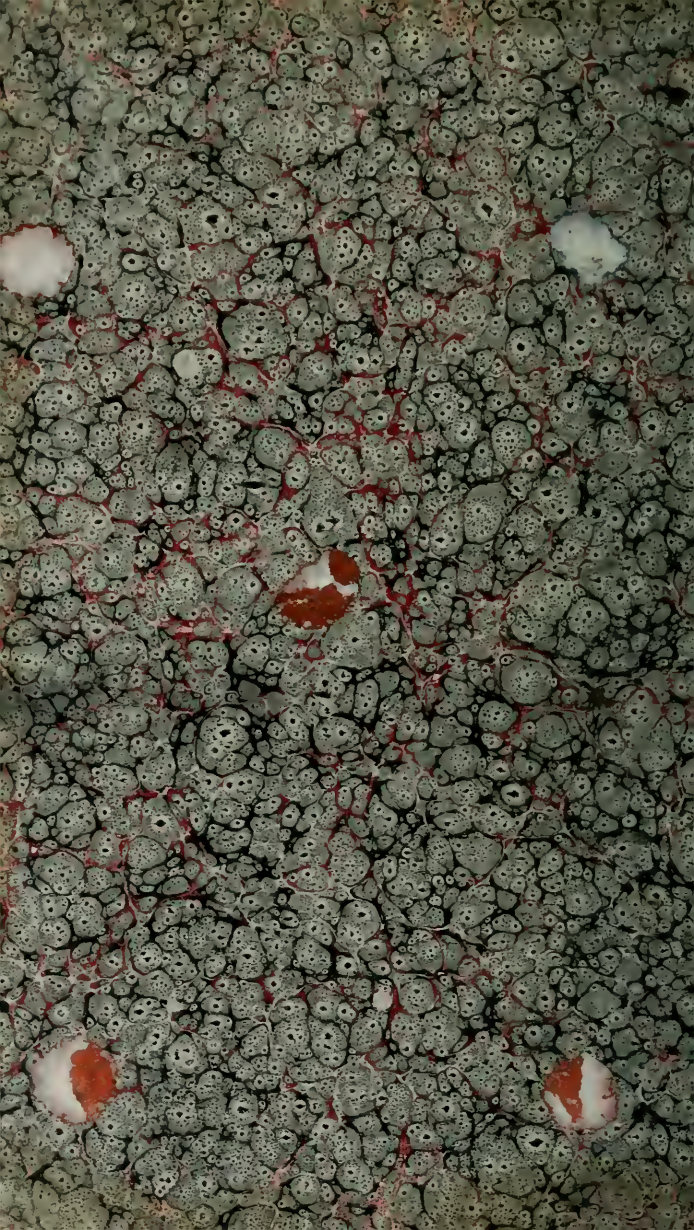


BJ
1692
.PHIH
1837
SMRS

MES PRISONS.

MES PRISONS,

MÉMOIRES

DE

SILVIO PELLICO DE SALUCES,

TRADUITS DE L'ITALIEN,

PAR M. LÉGER NOEL.

Homo natus de muliere, brevi vivens
tempore, repletur multis miseriis.
JOB.

PARIS,
SOCIÉTÉ REPRODUCTIVE DES BONS LIVRES,
8—Rue St.-Hyacinthe-St.-Michel.
EN BELGIQUE ET DANS LES DÉPARTEMENS,
AUX BUREAUX DE LA SOCIÉTÉ.

1837.

IMP. DE MOQUET ET COMP.. RUE DE LA HARPE, 90.

INTRODUCTION.

Ai-je écrit ces mémoires pour le vain plaisir de parler de moi? Je m'affligerais qu'il en fût ainsi, et pour peu que l'on puisse se juger soi-même, il me semble avoir eu de meilleures intentions: — Mon but a été d'abord de contribuer au soulagement de quelque malheureux par le tableau des maux que j'ai eu à souffrir, et des consolations que l'expérience m'a appris à puiser dans le sein même des plus grands revers; — de porter ensuite le témoignage en faveur de

l'humanité, qu'au milieu de mes longs tourments je ne l'ai pas trouvée si injuste, si indigne d'indulgence, si pauvre de grandes âmes qu'on a l'habitude de la représenter; — d'inviter surtout les cœurs nobles à aimer beaucoup, et à ne haïr personne, à n'avoir de haine irréconciliable que pour le vil mensonge, la pusillanimité, la perfidie, tous les vices qui dégradent l'homme; — et enfin de répéter cette vérité, déjà connue, mais trop souvent oubliée, que la religion et la philosophie exigent l'une et l'autre une volonté énergique, un jugement calme, sans lesquelles conditions réunies, il n'y a ni justice, ni dignité, ni principes sûrs.

MÉMOIRES

DE

SILVIO PELLICO DE SALUCES.

CHAPITRE PREMIER.

Le vendredi, 13 octobre 1820, je fus arrêté à Milan, et conduit à Sainte-Marguerite. C'était à trois heures de l'après-midi. On me fit subir un long interrogatoire ce jour-là ainsi que les jours suivants; mais je garderai le silence sur ce sujet. Semblable à un amoureux, maltraité par sa maîtresse, et qui prend fièrement la résolution de l'oublier, je laisse la politique à sa place, pour m'entretenir d'autre chose.

Le soir de ce malencontreux vendredi, il était environ neuf heures, le greffier me consigna entre les mains du geôlier. Celui-ci, m'ayant

conduit dans la chambre qui m'était destinée, m'invita poliment à lui remettre, pour m'être rendus en temps et lieu, ma montre, mon argent, et tout ce que je pouvais avoir dans mes poches, après quoi il me souhaita respectueusement la bonne nuit.

— Attendez un instant, mon cher, lui dis-je; je n'ai pas dîné aujourd'hui; faites-moi porter quelque chose.

— De suite; le restaurant est ici près, et monsieur verra quelle qualité de vin!

— Du vin, je n'en bois jamais.

A cette réponse, le sieur Angiolino me regarda presque avec terreur, espérant néanmoins que je plaisantais. Les geôliers qui tiennent restaurant ont horreur d'un prisonnier qui s'abstient de vin.

— Je vous assure que je n'en bois pas.

— J'en ai regret pour monsieur; la solitude lui sera une fois plus pénible.....

Et voyant que je ne changeais pas d'avis, il sortit; et dans moins d'une demi-heure mon dîner fut servi. Je mangeai quelques bouchées, j'avalai un verre d'eau, et on me laissa seul.

Ma chambre était au rez-de-chaussée, et donnait sur la cour. Prisons à gauche, prisons à droite, prisons au-dessus, prisons en face de moi.

Je me plaçai à la fenêtre, et j'y restai quelque temps à écouter les allées et les venues des gardiens, et le chant frénétique de plusieurs détenus.

Je me disais : — Il y a un siècle, ce lieu était un monastère : auraient-elles jamais pensé, les saintes et pénitentes vierges qui l'habitaient, qu'un jour viendrait où leurs cellules retentiraient, non plus de gémissements de femmes et d'hymnes pieux, mais bien de blasphêmes et de chansons cyniques, et qu'elles renfermeraient des hommes de toute sorte, destinés pour la plupart aux galères ou aux fourches? Et dans un siècle, qui respirera dans ces cellules? O rapidité du temps! ô instabilité des choses humaines! quand on réfléchit à cela, peut-on s'affliger beaucoup que la fortune cesse de nous sourire, qu'on nous ensevelisse dans une prison, que le gibet se dresse pour nous? Hier, j'étais l'un des mortels les plus heureux; aujourd'hui, je n'ai plus aucune des douceurs qui embellissaient ma vie; plus de liberté, plus de cercle d'amis, plus d'espérance; ce serait folie de me faire illusion. Sans doute je ne sortirai d'ici que pour être plongé dans un cachot affreux, peut-être livré aux mains du bourreau! Eh bien, le jour qui suivra

ma fin, ne se lèvera-t-il pas le même que si j'étais mort dans un palais, et qu'on m'eût inhumé avec plus de pompe?

Je me sentais fortifié par ces pensées intimes sur la fuite rapide du temps; mais vint le souvenir de ma mère, de mon père, de mes deux frères, de mes deux sœurs et d'une autre famille, que j'aimais comme si elle eût été la mienne, lequel l'emporta sur tous les raisonnements philosophiques. Je m'attendris, et je pleurai comme un enfant.

CHAPITRE II.

Trois mois auparavant j'avais fait le voyage de Turin, et j'avais revu, après plusieurs années d'absence, mes bien-aimés parents, un de mes frères et mes deux sœurs. Toute notre famille s'était toujours si tendrement aimée! Jamais enfant ne s'était vu plus que moi comblé de bienfaits par son père et par sa mère. Oh! comme en revoyant ces respectables vieillards je me

sentis ému de les trouver considérablement plus changés par l'âge que je ne croyais! Combien j'aurais désiré alors de ne plus jamais me séparer d'eux, afin de soulager leur vieillesse en l'entourant de mes soins! Combien il me fut pénible, pendant le peu de jours que je passai à Turin, d'avoir quelques devoirs à remplir qui m'appelaient hors du toit paternel, et m'obligeaient ainsi à ne donner que la moindre partie de mon temps à mes chers parents!

Ma pauvre mère disait avec un air d'amère mélancolie : « Ah! notre Silvio n'est pas venu à Turin pour nous voir! » — Le matin de mon départ pour Milan, notre séparation fut des plus douloureuses. Mon père monta dans la voiture avec moi, et m'accompagna jusqu'à un mille, ensuite il revint sur ses pas, seul! Je me retournais souvent pour le regarder, et je pleurais, et je couvrais de baisers un anneau que ma mère m'avait donné; jamais je ne m'étais senti une telle angoisse en m'éloignant de mes parents Ne croyant pas aux pressentiments, j'étais étonné de ne pouvoir vaincre ma douleur, et j'étais forcé de me dire avec effroi : « D'où me vient cette inquiétude extraordinaire? » — Il me semblait que c'était le présage de quelque grand malheur.

Maintenant, dans ma prison, je me rappelais cet effroi, cette angoisse; j'entendais retentir en moi toutes les paroles qu'avaient prononcées mes parents, il y avait trois mois. Cette plainte de ma mère : « Ah! notre Silvio n'est pas venu à Turin pour nous voir! » retombait à plomb sur mon cœur. Je me reprochais de ne m'être pas montré mille fois plus tendre à leur égard. — Je les aime tant, et je le leur avais dit si froidement! Je ne devais plus les voir, et je m'étais si peu rassasié de leur aimable présence! et j'avais été si avare des témoignages de mon amour! — Ces pensées me déchiraient l'âme.

Je fermai la croisée, je me promenai pendant une heure, croyant que je ne pourrais prendre aucun repos de toute la nuit. Ensuite je me mis au lit, et la fatigue m'endormit bientôt.

CHAPITRE III.

C'est une chose affreuse de venir à se réveiller pendant une première nuit de prison. — Est-il

possible! (m'écriai-je en me rappelant le lieu où j'étais) est-il possible! moi ici! et cela n'est plus un vain songe? Il est donc vrai qu'hier je fus arrêté! c'est hier qu'on me fit subir ce long interrogatoire qui doit se continuer demain, après-demain, et qui sait combien de jours encore? C'est hier soir que j'ai tant pleuré, avant de m'endormir, en pensant à mes parents!...

La tranquillité, le parfait silence, le court sommeil qui venait de rétablir mes forces morales, semblaient avoir centuplé en moi la faculté de souffrir. Dans cette absence totale de distractions, le désespoir de ceux que je chéris, et en particulier de mon père et de ma mère, alors qu'ils apprendraient mon arrestation, se retraçait dans mon esprit avec une vigueur incroyable.

— A l'heure qu'il est, me disais-je, ils dorment encore en repos, ou veillent en se berçant de mon souvenir, sans aucune prévoyance du lieu où je suis; bien heureux si Dieu les enlevait de ce monde, avant que la nouvelle de mon malheur soit arrivée à Turin! Hélas! qui leur donnera la force de soutenir ce coup? —

Une voix intérieure semblait me répondre: — Celui que tout affligé invoque, aime et sent

au dedans de soi ! Celui qui donnait à une mère le courage de suivre son fils au Calvaire, et de se tenir au pied de la croix ! L'ami des malheureux, l'ami de l'humanité ! —

C'était la première fois que la religion triomphait dans mon cœur ; et c'est à la piété filiale que je fus redevable de ce bienfait.

Autrefois, sans être contraire à la religion, je la suivais peu et mal. Les vulgaires objections dont on se sert d'habitude pour la combattre ne me paraissaient pas grand chose, et néanmoins il s'élevait dans mon esprit mille doutes sophistiques qui affaiblissaient ma foi. Déjà, depuis long-temps, ces doutes ne tombaient plus sur l'existence de Dieu, et je m'étais dit souvent que si Dieu existe, une conséquence nécessaire de sa justice, c'est une autre vie pour l'homme qui souffre dans un monde si injuste : de là ce besoin suprême d'aspirer aux biens de cette seconde vie, de là un culte d'amour pour Dieu et le prochain, un désir constant de l'âme à s'élever par de généreux sacrifices. Déjà, depuis long-temps je m'étais dit tout cela, et j'ajoutais : — Qu'est-ce donc que le christianisme, si ce n'est cette tendance constante de l'âme vers la perfection ? — Et je m'étonnais en voyant l'es-

sence du christianisme se révéler si pure, si philosophique, si inattaquable, qu'il y eût eu une époque où la philosophie osât dire : — C'est moi dorénavant qui remplirai sa place. — Et de quelle manière la rempliras-tu ? En prêchant le vice, non certes. En prêchant la vertu? Or, la vertu consiste en l'amour de Dieu et du prochain; et voilà précisément ce qu'enseigne le christianisme.

C'est ainsi que je pensais depuis plusieurs années; mais, à ma honte, j'évitais toujours de conclure : sois donc conséquent ! sois chrétien ! Ne vas plus chicaner sur quelque point difficile de la doctrine catholique; puisque le point principal et le plus clair de tous est celui-ci : Aime Dieu et le prochain.

Dans ma prison je me proposai définitivement de porter cette conclusion, et je la portai en effet. J'hésitai néanmoins quelque temps, pensant que si l'on venait à me savoir plus religieux qu'auparavant on se croirait en droit de me réputer hypocrite et avili par le malheur. Mais sentant que je n'étais ni hypocrite, ni avili, je me complus dans l'idée de ne tenir aucun compte des reproches qu'on pourrait m'adresser, bien décidé à être et à me déclarer désormais chrétien.

CHAPITRE IV.

Je ne m'affermis bien dans cette résolution que plus tard; mais dès cette première nuit de captivité elle commença à m'occuper sérieusement, et à s'imprimer, pour ainsi dire, dans ma volonté. Vers le matin mes fureurs s'étaient calmées, et je m'en étonnais. Je pensai de nouveau à mes parents et aux autres personnes que je chérissais, et ne désespérai plus de leur force de caractère; le souvenir des vertueux sentiments que je leur avais connus autrefois me consolait.

Comment se faisait-il que d'abord j'eusse été si agité par la pensée de leur affliction et que maintenant j'eusse une si grande confiance en l'élévation de leur courage? Était-ce un prodige que cet heureux changement? était-ce un effet naturel de ma foi en Dieu devenue plus vive? — Eh! qu'importe d'appeler prodiges ou non, les réels et sublimes bienfaits de la religion?

Vers minuit, deux *secondini* (c'est ainsi que

s'appellent les gardiens de la prison dépendant du geôlier) étaient venus me visiter et m'avaient trouvé de l'humeur la plus sombre. Ils revinrent au point du jour et me trouvèrent calme et animé d'une franche cordialité.

— Cette nuit monsieur avait un visage de basilic, dit Tivola; il est tout changé maintenant, et je m'en réjouis; c'est signe que monsieur — pardon de l'expression — n'est pas un fripon; car les fripons (je suis vieux dans le métier, et mes observations sont de quelque valeur), les fripons, dis-je, sont plus enragés le second que le premier jour de leur arrestation. Monsieur prend-il du tabac?

— Non pas d'habitude, mais je ne veux pas refuser votre honnêteté. Quant à votre observation, permettez-moi de penser qu'elle n'est pas d'un homme aussi sage que vous semblez l'être. Si ce matin je n'ai plus un visage de basilic, cela ne pourrait-il pas être une preuve de folie de ma part, de facilité à me faire illusion en regardant comme prochaine ma liberté?

— J'en douterais si monsieur était retenu en prison pour d'autres motifs; mais quand il s'agit d'affaires d'état, au jour d'aujourd'hui il est impossible de croire qu'elles se terminent si vite;

et monsieur a trop de jugement pour se l'imaginer. Pardon de la liberté : monsieur veut-il encore une prise?

— Donnez. Mais comment peut-il se faire que vous ayez une figure si réjouie, vivant ainsi continuellement avec des malheureux?

— Monsieur croira peut-être que c'est par indifférence pour les douleurs d'autrui : je n'en sais rien moi-même positivement, à dire vrai; mais ce que je puis assurer, c'est que plusieurs fois de voir pleurer cela me fait mal. Et alors je feins d'être gai, afin que les pauvres prisonniers essaient de sourire, eux aussi.

— Il me vient, brave homme, une pensée que je n'ai jamais eue : c'est que l'on peut faire les fonctions de geôlier, et être d'une excellente pâte.

— Le métier n'y fait rien. Au-delà de cette voûte que monsieur voit à l'autre extrémité de la cour, il y a une autre cour et d'autres prisons, toutes réservées aux femmes. Ce sont des femmes..... cela fait peine à dire..... des femmes de mauvaise vie. Eh bien! dans le nombre il y en a qui sont des anges pour le cœur. Et si monsieur était *secondini*.....

— Mi— Et j'éclatai de rire.

Tivola en fut déconcerté, et n'alla pas plus loin. Peut-être entendait-il dire que si j'eusse été *secondini* j'aurais eu de la peine à m'empêcher d'avoir de l'affection pour quelqu'une de ces malheureuses.

Après m'avoir demandé ce que je voulais pour déjeuner, il sortit, et rentra quelques minutes après avec le café. Je le regardais fixement en face avec un sourire plein de pénétration qui voulait dire : « Serais-tu homme à te charger d'un billet pour un autre infortuné, pour mon ami Piéro? » Et il me répondit avec un autre sourire qui signifiait : « Non, monsieur; et si vous vous adressez à quelque autre de mes compagnons, qui vous dise oui, soyez sûr qu'il vous trahira. »

Je ne suis pas positivement sûr que nous nous fussions compris l'un et l'autre. Mais je sais bien que je fus dix fois sur le point de lui demander une feuille de papier et un crayon, et que si je n'osai, c'est qu'il y avait quelque chose dans ses yeux qui semblait m'avertir de ne me fier à personne, et à d'autres encore moins qu'à lui.

CHAPITRE V.

Si à cette expression de bonté Tirola n'eut pas joint ces regards si rusés, que sa physionomie eût été plus noble, j'aurais cédé à la tentative d'en faire mon messager, et peut-être qu'un billet de moi parvenu à temps à mon ami lui aurait servi à réparer quelque méprise, — peut-être cela sauvait-il, non pas lui, le pauvre infortuné, car il n'était déjà que trop découvert, mais plusieurs autres avec moi!

Patience! c'est ainsi qu'il en devait être.

Je fus appelé pour la suite de l'interrogatoire qui dura pendant tout ce jour et pendant plusieurs jours suivants, sans aucun autre intervalle que celui des repas.

Tant que dura le procès, les jours me semblèrent avoir des ailes, grâce à l'exercice continuel qu'imprimaient à mon esprit ces interminables réponses à tant de questions si compliquées, et le recueillement dans lequel je passais les heures

de mes repas et mes soirées à réfléchir aux diverses demandes qu'on m'avait adressées, aux réponses que j'avais faites, à toutes les choses enfin sur lesquelles il était probable que je serais encore interrogé.

A la fin de la première semaine il m'arriva un grand déplaisir. Mon pauvre ami Piéro, aussi désireux que moi-même d'établir entre nous une communication, m'envoya un petit billet, qu'il me fit tenir, non par aucun des *secondini*, mais par un malheureux prisonnier qui venait avec eux faire quelque service dans nos chambres. C'était un homme de soixante à soixante-dix ans, condamné à je ne sais combien de mois de détention.

Au moyen d'une épingle que je me trouvais avoir, je me piquai un doigt, et avec mon sang je traçai quelques lignes que je remis au messager. Il eut le malheur d'être soupçonné, fouillé, surpris avec le billet sur lui, et si je ne me trompe, frappé de coups de bâton. J'entendis des hurlements qui me semblèrent ceux du malheureux vieillard, et je ne le revis plus.

Quand on m'appela pour le procès, je frémis de me voir présenter mon petit bout de papier barbouillé de sang (lequel, grâce au ciel, ne

contenait rien que de très innocent, et avait l'air d'un simple salut).

On me demanda avec quoi je m'étais tiré du sang ; mon épingle me fut ôtée ; et notre mésaventure fit rire. Ah! je ne riais pas, moi ! Je ne pouvais détourner les yeux de l'image du vieux messager. J'aurais volontiers souffert toutes les punitions pour qu'on lui eût pardonné ; et quand cessèrent mes doutes sur l'auteur des cris que j'entendais, mon cœur se gonfla ; je pleurai. En-vain m'informai-je plusieurs fois de lui auprès du geôlier et des *secondini*. Ils secouaient la tête en disant : « Il l'a payé cher, celui-là, — il ne se chargera plus de semblables commissions, — il jouit d'un peu plus de repos. » Ils refusaient de s'expliquer davantage.

Voulaient-ils donner à entendre qu'on tenait le malheureux renfermé dans une étroite prison, ou bien parlaient-ils ainsi parce qu'il était mort sous les coups de bâtons, ou par suite de ce cruel traitement?

Un jour il me sembla le voir au-delà de la cour, sous le portique, courbé sous le poids d'un fagot. Le cœur me battit comme si j'eusse revu un frère.

CHAPITRE VI.

—

Quand je fus délivré du martyre des interrogatoires, et que rien ne vint plus remplir le vide de mes journées, alors je sentis amèrement le poids de la solitude.

Il me fut bien permis d'avoir une Bible et le Dante; le geôlier voulut bien mettre à ma disposition toute sa bibliothèque, qui consistait en quelques romans de Scudery, du Piazzi, et choses pires encore; mais j'avais l'esprit trop agité pour être à même de me livrer à aucune sorte de lecture. Je me mis à apprendre par cœur un chant du Dante chaque jour; mais cet exercice était toutefois si machinal, qu'en m'y livrant je pensais moins aux vers que je récitais qu'à mes propres malheurs. La même chose m'arrivait pour toute autre lecture, excepté quelquefois pour certains passages de la Bible. Ce livre divin que j'avais toujours beaucoup aimé, lors même

que je me croyais incrédule, je l'étudiais alors avec plus de respect que jamais; seulement en dépit de ma bonne volonté, très souvent je le lisais avec une attention portée ailleurs; ce qui m'empêchait de toujours le comprendre. Peu à peu je devins capable de le méditer avec plus de force et d'en savourer de plus en plus les délices.

Cette lecture ne m'inspira jamais la moindre disposition à la bigoterie, c'est-à-dire à cette dévotion mal entendue, qui rend pusillanime ou fanatique. Elle m'apprenait seulement à aimer Dieu et les hommes, à désirer toujours plus ardemment le règne de la justice, à abhorrer l'iniquité en pardonnant aux méchants. Le christianisme, au lieu de détruire en moi ce que la philosophie pouvait y avoir mis de bon, le fortifiait, le corroborait par des raisons plus élevées et plus puissantes.

Ayant lu un jour qu'il faut prier incessamment, et que la véritable prière ne consiste pas à murmurer beaucoup de paroles comme les païens, mais à adorer Dieu avec simplicité, soit en paroles, soit en actions, et à faire en sorte que les unes et les autres soient l'accomplissement de sa sainte volonté, je me proposai de

commencer sincèrement cette continuelle prière en ne me permettant plus aucune pensée qui ne fût animée du désir de me conformer aux décrets de Dieu.

Les formules de prières dont je me servais pour adorer Dieu, furent toujours courtes, non que je dédaignasse les longues prières (je les crois au contraire très essentielles, plus ou moins suivant les dispositions de chacun, pour fixer l'attention); mais pour ce motif, que telle est mon organisation qu'il m'est impossible de réciter beaucoup de paroles sans m'abandonner aux distractions, et perdre l'idée du culte.

Cette attention à se tenir continuellement en présence de Dieu, loin d'être un pénible effort de l'esprit, et un sujet de terreur, était pour moi la chose la plus douce. De ne point oublier que Dieu est toujours près de nous, qu'il est en nous, ou plutôt que nous sommes en lui, cela diminuait de jour en jour l'horreur de ma solitude. « Ne suis-je pas en très bonne compagnie? » me disais-je; et je devenais gai, et je chantais et je sifflais avec une grande effusion de joie et de tendresse.

— Eh bien, pensai-je alors, ne pouvait-il pas m'arriver une fièvre qui m'eût conduit au tom-

beau? Il aurait bien fallu que tous mes parents et amis, que ma mort eût plongés dans la plus grande affliction, eussent acquis peu à peu la force de se résigner à ma perte. Au lieu d'une tombe, c'est une prison qui me dévore : dois-je croire que Dieu ne les armera pas de cette même force? —

Pour eux, du fond de mon cœur, j'adressais au ciel les vœux les plus ardents, non sans verser quelques larmes, il est vrai; mais ces larmes étaient mêlées de douceur. J'avais une entière confiance que Dieu soutiendrait leur courage et le mien. Je ne me suis pas trompé.

CHAPITRE VII.

Il est beaucoup plus agréable de vivre libre que prisonnier : nul doute à cela? Cependant au milieu même des misères d'une prison, quand on pense que Dieu est présent, que les plaisirs du monde sont éphémères, que le vrai bonheur siége dans la conscience et non dans les objets

extérieurs, on peut encore éprouver quelque joie à se sentir vivre. Dans moins d'un mois j'avais pris, je ne dirai pas une parfaite résignation, mais du moins passablement mon parti. Je vis bien que n'étant pas homme à acheter l'impunité au prix de la ruine d'autrui, mon sort ne pouvait qu'aboutir, sinon au gibet, du moins à une longue captivité. Force était donc de s'y conformer. — Je respirerai, me dis-je, tant qu'ils me laisseront un souffle, et s'ils me l'ôtent, je ferai comme tous les malades parvenus à leur dernière heure, je mourrai. —

Je m'étudiais à ne me plaindre de rien, et à procurer à mon âme tous les contentements possibles. Mon plus grand plaisir était d'énumérer dans mon souvenir tous les biens qui avaient embelli mon existence : le meilleur des pères, la meilleure des mères, d'excellents frères et d'excellentes sœurs, tels et tels pour amis, une bonne éducation, l'amour des lettres, etc. Qui pourrait se dire avoir été favorisé plus que moi? Pourquoi ne pas en rendre grâce à Dieu, quoique mon bonheur ressentît maintenant une rude atteinte. Alors, en me rappelant tout cela, je m'attendrissais, et je pleurais un instant; mais le courage et la joie me revenaient bientôt.

Dès les premiers jours je m'étais fait un ami. Ce n'était ni le geôlier, ni aucun des secondini, ni aucun des instructeurs du procès. Il s'agit pourtant d'une créature humaine. Qui était-ce ? — Un petit enfant, sourd-muet, de cinq à six ans, dont le père et la mère étaient des voleurs, que la loi avait frappés. Le pauvre orphelin était élevé aux frais de l'État avec plusieurs autres enfants de la même condition. Ils occupaient ensemble une chambre vis-à-vis de la mienne, et à certaines heures on leur ouvrait la porte pour leur laisser prendre l'air dans la cour.

Le petit sourd-muet venait sous ma fenêtre, et me souriait en me faisant signe. Je lui jetais un beau morceau de pain qu'il recevait en faisant un saut de joie ; puis il courait à ses camarades, en donnait à tous, et revenait manger sa petite part près de ma fenêtre, me témoignant sa reconnaissance par l'expression grâcieuse de ses jolis yeux.

Les autres enfants me regardaient de loin, mais n'osaient pas s'approcher : le sourd-muet avait une grande sympathie pour moi, et j'avais pu m'apercevoir que ce n'était pas seulement par intérêt. D'autres fois, ne sachant que faire du pain que je lui jetais, il me faisait signe qu'ils

avaient déjà bien mangé, lui et ses camarades, et qu'ils ne pouvaient prendre plus de nourriture. S'il voyait venir un *secondino* dans ma chambre, il lui donnait le pain pour me le remettre. Quoique alors il n'attendît rien de moi, il ne continuait pas moins de badiner devant ma fenêtre, avec une gentillesse tout-à-fait aimable, se montrant tout joyeux que je le visse. Un jour entre autres, un *secondino* lui permit de pénétrer dans ma chambre; à peine eut-il franchi le seuil, ce pauvre petit, qu'il courut embrasser mes genoux, en poussant une exclamation de joie. Je le pris dans mes bras, et je ne saurais dire avec quel transport il me comblait de caresses. Que d'amour dans ce cher petit cœur! Combien j'aurais voulu le faire élever, et le tirer de l'état d'abjection où il se trouvait.

Je n'ai jamais su son nom. Il ne se doutait pas lui-même d'en avoir un. Toujours gai, je ne l'ai vu pleurer qu'une fois, qu'il fut battu par le geôlier, je ne sais pour quel motif.

Chose étrange! il semble que de vivre dans un lieu pareil, c'est le comble de l'infortune : cependant ce pauvre petit avait certainement autant de bonheur que peut en avoir à son âge le fils d'un prince. Je faisais cette réflexion, et

j'apprenais par là que l'humeur peut se rendre indépendante du lieu. Gouvernons l'imagination, et nous nous trouverons bien presque partout. Un jour est bien vite passé, et quand, le soir, on se couche exempt de faim et de douleurs aiguës, qu'importe que le lit se trouve dans une enceinte appelée prison, ou bien dans une autre appelée hôtel ou palais. »

Excellente logique! Mais comment venir à bout de gouverner l'imagination? Je m'y essayais, et parfois il me semblait bien que j'y réussissais à merveille; mais d'autres fois aussi la despote triomphait, et moi, plein de dépit, je m'étonnais de ma faiblesse.

CHAPITRE VIII.

Dans mon malheur, ne suis-je pas encore bien heureux, me disais-je, que ma prison se trouve située au rez-de-chaussée, et qu'elle donne sur cette cour, où à quatre pas de moi, vient jouer ce charmant enfant dont la conversation par signes a pour moi tant de douceur! O merveille

de l'intelligence humaine ! Que de choses nous nous disons l'un et l'autre avec le langage si éloquent des yeux et de la physionomie ! Comme il compose ses mouvements avec grâce, quand je lui souris ! Comme il les corrige quand il voit qu'ils ne me plaisent pas ! Comme il comprend que je l'aime, quand il caresse ou régale quelqu'un de ses compagnons ? Personne au monde ne se l'imagine, et cependant, me tenant ainsi à ma fenêtre, je puis être en quelque sorte le précepteur de cette pauvre petite créature. A force de répéter le mutuel exercice de signes, nous perfectionnerons les moyens de nous communiquer nos idées. Plus il se sentira croître en savoir et en amabilité avec moi, plus il m'affectionnera. Je serai pour lui le génie de la raison et de la bonté ; nous apprendrons, lui, à me confier ses peines, ses joies, ses plaisirs ; moi à le consoler, à élever son âme, à le diriger dans toute sa conduite. Qui sait si en différant de jour en jour la décision de mon sort, on ne me laissera pas vieillir ici ? Qui sait si cet enfant ne grandira pas sous mes yeux, et s'il n'obtiendra pas quelque emploi dans cette maison ? Avec tant d'esprit qu'il semble en avoir, que pourra-t-il devenir ? Hélas ! rien de plus qu'un excel-

lent secondino ou quelque chose d'à peu près. Eh bien! n'aurai-je pas fait une bonne action, si je contribue à lui inspirer le désir d'être bien avec les gens honnêtes et avec lui-même, à lui donner l'habitude de la bienveillance et de l'aménité.

Ce soliloque était très-naturel. J'eus toujours beaucoup de sympathie pour les enfants, et les fonctions de précepteur me paraissaient sublimes. Je remplissais depuis plusieurs années de semblables fonctions auprès de Giacomo et Giulio Porso, deux jeunes gens de belle espérance, que j'aimais comme mes enfants, et que j'aimerai toujours comme tels. Dieu sait si je pensais souvent à eux dans ma prison! si je regrettais amèrement de ne pouvoir achever leur éducation? si je faisais des vœux ardents pour qu'ils rencontrassent un nouveau maître qui m'égalât dans mon amour pour eux!

Parfois je m'écriais en moi-même : oh! la grossière parodie que celle-ci! Au lieu de Giacomo et Giulio, enfants doués de tous les avantages que puissent donner la nature et la fortune, me voici venir pour élève un petit sourd-muet, déguenillé, fils d'un voleur!... destiné tout au plus au grade de *secondino*, ce qu'en

termes moins ménagés on appellerait sbire.

Ces réflexions me confondaient, me décourageaient. Mais à peine entendais-je le cri perçant de mon petit muet, que je sentais tout mon sang s'émouvoir, comme un père, en entendant la voix de son fils. Bientôt sa présence achevait de dissiper en moi toute idée d'abjection à son égard. — Est-ce sa faute s'il est déguenillé, disgrâcié de la nature, et de race de voleur? Une ame humaine, dans l'état d'innocence, n'est-elle pas toujours digne de vénération? Ainsi disais-je; et je le considérais chaque jour avec plus d'amour, et il me semblait qu'il croissait en intelligence, et il me fortifiait dans la douce résolution de m'appliquer à le bien élever. Passant alors en revue toutes les possibilités imaginables, je pensais que peut être un jour, venant à sortir de prison, j'aurais la facilité de placer mon petit élève dans une école de sourds-muets et de lui frayer ainsi un chemin vers un avenir plus beau que celui de sbire.

Pendant que je m'occupais si délicieusement de son bonheur, il arriva qu'un jour deux secondini vinrent me prendre.

— Monsieur change de logement.

— Qu'entendez-vous dire?

— Que nous sommes chargés de conduire monsieur dans une autre chambre.

— Pourquoi?

— Quelqu'autre oiseau de prix est tombé dans le filet, et cette chambre étant la meilleure..., monsieur comprend....

— Oui : c'est le pied à terre des nouveaux arrivés.

Et ils me conduisirent dans la partie opposée de la cour; mais, hélas! ma chambre n'était plus située au rez-de-chaussée, et je ne pouvais plus m'entretenir avec mon petit muet. En traversant la cour, je l'aperçus, ce cher enfant, assis à terre, l'air étonné et triste : il avait compris qu'il me perdait. Après un moment il se leva et courut à moi. Les secondini voulaient l'éloigner; mais je le pris dans mes bras, et malgré sa malpropreté, je le couvris de mille tendres baisers. Ce ne fut qu'avec des yeux gros de larmes, dois-je le dire? — que je me séparai de lui.

CHAPITRE IX.

Mon pauvre cœur! tu aimes si facilement et si chaudement; et déjà à combien de séparations as-tu été condamné! Celle-ci ne fut pas la moins douloureuse; et je la sentis d'autant plus que mon nouveau logement était fort triste. Figurez-vous une misérable chambre, obscure, solide, avec une fenêtre garnie, non de vitres, mais de papier, des murs barbouillés de grossières peintures d'une couleur que je n'ose nommer; dont les intervalles entre ces croquis impurs étaient remplis par des inscriptions. Un grand nombre de ces inscriptions portaient simplement le nom, le surnom et le pays natal de quelques infortunés; celles-ci formaient un ensemble d'imprécations contre de faux amis, contre soi-même, contre une femme, contre la justice humaine, etc.; celles-là une notice biographique de leur auteur. Quelques-unes exprimaient des pensées philosophiques. On y voyait entr'autres ces paroles de Pascal :

« Que ceux qui combattent la religion appren-
» nent au moins quelle elle est avant de la com-
» battre. Si cette religion se vantait d'avoir une
» vue claire de Dieu et de le posséder à décou-
» vert et sans voile, ce serait la combattre que
» de dire qu'on ne voit rien dans le monde qui
» le montre avec cette évidence : mais puis-
» qu'elle dit, au contraire, que les hommes sont
» dans les ténèbres et dans l'éloignement de
» Dieu ; qu'il s'est caché à leur connaissance,
» et que c'est même le nom qu'il se donne dans
» les écritures : *Deus absconditus*... Quel avan-
» tage peuvent-ils tirer, lorsque dans la négli-
» gence où ils font profession d'être, de cher-
» cher la vérité, ils crient que rien ne la leur
» montre? »

Plus bas on lisait ce passage du même auteur :
« Il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quel-
» ques personnes étrangères ; il s'agit de nous-
» mêmes et de notre tout. L'immortalité de
» l'ame est une chose qui nous importe si fort,
» et qui nous touche si profondément, qu'il faut
» avoir perdu tout sentiment pour être dans l'in-
» différence de savoir ce qui en est? »

Une autre inscription disait :

« Je bénis ma prison, puisqu'elle m'a fait con-

» naître l'ingratitude des hommes, ma propre » misère, et la bonté de Dieu. »

A côté de ces humbles paroles étaient bien les plus violentes et les plus audacieuses imprécations d'un malheureux qui se disait athée, et qui lançait l'anathème à Dieu même, oubliant qu'il avait nié Dieu.

Après une colonne de tels blasphêmes en venait une d'injures contre les *lâches* (ainsi étaient-ils désignés) qui cèdent aux inspirations religieuses du malheur ou de la prison.

Je fis voir ces abominations à l'un des *secondini*, et je lui demandai qui en était l'auteur. — Je suis bien aise, me répondit-il, d'avoir trouvé cette inscription : il y en a tant, et j'ai si peu le temps de chercher ! —

Et sans plus de formule, il se mit à gratter le mur avec un couteau pour la faire disparaître.

— Quelle est votre dessein ? lui dis-je.

— D'accomplir la volonté du pauvre diable qui l'a écrite, lequel, ayant été condamné à la peine capitale pour homicide prémédité, s'en repentit avant de mourir, et me pria de ce service.

— Dieu lui fasse miséricorde ? m'écriai-je. Quel genre d'homicide ?

— Ne pouvant tuer son ennemi lui-même, il s'en vengea sur les jours de son fils, qui était bien le plus bel enfant qu'il y eut au monde.—

Horreur! La férocité peut-elle se porter jusque là? Et c'est un pareil monstre qui tenait le langage insultant d'un homme supérieur à toutes les faiblesses humaines! S'en prendre à tant d'innocence! Assassiner un enfant!

CHAPITRE X.

Dans cette nouvelle chambre toute noire et malpropre, ainsi privé de la compagnie de mon cher muet, je me sentais accablé de tristesse. Je me tenais plusieurs heures à la fenêtre, donnant sur une galerie au-delà de laquelle je pouvais apercevoir à l'autre extrémité de la cour la fenêtre de mon premier logement. Qui m'y avait succédé? J'y voyais quelqu'un se promener à grands pas, comme un homme plein d'agitation. Deux ou trois jours après je remarquai qu'on lui avait procuré de quoi écrire, et alors il se tenait tout le jour assis à une petite table.

Enfin je pus le reconnaître. Il sortait de sa chambre accompagné du geôlier, pour se rendre à l'interrogatoire. C'était Melchior Gioja!

Mon cœur se serra. Encore toi ici, noble et généreux mortel! — (Plus heureux que moi, il recouvra sa liberté après quelques mois de détention.)

La vue de toute bonne créature me console, m'attendrit, me fait penser. Ah! que penser et aimer sont de douces choses! J'aurais payé de ma vie la liberté de Gioja, et cependant je me sentais soulagé en le voyant.

Après être resté long-temps à le regarder, cherchant à deviner par ses mouvements l'état de trouble ou de tranquillité de son âme, faisant pour lui mille vœux, je me sentis plus de courage, plus d'abondance d'idées, plus de satisfaction de moi-même. Cela veut dire que la présence d'une créature humaine, à laquelle on porte quelque affection, suffit pour tempérer l'ennui de la solitude. C'était d'abord un pauvre petit enfant muet qui m'avait procuré ce bienfait, et maintenant c'était la vue éloignée d'un homme de grand mérite.

Apparemment que quelque *secondino* lui dit qui j'étais; car un matin, ouvrant sa fenêtre, il

se mit à agiter dans l'air son mouchoir en signe de salut. Je répondis par le même signe. Oh ! de quel plaisir mon âme fut inondée en ce moment ! Il me semblait que la distance avait tout-à-fait disparu, et que nous étions ensemble. Le cœur me battait comme à un amoureux qui revoit sa bien-aimée. Nous gesticulions sans nous comprendre, avec le même empressement que si nous nous fussions compris, ou plutôt nous nous comprenions en effet ; car ces gestes exprimaient tous les sentiments de nos âmes, et l'une n'ignorait pas ce qui passait dans l'autre.

De quelle consolation ces saluts me semblaient devoir être dans l'avenir ; mais l'avenir vint, et ces saluts ne furent plus renouvelés ! Toutes les fois que je revoyais Gioja à la fenêtre, je faisais bien voltiger mon mouchoir ; mais en vain : les *secondini* me dirent qu'il lui avait été défendu de provoquer mes gestes ou d'y répondre. Cependant il me regardait souvent, et je le regardais aussi, et de la sorte nous nous disions encore bien des choses.

CHAPITRE XI.

Sur la galerie située près de ma fenêtre, au niveau même de ma prison, passaient et repassaient du matin ou soir d'autres détenus, accompagnés d'un *secondino*, lesquels se rendaient aux interrogatoires ou en revenaient. C'était pour la plupart des gens de basse classe. J'en distinguai pourtant quelques-uns qui semblaient être d'une condition plus élevée. Bien qu'il ne me fût pas possible d'arrêter long-temps mes regards sur eux, tant ils passaient rapidement, ils ne laissaient pas d'attirer mon attention; tous plus ou moins m'intéressaient. Pendant les premiers jours, ce triste spectacle augmentait mes douleurs; mais peu à peu je m'y habituai, et il finit par ôter quelque chose à l'horreur de ma solitude.

Il me passait aussi sous les yeux un grand nombre de prisonnières. De cette galerie on allait par une voûte dans une autre cour où se

trouvaient les prisons des femmes et l'hôpital des syphilitiques. Je n'étais séparé de l'une des chambres de ces femmes que par un mur de peu de largeur. Souvent ces malheureuses m'assourdissaient de leurs chants, quelquefois de leurs rires bruyants. Vers la fin de la soirée, quand les rumeurs étaient apaisées, j'entendais leur conversation, de sorte que j'aurais pu m'y mêler, si j'eusse voulu.

Je m'en abstins. Pourquoi? Était-ce par timidité, par orgueil, par considération de moi-même, ne voulant pas m'attacher à des femmes ainsi dégradées! Ce dut être pour ces quatre motifs à la fois. La femme, quand elle est ce qu'elle doit être, est à mes yeux une créature si sublime! De la voir, de l'écouter parler, de m'entretenir avec elle, cela m'enrichit l'esprit de nobles pensées. Mais la femme avilie, méprisable, me trouble, m'afflige, m'arrache toute poésie du cœur.

Cependant... (les *cependant* sont indispensables pour peindre l'homme, être si composé) parmi ces voix de femmes il y en avait de douces, et celles-là, — pourquoi ne pas l'avouer, — celles-là m'étaient chères. J'en avais surtout distingué une beaucoup plus douce, qui se fai-

sait entendre plus rarement, et n'exprimait jamais de pensées vulgaires. Elle chantait peu, si ce n'est ce refrain touchant :

Chi rende alla meschina la sua felicità?
Qui rend à la malheureuse, sa félicité ?

Quelquefois elle chantait aussi les litanies. Ses compagnes la secondaient, mais j'avais le don de discerner la voix de Madelaine entre toutes les autres, malgré l'acharnement qu'elles semblaient mettre trop souvent à m'en priver.

Oui, cette infortunée s'appelait Madelaine. Quand ses compagnes se plaignaient à elle de leurs douleurs, elle, compatissante, en gémissait et leur répétait : courage ma chère, Dieu ne délaisse personne.

Et qui pouvait m'empêcher de me la représenter, dans mon imagination, belle et plus malheureuse que coupable, née pour la vertu, et capable d'y revenir, bien qu'elle s'en fût éloignée? Qui pourrait me blâmer de m'être laissé attendrir à sa voix, de l'avoir écoutée avec vénération, d'avoir prié pour elle avec une ferveur toute particulière?

L'innocence est vénérable, mais combien l'est aussi le repentir! Le meilleur des hommes,

l'Homme-Dieu, dédaignait-il d'abaisser un regard de compassion sur les pécheresses, respectant leur confusion, et les accueillant au nombre des âmes qu'il honorait le plus? Pourquoi nous seuls méprisons nous tant la femme tombée dans l'ignominie?

En raisonnant ainsi, je fus cent fois tenté d'élever la voix, et de faire une déclaration d'amour fraternel à Madelaine. Une fois j'avais déjà prononcé la première syllabe de son nom : « Mad.... » Chose étrange! le cœur me battait comme à un amoureux de quinze ans; et cependant j'en avais trente et un, ce qui n'est plus l'âge des timidités puériles.

Je ne pus aller plus avant. Je recommençai : « Mad!... Mad!... » Ce fut inutile. Je me trouvai ridicule, et je criai de dépit : *Malto!* (fou) et non Mad....

CHAPITRE XII.

Ainsi finit mon roman avec la pauvre Madelaine; je dois ajouter pourtant que pendant plu-

sieurs semaines, je lui fus redevable des impressions les plus douces. Souvent, quand j'étais triste, sa voix me réjouissait : souvent, lorsqu'en pensant à la bassesse et à l'ingratitude des hommes, je m'irritais contr'eux et maugréais l'univers; la voix de Madelaine venait me disposer de nouveau à la compassion et à l'indulgence.

— Dieu fasse, ô pécheresse inconnue, que tu n'aies pas été condamnée à une peine grave! Mais à quelque peine que tu aies été condamnée, puisses-tu en profiter pour te réhabiliter, pour vivre et mourir chère au Seigneur! Puissent tous ceux qui te connaissent te porter le même intérêt et le même respect que moi qui ne t'ai pas connue! puisses-tu inspirer à tous ceux qui te voient, la patience, la douceur, l'amour de la vertu, la confiance en Dieu, comme tu faisais à celui qui t'aima sans te voir? Mon imagination peut me tromper quand elle te présente à moi belle de corps; mais ton âme, j'en suis sûr, était belle. Tes compagnes s'exprimaient grossièrement, et toi avec pudeur, avec grâce; elles blasphêmaient, et toi tu bénissais Dieu; elles se querellaient, et toi, tu appaisais leurs querelles. Si quelqu'un t'a tendu la main pour te retirer de

la carrière du déshonneur, s'il t'a secourue avec délicatesse, s'il a essuyé tes larmes, que toutes les consolations pleuvent sur lui et sur ses enfants, et sur les enfants de ses enfants ! —

Contiguë à ma chambre, il en était une autre habitée par des malfaiteurs. Je les entendais aussi parler. L'un d'eux avait sur les autres une autorité marquée, non qu'il fût d'une condition beaucoup plus élevée, mais parce qu'il était doué de plus d'éloquence et d'audace. Il faisait, comme on dit, le docteur. Il discutait, et faisait taire toute opposition par le ton impérieux de sa voix et la fougue de ses paroles ; il dictait à tous ce qu'ils devaient penser et sentir, et ceux-ci, après une légère résistance, finissaient par lui donner raison en tout.

Malheureux ! Pas un d'eux qui cherchât à adoucir les peines de la prison par l'expression de quelque doux sentiment de religion ou d'amour.

Le chef de mes voisins me salua, et je répondis à son salut. Il me demanda comment je prenais *cette maudite vie*. Je lui dis que la vie, même la plus triste, n'était jamais pour moi *une vie maudite*, et que jusqu'à la mort il fallait chercher à se procurer le bonheur de penser et d'aimer.

— Expliquez-vous, monsieur, expliquez-vous. —

Je m'expliquai, et je ne fus pas compris. Et quand, après quelques préliminaires adroits et insinuants, j'eus le courage de lui citer pour exemple les sentiments de douce tendresse que m'inspirait la voix de Madelaine, il me répliqua par un grand éclat de rire.

— Qu'est-ce? qu'est-ce donc? s'écrièrent ses compagnons.

— Le profane leur parodia grossièrement mes paroles, et les risées partirent en chœur. Je fis là pleinement la figure d'un sot.

En prison comme dans le monde, il arrive que ceux qui mettent leur sagesse à murmurer, à se plaindre, à mépriser les hommes, traitent de folie la pitié, l'amour, toutes les espérances nobles et consolantes qui honorent l'humanité et son auteur.

CHAPITRE XIII.

Je laissai rire et n'opposai pas une syllabe. Mes voisins m'adressèrent deux ou trois fois la parole : je restai muet.

— Il ne sera plus à la fenêtre, — il s'en sera retiré. — Peut-être est-il à prêter l'oreille aux soupirs de Madelaine; — nos rires l'auront offensé. —

Ainsi dirent-ils pendant un moment; jusqu'à ce qu'enfin leur chef fît taire leurs chuchottements sur mon compte.

— Taisez-vous, imbécilles; vous ne savez ce que diable vous dites. Notre voisin n'est pas si âne que vous croyez. Vous n'êtes capables d'aucune réflexion. Je plaisante, mais ensuite je réfléchis, moi. Les plus grossiers coquins savent, comme nous, faire les enragés. Un peu plus de douce gaîté, de charité, de confiance dans les bienfaits du ciel : que vous semble-t-il sérieusement que cela indique?

— Maintenant que je réfléchis aussi, moi, ré-

pondit l'un d'eux, il me semble que cela indique qu'on est un peu moins coquin que nous.

— Bravo ! cria le chef avec une voix de stentor ; cette fois je commence à faire quelque cas de ta caboche. —

Je n'étais pas très-fier de la concession qu'on daignait me faire en me regardant comme *un peu moins coquin ;* cependant je ressentais quelque joie à voir ces malheureux revenir à meilleur avis sur l'importance de cultiver les sentiments bienveillants.

Je remuai ma croisée, comme si je venais de m'y remettre. Le chef m'appela. Je répondis, espérant qu'il avait envie de moraliser à ma guise. Je me trompais. Les esprits vulgaires évitent les raisonnements sérieux : qu'une noble vérité leur brille comme un éclair, ils sont capables de l'applaudir un instant, mais leur regard s'en détourne aussitôt, et ils ne résistent pas à l'idée qu'ils ont de faire preuve de sens, en révoquant cette vérité en doute et en faisant un objet de raillerie.

Il me demanda ensuite si j'étais en prison pour dettes.

— Non.

— Peut-être accusé de fraude? Accusé faussement, cela s'entend.

— Je suis accusé de toute autre chose.

— D'affaires d'amour?

— Non.

— D'homicide?

— Non.

— De carbonarisme?

— Précisément.

— Et qu'est-ce qu'un carbonaro?

— Je le sais si peu que je ne pourrais vous le dire. — Un *secondino* nous interrompit avec grande colère, et après avoir accablé mes voisins de reproches, il se tourna vers moi avec la gravité, non d'un sbire, mais d'un maître, et me dit : Fi, monsieur! Daigner ainsi converser avec toute sorte de gens! Monsieur ignore-t-il que ce sont des voleurs? —

Je rougis; puis je rougis d'avoir rougi; car il me sembla que c'est moins une faute qu'une bonté de converser avec toute espèce de malheureux.

CHAPITRE XIV.

Le lendemain matin; j'allai à ma fenêtre pour voir Melchior Gioja, mais je ne causai plus avec les voleurs. Je répondis à leur salut, et je dis qu'il m'avait été fait défense de parler.

Le greffier, qui avait procédé à mes interrogatoires, vint m'annoncer avec mystère une visite qui devait me faire plaisir; et quand il crut m'y avoir suffisamment préparé : enfin, dit-il, c'est votre père; veuillez me suivre.

Je descendis avec lui dans les bureaux; le cœur me battait de tendresse et de joie, et je m'efforçais d'avoir un aspect serein afin de tranquilliser mon pauvre père.

Lorsqu'il avait su mon arrestation, il avait espéré qu'elle avait eu lieu pour des soupçons de peu d'importance, et que je ne tarderais pas à sortir de prison. Mais voyant que ma détention se prolongeait trop, il était venu solliciter ma liberté auprès du gouvernement autrichien.

Tristes illusions de l'amour paternel! Il ne pouvait croire que j'eusse été assez téméraire pour m'exposer à la rigueur des lois, et, la joie affectée avec laquelle je lui parlai, lui persuada que je n'avais pas de malheur à redouter.

Le bref entretien qui nous fut accordé m'agita indiciblement, d'autant plus que je réprimais toute apparence d'agitation. Le plus difficile fut de ne pas la manifester, quand vint l'instant de la séparation.

Dans la crise où se trouvait alors l'Italie, j'avais la conviction que l'Autriche donnerait des exemples d'une rigueur extraordinaire, et que je serais condamné à mort ou à plusieurs années de prison. Dissimuler cette croyance à un père! L'abuser, en lui montrant des espérances fondées de liberté prochaine! Ne pas fondre en larmes en l'embrassant, en lui parlant de ma mère, de mes frères, de mes sœurs, que je croyais ne plus revoir jamais sur la terre! Le prier, avec une voix qui ne trahît rien de mon angoisse, de revenir me voir s'il pouvait! Ce fut pour moi une violence qui me coûta horriblement.

Il se sépara de moi très-consolé, et je retournai dans ma chambre, le cœur navré. A

peine me voyais-je seul, que j'espérai trouver quelque soulagement dans une abondante effusion de pleurs. Ce soulagement me manqua. J'éclatais en sanglots, et je ne pouvais verser une larme. Le malheur de ne pouvoir pleurer est un supplice des plus cruels, dans les grandes douleurs; hélas! pourtant combien de fois l'ai-je éprouvé!

Je fus saisi d'une fièvre ardente accompagnée d'un violent mal de tête. Je ne pus avaler une cuillerée de soupe de tout le jour. Plût à Dieu que cette maladie fût mortelle, me disais-je, et qu'elle vînt abréger mes martyres!

Vœu lâche et insensé! Dieu ne l'exauça pas, et maintenant je l'en remercie; je l'en remercie, non seulement parce qu'après dix ans de captivité, j'ai pu revoir ma chère famille et me dire heureux; mais encore parce que les souffrances donnent du prix à l'homme; et je veux bien espérer qu'elles n'auront pas été stériles pour moi.

CHAPITRE XV.

Deux jours après, mon père revint. J'avais bien passé la nuit, et je n'avais plus de fièvre. Je m'étudiai de nouveau à avoir une physionomie joyeuse et une contenance aisée ; personne ne se douta de ce que mon cœur avait souffert et souffrait encore.

— J'ai confiance, me dit mon père, que dans peu de jours tu seras envoyé à Turin. Déjà nous t'avons préparé ta chambre, et nous t'attendons avec une grande anxiété, les devoirs de mes fonctions m'obligent de repartir ; mais tâche, je t'en prie, tâche de me rejoindre bientôt.—

Sa tendre et mélancolique bonté me déchirait l'âme. Quoique la dissimulation me parût commandée par l'amour filial, néanmoins je dissimulais avec une espèce de remords. N'eût-il pas été plus digne de mon père et de moi, de lui dire : — probablement nous ne nous verrons plus dans ce monde ! Séparons-nous, en

hommes, sans murmurer, sans gémir; et que j'entende prononcer sur mon front la bénédiction paternelle ! —

Ce langage m'eût paru mille fois plus convenable que la feinte; mais en considérant les traits de ce vénérable vieillard, ses rides, ses cheveux blancs, je me disais : l'infortuné aurait-il le courage d'entendre de telles choses ?

Et si, pour ne pas vouloir le tromper, je l'eusse vu s'abandonner à son désespoir, peut-être s'évanouir, peut-être (pensée horrible !) expirer subitement dans mes bras ?

Je ne pus ni lui dire la vérité, ni la lui laisser entrevoir ! Ma feinte sécurité lui fit pleinement illusion. Nous nous séparâmes sans larmes; mais, quand je revins dans ma chambre, j'étouffais comme la première fois, en proie à des angoisses encore plus cruelles; et c'est en vain que j'invoquai le don des pleurs.

Me résigner à toute l'horreur d'une longue captivité, au gibet même, je m'en sentais la force. Mais, me résigner à l'immense douleur qu'en auraient ressentie mon père, ma mère, mes frères, mes sœurs, oh ! cela dépassait toutes les bornes de mon courage.

Je me prosternai alors contre terre avec une

ferveur telle que je n'en avais jamais ressentie d'aussi vive, et je prononçai cette prière : — Mon Dieu, j'accepte tout de votre main; mais fortifiez si prodigieusement le cœur de ceux à qui j'étais nécessaire, qu'ils cessent de me considérer comme tel, et que la vie d'aucun d'eux ne soit abrégée d'un seul jour, à cause de moi.

O bienfait de la prière ! je me tins quelques heures dans la pensée de Dieu, et ma confiance croissait à mesure que je méditais sur la bonté divine, à mesure que je méditais sur la grandeur de l'âme humaine, quand elle se dépouille de son égoïsme, et s'efforce de n'avoir plus d'autre volonté que la volonté de l'infinie sagesse.

Oui c'est possible ! et c'est même un devoir de l'homme. La raison qui est la voix de Dieu, la raison nous dit qu'il faut tout sacrifier à la vertu. Et serait-ce accomplir le sacrifice dont nous sommes redevables envers la vertu, que de regimber, dans les circonstances pénibles, contre la volonté de celui qui est le principe de toute vertu ?

Quand le gibet, ou tout autre martyre est inévitable, le craindre lâchement, et ne pas savoir marcher au supplice en bénissant le Sei-

gneur, c'est signe de déplorable dégradation ou d'ignorance. Et c'est qu'il ne suffit pas de se résigner à sa propre mort, il faut aussi se résigner à l'affliction qu'en éprouveront nos proches, nos amis. La seule chose qu'il soit permis de demander à Dieu, c'est qu'il veuille bien adoucir leur peine, et nous soutenir tous ; cette prière est toujours exaucée.

CHAPITRE XVI.

Je passai plusieurs jours dans le même état, c'est-à-dire dans une tristesse douce, pleine de calme et de pensées religieuses. Il me semblait avoir triomphé de toute faiblesse, et n'être plus accessible à aucune inquiétude. Folle illusion ! L'homme doit tendre à la parfaite constance, mais il n'y parvient jamais sur la terre. Ce qui m'arracha de nouveau à ma tranquillité, ce fut la vue d'un ami malheureux ; la vue de mon bon Piero, qui passa à peu de distance de moi sur la galerie, pendant que j'étais à la fenêtre ; on

l'avait tiré de son gîte pour le conduire aux prisons criminelles.

Ils passèrent si rapidement lui et ceux qui l'accompagnaient, qu'à peine eus-je le temps de le reconnaître, et de répondre à un signe de salut qu'il me fit.

Pauvre jeune homme ! à la fleur de l'âge, avec un génie de la plus brillante espérance, un caractère honnête, délicat et des plus aimants, fait pour jouir glorieusement de la vie, être ainsi précipité dans une prison pour cause politique ! et cela dans un temps à ne pouvoir éviter les foudres les plus sévères de la loi.

Il me prit une telle compassion pour lui, j'éprouvai un tel regret de ne pouvoir le racheter, ou du moins le consoler par ma présence et mes paroles, que rien n'était plus capable de me rendre un peu de tranquillité. Je savais combien il aimait sa mère, son frère, ses sœurs, son beau-frère, ses petits neveux ; combien il désirait ardemment contribuer à leur bonheur ; et combien tous ces objets de ses affections le payaient de retour. Je sentais qu'elle devait être l'affliction de chacun d'eux dans cette disgrâce. Il n'y a pas de mots qui puissent rendre la fureur qui alors s'empara de moi ; et cette fureur se

prolongea tellement, que je désespérai de pouvoir jamais l'apaiser.

Cette crainte aussi fut une illusion. O affligés, qui vous persuadez être en proie à une douleur invincible, horrible, toujours croissante ; un peu de patience, et vous serez bientôt désabusés ! pas de calme, pas d'orage qui soit de longue durée. Il est bon de se convaincre de cette vérité, afin de ne pas s'enorgueillir aux heures de prospérité, et ne pas s'avilir dans les jours d'alarmes.

A cette longue exaltation succéda la fatigue, puis l'apathie. Mais l'apathie aussi est une chose qui ne dure pas, et je tremblai d'être désormais condamné à vivre en proie à l'un ou l'autre de ces deux excès alternativement. Je frémis à la perspective d'un avenir semblable, et cette fois encore, je recourus ardemment à la prière.

— Je demandai à Dieu d'assister mon malheureux ami comme moi, et sa famille comme la mienne ; et ce ne fut qu'en priant ainsi que je parvins à me calmer véritablement.

CHAPITRE XVII.

Mais quand mon esprit était calme, je réfléchissais aux fureurs qui m'avaient agité, et me reprochant ma faiblesse, j'étudiais les moyens de la vaincre. Dans ce but, voici de quel expédient je me servis. Chaque matin, après un court hommage au créateur, ma première occupation était une exacte et courageuse revue de tous les événements possibles propres à m'émouvoir. Je m'y préparais en arrêtant vivement ma pensée sur chacun :

— Depuis la visite qui pouvait m'être la plus agréable, jusqu'à celle du bourreau lui-même, je me les imaginais toutes. Ce triste exercice me parut insupportable pendant quelques jours, mais j'y mis de la persévérance, et je ne tardai pas à m'en féliciter.

Le premier jour de l'année (1821), le comte Louis de Porro obtint la permission de venir me voir. La tendre et vive amitié qui nous unissait, tant de choses que nous éprouvions le besoin de

nous dire, l'obstacle qu'apportait à l'effusion de nos cœurs la présence d'un greffier importun, les trop courts moments qu'il nous fut donné de rester ensemble, les sinistres pressentiments qui me tourmentaient, les efforts que nous faisions l'un et l'autre pour ne pas témoigner de troubles, tout cela semblait devoir soulever dans mon ame l'une des tempêtes les plus horribles. Eh bien ! quand je me séparai de ce cher ami, je me sentis attendri; mais calme.

Tant il est efficace de se prémunir contre les fortes émotions!

Ce qui me portait à ne rien négliger pour conquérir une paix constante, c'était moins le désir de diminuer mon infortune, que l'opinion où j'étais que l'inquiétude est une chose basse et indigne de l'homme. Un esprit agité ne raisonne plus; emporté dans un tourbillon irrésistible d'idées exagérées, il se forme une logique absurde, furibonde, pleine de méchanceté; il est dans un état absolument antiphilosophique, antichrétien.

Si j'étais prédicateur, j'insisterais souvent sur la nécessité de bannir l'inquiétude : l'on ne saurait être bon qu'à cette condition. Comme il était en paix avec lui-même et avec les autres,

celui que nous devons tous imiter ! Point de grandeur d'âme, point de justice sans idées modérées, sans un esprit plus porté à sourire qu'à s'irriter des événements de cette courte vie. La colère n'est jamais excusable, si ce n'est dans les cas fort rares, où elle peut servir à humilier un méchant, et le retirer de la voie de l'iniquité.

Il est peut-être des fureurs différentes de celles que je connais, et moins condamnables ; mais celle qui jusqu'alors m'avait fait son esclave, n'était pas une fureur de pure affliction : il s'y mêlait toujours beaucoup de haine, une grande démangeaison de médire, et de peindre la société, ou tels et tels individus, sous les couleurs les plus exécrables. Maladie épidémique dans le monde ! L'homme se croit meilleur, en détestant les autres. Il semble que tous les amis se soient dit à l'oreille : « Aimons-nous seulement entre nous ; en criant bien haut que tout le reste des hommes n'est qu'une vile multitude, on croira que nous sommes des demi-dieux. »

C'est un fait étrange qu'on trouve tant de charme à vivre dans un état de fièvre continuelle ! on y met une sorte d'héroïsme. Que la mort surprenne l'objet contre lequel on vomis-

sait hier des imprécations, vite on en cherche un autre.— De qui me plaindrai-je aujourd'hui? Qui haïrai-je? Un tel serait-il jamais un monstre?... O joie! je l'ai trouvé. Venez, amis, déchirons-le!

Ainsi va le monde : et sans le déchirer, je puis bien dire qu'il va mal.

CHAPITRE XVIII.

Il n'y eût pas eu beaucoup de méchanceté à se plaindre de l'horrible chambre où l'on m'avait confiné. Par un heureux hasard, il vint à s'en trouver une autre de vacante, et l'on me fit l'aimable surprise de me la donner.

Cette nouvelle n'eût-elle pas dû me faire un grand plaisir? Eh bien il en est ainsi : je ne pouvais renoncer au voisinage de Madelaine sans un vif regret. Quel enfantillage! s'attacher toujours à quelque chose, et encore pour des motifs, en vérité, bien légers! En sortant de ce mauvais gîte, je tournai un dernier regard vers le mur où je m'étais appuyé si souvent, tandis

qu'à un pied de moi peut-être, du côté opposé, s'y appuyait aussi l'infortunée Madelaine. J'aurais voulu entendre encore une fois ce refrain touchant :

Chi rende alla meschina la sua felicita!

Désir inutile! Encore cette séparation à ajouter aux malheureux événements de ma vie! Je ne veux pas en parler longuement, de peur de faire rire de moi, mais il y aurait de l'hypocrisie de ma part à ne pas avouer que j'en fus triste pendant plusieurs jours.

En m'en allant, je saluai deux de mes pauvres voisins les voleurs qui étaient à la fenêtre. Le chef n'y était pas, mais ses compagnons l'ayant averti, il y parut aussitôt, et me salua à son tour. Puis, il se mit à fredonner l'air : *Chi rende alla meschina*. Voulait-il se moquer de moi?— Je gage que, si je faisais cette demande à cinquante personnes, quarante-neuf me répondraient : « oui. » Eh bien! en dépit d'une si forte majorité, j'incline à croire qu'il pensait me faire une politesse. Persuadé que telle était son intention, je lui en témoignai ma reconnaissance par un regard; et lui, avançant son bras hors des barreaux de fer, me faisait encore signe avec son

bonnet à la main, quand je me retournai pour descendre l'escalier.

Arrivé dans la cour, j'éprouvai une consolation; mon petit muet qui était sous le portique! Il me vit, me reconnut, et voulait courir au-devant de moi, quand la femme du geôlier, je ne sais pour quel motif, le prit par le collet et le poussa dans la maison. Il me fut pénible de ne pouvoir l'embrasser, mais les sauts qu'il fit pour courir à moi m'impressionnèrent délicieusement. Il est si doux d'être aimé!

C'était le jour des grands événements. Deux pas plus loin, je me trouvai près de la fenêtre de mon ancienne chambre occupée maintenant par Gioja. — « Bonjour, Melchior! » lui dis-je en passant. Il leva la tête, et faisant un mouvement vers moi, il s'écria: « bonjour Silvio! »— Hélas! il ne me fut pas permis de m'arrêter un instant. Je tournai sous l'arcade, enfilai un escalier, et me trouvai dans une petite chambre assez convenable au-dessus de celle de Gioja.

Quand après m'avoir apporté mon lit, les *Secondinos* me laissèrent seul, mon premier soin fut de visiter les murs. Il y avait quelques inscriptions faites, les unes avec du crayon ou avec du charbon, d'autres à l'aide d'une pointe inci-

sive. J'y remarquai deux jolies strophes en français que je regrette maintenant de ne pas avoir apprises par cœur. Elles étaient signées *le duc de Normandie*. Je me mis à les chanter, en y adaptant, le mieux que je pus, l'air de ma pauvre Madelaine; mais voilà que tout près de moi la voix de quelqu'un se mit à les répéter sur un autre air. Comme on finissait je criai « bravo ! », et l'on me répondit par un salut gracieux en me demandant si j'étais français.

— Non, Monsieur; je suis italien, et je m'appelle Silvio Pellico.

— L'auteur de *Françoise de Rimini ?*

— Précisément.

Et à ce propos, un joli compliment et les condoléances d'usage, en me sachant en prison.

Interrogé dans quelle partie de l'Italie j'étais né :

— En Piémont, répondis-je, je suis de Saluces.

Et ici un autre joli compliment sur l'esprit et le caractère des Piémontais, avec une mention distinguée pour les hommes célèbres de Saluces, et en particulier pour Bodoni.

Ces petites louanges étaient d'une délicatesse

qui dénonçait une personne de bonne compagnie.

— Maintenant, qu'il me soit permis à mon tour, monsieur, lui dis-je, de vous demander qui vous êtes?

— Vous venez de chanter une de mes chansonnettes.

— Ces deux belles strophes qu'on lit sur le mur sont de vous?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes donc?....

— L'infortuné duc de Normandie.

CHAPITRE XIX.

Le geôlier passait sous nos fenêtres et nous fit taire.

Quel infortuné duc de Normandie? pensais-je en moi-même.

N'est-ce pas le titre qu'on donnait au fils de Louis XVI?

Mais ce pauvre enfant est indubitablement

mort. — Eh bien, mon voisin sera l'un de ces malheureux qui ont essayé de le faire revivre.

Déjà un grand nombre se sont fait passer pour Louis XVII qui ont été reconnus pour des imposteurs: Celui-ci serait-il plus digne de foi?

Malgré mes efforts pour rester dans le doute, une impérieuse incrédulité que je ne pus jamais vaincre, prévalait en moi. Néanmoins, je me déterminai à ne pas mortifier cet infortuné, quelle que fable qu'il dût me broder.

Peu de temps après, il se remit à chanter, et alors nous reprîmes la conversation.

A la demande que je lui adressai sur sa véritable qualité, il répondit qu'il était bien Louis XVII; après quoi il se mit à déclamer avec force contre Louis XVIII, son oncle, usurpateur de ses droits.

— Mais ces droits, pourquoi ne les fites-vous pas valoir à l'époque de la restauration?

— Je me trouvais alors atteint d'une maladie mortelle à Bologne. J'étais à peine rétabli, que je volai à Paris, je me présentai aux grandes puissances, mais ce qui était fait était fait; mon méchant oncle ne voulut pas me reconnaître, et ma sœur se joignit à lui pour m'opprimer. Il n'y eut que le bon prince de Condé qui me reçut

à bras ouverts, mais son amitié ne pouvait rien pour moi. Un soir, dans les rues de Paris, je fus assailli par des sicaires armés de poignards et j'eus toutes peines du monde à me soustraire à leurs coups. Après avoir erré quelque temps dans la Normandie, je retournai en Italie, et me fixai à Modène. De là, j'écrivais incessamment aux monarques d'Europe, et particulièrement à l'empereur Alexandre, qui me répondait toujours avec beaucoup de politesse, de sorte que je ne désespérai pas d'obtenir enfin justice, ou tout au moins un apanage décent, si toutefois la politique exigeait que mes droits au trône de France fussent sacrifiés, quand je vins à être arrêté, conduit sur les frontières du duché de Modène, remis entre les mains du gouvernement autrichien. Voilà huit mois que je suis enseveli dans cette prison, et Dieu sait quand j'en sortirai !

Je n'ajoutai pas foi à toutes ces paroles. Mais qu'il fût enseveli dans une prison, cela n'était que trop vrai, et il m'inspira une vive compassion.

Je le priai de me faire un abrégé de sa vie. Il me raconta minutieusement toutes les particularités que je connaissais déjà sur Louis XVII;

quand on le renferma avec cet infâme Simon, savetier, et qu'on lui insinua d'attester une atroce calomnie contre les mœurs de la pauvre reine sa mère, etc., etc. Il me dit enfin que des hommes vinrent une nuit pour le prendre dans sa prison, et parvinrent à le sauver en lui substituant un enfant stupide, nommé Mathurin. Un carosse attelé de quatre chevaux l'attendait à la porte; mais l'un de ces chevaux était une machine de bois dans lequel on le fit cacher. Ils arrivèrent heureusement sur les bords du Rhin, et une fois hors des frontières, le général... (il me dit son nom, mais je l'ai oublié) qui l'avait délivré, lui tint lieu pendant quelque temps de précepteur et de père; ensuite, il l'envoya ou le conduisit en Amérique. Là, le jeune roi sans royaume éprouva un grand nombre de vicissitudes; il souffrit la faim dans les déserts, porta les armes, vécut honoré et heureux à la cour de l'empereur du Brésil, fut calomnié, persécuté et contraint de prendre la fuite. Il retourna en Europe vers la fin du règne de Napoléon; fut retenu prisonnier à Naples par Joachim Murat; et quand il se revit libre et en mesure de réclamer le trône de France, il fut frappé à Boulogne de

cette funeste maladie durant laquelle Louis XVIII fut couronné.

CHAPITRE XX.

Il me faisait toute cette histoire avec un air de bonne foi remarquable; et ne pouvant le croire, je l'admirais. Tous les faits de la révolution française lui étaient familiers, et il en parlait avec la plus vive éloquence, assaisonnant son discours de nombreuses et piquantes anecdotes : il y avait bien quelque chose d'un peu soldatesque dans son langage, mais du reste il ne manquait pas de cette élégance que donne l'usage de la bonne société.

— Me permettrez-vous, lui dis-je, de vous traiter sans cérémonie, et de ne point vous donner de titre?

— Je ne demande pas mieux, répondit-il. Le malheur m'a du moins valu cela, que je sais sourire de toutes les vanités. Je vous assure que je suis plus fier d'être homme que d'être roi.

Matin et soir, nous avions ensemble de longs entretiens; et, à part ce que je prenais de sa conduite pour une comédie, son âme me parut bonne, candide, portée vers le bien; plusieurs fois, je fus sur le point de lui dire : — Pardonnez-moi, je voudrais croire que vous êtes Louis XVII, mais, à vous parler sincèrement, je me sens dominé par une conviction contraire, ayez assez de franchise pour renoncer à cette feinte. — Et je roulais dans mon esprit un beau sermon à lui faire sur la vanité de toute espèce de mensonges, même des mensonges qui paraissent les plus innocents. Je différais de jour en jour; j'attendais que notre intimité s'accrût encore de quelque degré; et je n'eus jamais la hardiesse d'exécuter mon projet.

Plusieurs fois, en me rappelant ce défaut de hardiesse, j'ai beau me le représenter comme une politesse de rigueur, une généreuse crainte d'affliger, et que sais-je encore? Toutes ces excuses ne me satisfont point, et je ne puis me dissimuler que je serais plus content de moi, si je n'avais pas laissé mon beau serment mourir sur mes lèvres. Feindre d'ajouter foi à une imposture, c'est pusillanimité, il me semble que je ne le ferai plus. Oui, pusillanimité! Certes,

de quelques délicats préambules que l'on s'entoure, c'est toujours une chose pénible de dire à quelqu'un : « Je ne vous crois pas. » Il s'en fâchera, nous perdrons le plaisir de son amitié, il nous accablera peut-être d'injures. Mais toute perte est encore plus honorable que le mensonge. Et peut-être que le malheureux qui nous accablerait ainsi d'injures, en voyant que l'une de ses impostures n'est pas crue, finirait par admirer notre franchise en secret, et par se livrer à des réflexions propres à le ramener dans une meilleure voie.

Les *secondini* inclinaient à croire qu'il fût réellement Louis XVII. Ayant déjà vu tant de changements de fortune, ils ne désespéraient pas de voir celui-ci monter un jour sur le trône de France, et se souvenir de leur dévouement à le servir. Ce dévouement n'allait pas jusqu'à favoriser sa fuite, mais hormis cela, ils avaient pour lui tous les égards qu'il désirait.

C'est à cela que je fus redevable de l'honneur de voir ce grand personnage. Il était de taille moyenne, âgé d'environ quarante à quarante-cinq ans; il avait assez d'embonpoint et une physionomie vraiment bourbonnienne. Il est vraisemblable que c'est cette ressemblance acci-

dentelle avec les bourbons qui l'avait porté à jouer ce triste rôle.

CHAPITRE XXI.

Il faut aussi que je m'accuse d'un indigne respect humain. Mon voisin n'était pas athée ; il parlait même quelquefois de sentiments religieux en homme qui les apprécie, et n'y est point étranger ; mais cela ne l'empêchait pas de nourrir plusieurs préventions injustes contre le christianisme, qu'il considérait moins dans sa véritable essence que dans ses abus. La superficielle philosophie qui en France précéda et suivit la révolution, l'avait ébloui. Il lui semblait qu'il y avait une manière d'adorer Dieu plus pure que celle enseignée par la religion de l'évangile. Sans avoir une grande connaissance de Condillac et de Traci, il les vénérait comme de grands penseurs, et s'imaginant que ce dernier avait mené à bout toutes les recherches possibles en métaphysique.

Moi, qui avais poussé plus loin mes études philosophiques, qui sentais la faiblesse de la doctrine expérimentale, moi, qui connaissais les grossières erreurs de critique avec lesquelles le siècle de Voltaire avait entrepris de diffamer le christianisme; moi, qui avais lu Guénée et les autres écrivains célèbres qui ont démasqué cette funeste critique; moi qui étais persuadé qu'en bonne logique, on ne peut admettre Dieu et récuser l'évangile; moi, qui regardais comme chose vulgaire de se laisser entraîner au torrent des idées anti-chrétiennes, et de ne pas savoir s'élever à connaître combien le catholicisme, envisagé sans mauvaise foi, est simple et sublime : eh bien! je fis la bassesse de sacrifier au respect humain. Les saillies de mon voisin me confondaient, bien que leur futilité ne pût m'échapper. Je dissimulai ma croyance, j'hésitai, je réfléchis s'il était opportun ou non de le contredire, je me dis que cela était inutile, et voulus me persuader d'être ainsi justifié. Bassesse! bassesse! qu'importe la tyrannie hautaine des opinions les plus accréditées, quand elles manquent de fondement! Il est certain qu'un zèle intempestif devient une indiscrétion capable d'irriter davantage celui qui ne croit pas.

Mais que ce soit un devoir précis de confesser, avec franchise et modestie en même temps, ce que l'on tient fermement pour une vérité importante, de le confesser lors même qu'il serait présumable qu'on ne sera pas approuvé, et qu'on s'expose à quelque raillerie inévitable, rien n'est plus constant. Et ce noble aveu, on peut toujours le faire sans prendre mal-à-propos le caractère de missionnaire.

C'est un devoir de confesser en tout temps une vérité importante, en ce que, si elle n'est pas reconnue de suite, elle peut au moins disposer les esprits à des idées plus justes qui la font triompher plus tard.

CHAPITRE XXII.

Je restai dans cette chambre un mois et quelques jours. Dans la nuit du 18 au 19 février, je fus réveillé par un bruit de clefs et de cadenas; je vois entrer plusieurs hommes avec une lanterne : la première idée qui se présenta à mon

esprit fut qu'on venait pour me tuer. Mais pendant que je regardais ces figures d'un œil qui exprimait la perplexité de mon âme, voilà que le comte B....., s'approcha poliment de moi, et me dit d'avoir la complaisance de m'habiller pour partir.

Cette nouvelle me causa une grande surprise, et je conçus la folle espérance qu'on allait me conduire aux frontières de Piémont : — Il serait possible qu'un si grand orage se détournât de ma tête ! je renaîtrais à la douce liberté ! je reverrais mes parents bien aimés, mes frères, mes sœurs ! —

Ces pensées illusoires m'agitèrent quelques instants. Je me vêtis en grande hâte, et suivis ceux qui devaient m'accompagner sans qu'il m'eût été possible de saluer encore mon voisin. Il me sembla entendre sa voix, et j'eus regret de ne pouvoir lui répondre.

— Où allons-nous ? dis-je au comte en montant en voiture avec lui et un officier de gendarmerie.

— Je ne puis vous le dire que nous ne soyons à un mille au-delà de Milan. —

Je vis que la voiture ne se dirigeait pas vers la porte Verceline, et je perdis toute lueur d'es-

pérance ! Je me tus. C'était par une nuit magnifique éclairée d'une belle lune. Je regardais ces rues chéries que j'avais fréquentées pendant tant d'années, si heureux alors; ces maisons, ces églises. Tout me rappelait mille doux souvenirs.

O cour de la porte orientale ! O jardins publics, où je m'étais promené tant de fois avec Foscolo, Monti, Louis de Breme, le comte Porro et ses deux fils, avec tant d'autres mortels chéris, au milieu de doux entretiens, et en présence d'un vaste horizon de vie et d'avenir ! Oh ! de me dire, que je vous voyais pour la dernière fois ; de vous voir échapper si rapidement à mes regards, combien cela me faisait sentir que je vous avais aimés et que je vous aimais encore ! Quand nous fûmes hors de la porte, je baissai un peu mon chapeau sur mes yeux, et je pleurai, tâchant de ne pas être observé.

Je laissai passer plus d'un mille, puis je dis au comte B...: Je présume que nous allons à Vérone ?

— Nous allons plus loin, répondit-il, nous allons à Venise, où je dois vous remettre entre les mains d'une commission spéciale.

Nous voyagions en poste sans nous arrêter, et nous arrivâmes à Venise le 20 février.

Dans le courant de septembre de l'année passée, un mois avant mon arrestation, je me trouvais à Venise où j'avais dîné une fois en nombreuse et joyeuse compagnie, à l'hôtel de la Lune. Chose singulière ! ce fut précisément à l'hôtel de la Lune que je descendis avec le comte et le gendarme.

Je fus reconnu par un domestique qui témoigna une grande surprise, en s'apercevant (malgré le déguisement du gendarme et de mes deux satellites, qui avaient plutôt l'air de mes deux serviteurs) que j'étais entre les mains de la justice; je me réjouis de cette rencontre, pensant bien que ce domestique parlerait de mon arrivée à plusieurs personnes.

Nous dînâmes, ensuite je fus conduit au palais du doge, où sont maintenant les tribunaux. Je passai sous ces chers portiques des *procuraties*, et devant le café Florian où j'avais joui de si belles soirées, dans l'automne précédent. Je n'aperçus aucune de mes connaissances.

Nous traversons la petite place..... Et sur cette même petite place, dans le mois de septembre dernier, un mendiant m'avait adressé

ces singulières paroles : — On voit bien que monsieur est étranger; je ne puis comprendre comment monsieur et tous les étrangers peuvent admirer ce lieu : pour moi c'est un lieu de malédiction, et je n'y passe que par nécessité.

— Vous y est-il arrivé quelque malheur ?

— Oui, monsieur, un horrible malheur, et pas à moi seulement. Dieu vous garde, monsieur, Dieu vous garde !

Et il s'éloigna aussitôt.

Maintenant, en passant par là, il m'était impossible de ne pas me rappeler les paroles du mendiant. Or, ce fut sur cette même place que l'année suivante je montai sur l'échafaud pour m'entendre lire ma sentence de mort, et la commutation de cette peine en quinze années de rigoureuse prison.

Pour peu que j'eusse l'esprit susceptible d'exaltation mystique, je ne pourrais pas m'empêcher de faire grand cas de ce mendiant, me prophétisant avec tant d'énergie que c'était là *un lieu de malédiction.* Je ne cite ce fait que comme un événement étrange.

Nous montâmes au palais; le comte B. parla aux juges; ensuite il me consigna au geôlier, et

prenant congé de moi, m'embrassa avec une tendre émotion.

CHAPITRE XXIII.

Je suivis en silence le geôlier. Après avoir traversé plusieurs salles et corridors, nous arrivâmes à un petit escalier qui conduisait sous *les plombs*, fameuse prison d'état depuis le temps de la république vénitienne.

Ce fut là qu'après avoir inscrit mon nom sur son registre, le geôlier m'enferma dans la chambre qui m'était destinée. Ce qu'on nomme *les plombs* forme la partie supérieure de l'ancien palais du doge, toute couverte en plomb.

Ma chambre avait une grande fenêtre, garnie d'une énorme grille de fer, qui regardait sur le toit pareillement en plomb de l'église de Saint-Marc. Au-delà de l'église, je voyais dans l'éloignement les bornes de la place, et de tous les côtés une infinité de coupoles et de clochers. La

gigantesque tour de Saint-Marc n'était séparée de moi que par la longueur de l'église, et j'entendais ceux qui étaient au sommet quand ils élevaient la voix. On distinguait encore, à la gauche de l'église, une partie de la grande cour du palais avec l'une des entrées. Dans cette partie de la cour, il y avait un puits où l'on ne discontinuait pas de venir puiser de l'eau. Mais, vus de la hauteur de ma prison, les hommes ne me semblaient, là-bas, que de petits enfants, et je n'entendais leurs paroles que quand elles formaient des cris. Je me trouvai là beaucoup plus solitaire que je ne l'étais dans les prisons de Milan.

Dans les premiers jours, les soucis du procès criminel que la commission spéciale venait d'intenter contre moi, aggravés peut-être par le sentiment pénible d'une plus grande solitude, me causèrent quelque tristesse. D'un autre côté, j'étais plus éloigné de ma famille dont je ne recevais plus de nouvelles, et les nouveaux visages que je voyais, sans m'inspirer de l'antipathie, m'affligeaient avec leur sérieux qui tenait presque de l'épouvante. La renommée leur avait exagéré les complots du Milanais et du reste de l'Italie pour l'indépendance, et ils

ne doutaient point que je ne fusse l'un des plus impardonnables moteurs de ces troubles. Ma petite réputation littéraire était connue du geôlier, de sa femme, de sa fille, de ses deux fils, et même des deux *secondini :* qui sait? peut-être s'étaient-ils imaginés tous ensemble qu'un auteur de tragédies était une espèce de magicien. Ils étaient sérieux, méfiants, avides de recueillir de moi de plus longs détails sur mon compte, mais pleins d'honnêteté.

Après quelques jours, ils s'apprivoisèrent, et je les trouvai bons. La femme était celle qui dérogeait le moins à la tenue et au caractère de geôlier. C'était une femme d'environ quarante ans, aux traits secs et sévères, au parler bref et sec, ne donnant aucun signe qu'elle fût capable de quelque bienveillance envers d'autres qu'envers ses enfants.

D'habitude, elle m'apportait le café le matin et après le dîner, ainsi que l'eau, le linge, etc. Elle se faisait accompagner ordinairement par sa fille, jeune personne de quinze ans, dont les yeux pleins d'une douce et compatissante expression, la dédommageaient de n'être pas belle, et par ses deux fils, âgés l'un de treize, l'autre de dix ans. Ils se retiraient ensuite avec

leur mère, et ces trois jeunes visages se retournaient doucement pour me regarder en fermant la porte. Le geôlier ne venait jamais me voir que pour me conduire à la salle où se réunissait la commission chargée de m'interroger. Les *secondini* venaient rarement, occupés qu'ils étaient à surveiller les prisons de la police, situées à un étage inférieur, et toujours remplies de voleurs. L'un des *secondini* était un vieillard de plus de soixante ans, mais propre encore à cette vie active et pénible de monter, de descendre, d'aller, de venir dans les diverses prisons. L'autre était un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, plus empressé de raconter ses amours que de vaquer à son service.

CHAPITRE XXIV.

Oh! oui, les soucis d'un procès criminel sont horribles pour un homme prévenu de crime d'état! Quelle crainte de nuire à quelqu'un! Quelle difficulté de lutter contre tant d'accusa-

tions, contre tant de soupçons! Quelle appréhension que tout ne se complique d'une manière toujours plus funeste, si le procès ne se termine promptement, s'il vient à se faire de nouvelles arrestations, s'il vient à se découvrir de nouvelles imprudences, non seulement de personnes inconnues, mais de la faction elle-même!

J'ai résolu de ne point parler politique, et ainsi, il faut que je m'abstienne de tout détail relatif au procès. Je dirai seulement que souvent après être resté plusieurs heures de suite au parquet, je revenais dans ma chambre tellement exaspéré, tellement furieux, que je me serais tué, si la voix de la religion et le souvenir de mes chers parents ne m'avaient retenu.

Déjà l'habitude de tranquillité, que je croyais m'être faite à Milan, m'avait abandonné. Pendant plusieurs jours je désespérais de la reconquérir, et ce furent pour moi des jours d'enfer. Alors, je cessai de prier, je doutai de la justice de Dieu, je maudis les hommes et l'univers, et je roulai dans mon esprit tous les sophismes possibles sur la vanité de la vertu.

Le malheur et le désespoir rendent l'homme terriblement ingénieux à calomnier ses sembla-

bles et le créateur lui-même. La colère est plus immorale, plus criminelle qu'on ne pense généralement. Comme on ne peut pas rugir du matin au soir pendant des semaines, et que l'âme la plus dominée par la fureur, a nécessairement ses intervalles de repos; ces intervalles se ressentent ordinairement de l'immoralité qui les a précédés. Alors il semble qu'on ait retrouvé la paix; mais c'est une paix perverse, impie; c'est un sourire farouche, sans charité, sans dignité; un amour de désordres, d'ivresse, de raillerie.

Dans un état pareil, je chantais pendant des heures entières avec une sorte de gaieté dépourvue de tous bons sentimens; je plaisantais avec toutes les personnes qui entraient dans ma chambre; j'affectais sur toute chose une philosophie vulgaire, la philosophie du cynisme.

Cet infâme temps dura peu: six ou sept jours.

Ma bible était devenue poudreuse. Un des enfans du geôlier me dit un jour en me caressant: — depuis que Monsieur ne lit plus ce vilain livre, monsieur est moins triste, il me semble. — Il te semble? lui répliquai-je.—

Et prenant la bible, j'en secouai la poussière avec mon mouchoir; puis je l'ouvris au hasard, et mes regards tombèrent sur ces paroles: *Et il*

dit à ses disciples : il est impossible qu'il n'arrive pas de scandales; mais malheur à celui par qui ils arrivent. Il serait plus avantageux pour lui qu'il eût une meule passée autour du col, et qu'il fût jeté dans la mer, que de scandaliser l'un de ses petits enfants.

Je fus frappé de trouver ces paroles, et je rougis que cet enfant se fût aperçu, à la poussière dont elle était couverte, que je ne lisais plus la bible ; et qu'il présumât que j'étais devenu plus aimable, en devenant plus insouciant de Dieu.

— Petit mauvais sujet (lui dis-je avec un ton de reproche affable, et en m'affligeant de l'avoir scandalisé). Ceci n'est point un *vilain livre*, et depuis quelques jours que je ne le lis point, je suis bien plus méchant. Quand ta mère te laisse venir passer un moment avec moi, je m'efforce aussitôt de chasser ma mauvaise humeur ; mais si tu savais comme elle est plus forte que moi, lorsque je suis seul, lorsque tu m'entends chanter comme un forcené!

CHAPITRE XXV.

L'enfant était sorti ; et j'éprouvais une certaine joie d'avoir repris en main la bible, d'avoir confessé que sans elle j'étais plus méchant. Il me semblait avoir donné satisfaction à un ami généreux, injustement offensé, et de m'être réconcilié avec lui.

Et je l'avais abandonnée, ô mon Dieu ! m'écriai-je. Et je m'étais perverti ! et j'avais pu croire que l'infâme rire du cynisme convenait à ma situation désespérée ? —

Je prononçai ces paroles avec une émotion indicible ; je posai la bible sur une chaise, m'agenouillai à terre pour lire ; et, moi qui pleure si difficilement, je fondis en larmes.

Ces larmes étaient mille fois plus douces que toutes les joies brutales. Je sentais Dieu de nouveau ! je l'aimais ! Je me repentais de l'avoir outragé en me dégradant ! Et je protestais de ne plus jamais me séparer de lui, plus jamais !

Oh ! comme un retour sincère à la religion console et élève l'âme !

Je lus, et je pleurai pendant plus d'une heure. Puis je me relevai, plein de confiance que Dieu, était revenu en moi, qu'il m'avait pardonné tous mes égarements. Alors, ni mes malheurs, ni les tourments du procès, ni la perspective menaçante du gibet, ne purent m'affecter beaucoup. Je me sentis heureux de souffrir, puisqu'ainsi j'avais l'occasion de remplir un devoir ; puisqu'en souffrant d'un cœur résigné, j'obéissais au Seigneur.

La bible, grâce au ciel, je savais maintenant la lire. Le temps était loin, où je la jugeais avec la pitoyable critique de Voltaire, tournant en dérision des expressions qui ne sont risibles que pour celui qui, par mauvaise foi, ou par ignorance, n'en pénètre pas le sens. Je voyais enfin clairement à combien de titres elle était le code de la sainteté et partant de la vérité ; combien, de la dédaigner pour quelques imperfections de style, était chose antiphilosophique et semblable à ce sot orgueil qui déprécie tout ce qui n'a pas forme élégante ; combien il était absurde de douter qu'une collection de livres, entourés d'une vénération si sainte, n'eussent pas un principe authentique ; combien était incon-

testable la supériorité de ces écritures sur le co ran et toute la théologie des Indiens.

Plusieurs en ont abusé, plusieurs ont voulu en faire un code d'iniquité, la sanction de leurs passions criminelles. Cela est vrai : mais ne savons-nous pas qu'on peut abuser de tout? Et depuis quand l'abus des choses les plus excellentes devra-t-il les faire accuser d'être mauvaises en elles-mêmes?

Jésus-Christ l'a dit : toute la foi et les prophéties, toute cette collection de livres sacrés se réduisent au précepte d'aimer Dieu et les hommes. Et un tel livre ne serait point la vérité, qui convient à tous les siècles? la parole toujours vivante de l'Esprit-Saint?

Ces réflexions une fois réveillées en moi, je formai de nouveau la résolution de rapporter à la religion toutes mes pensées sur les choses humaines, toutes mes opinions sur les progrès de la civilisation, ma philanthropie, mon amour de la patrie, toutes les affections de mon âme.

Peu de jours passés dans le cynisme avaient suffi pour me souiller étrangement. J'en ressentis les effets pendant long-temps, et je dus faire des efforts pour en triompher. Chaque fois que l'homme cède à la tentation d'avilir son in-

telligence, en regardant les œuvres de Dieu avec la loupe infernale de la raillerie, en négligeant les bienfaits qui naissent de l'exercice de la prière, le ravage qui s'opère alors dans sa raison l'expose ensuite à de faciles rechutes. Pendant plusieurs semaines je fus assailli, presque tous les jours, par de violentes pensées d'incrédulité : j'employai toute la puissance de mon esprit à les repousser.

CHAPITRE XXVI.

Quand ces combats eurent cessé, et que je me crus de nouveau ferme dans la pratique d'honorer Dieu en toutes mes volontés, je goûtai pendant quelque temps une paix très-douce. Les interrogatoires auxquels la commission m'assujétissait tous les deux ou trois jours, quelque pénibles qu'ils fussent, ne me causaient plus d'inquiétudes durables. Je m'attachais, dans cette position difficile, à ne pas négliger mes

devoirs d'honneur et d'amitié, et puis je me disais : Dieu fasse le reste.

J'avais repris exactement l'habitude de prévoir jour par jour toute surprise, toute émotion, tout événement imaginable ; et cet exercice était redevenu pour moi une puissante distraction.

Ma solitude s'accrut peu à peu. Les deux fils du geôlier qui, dans les commencements, me faisaient quelque compagnie, furent mis à l'école, et par suite, ne passant que très-peu de temps à la maison, ils cessèrent de venir me voir. Leur mère et leur petite sœur, qui, lorsque les enfants y étaient, s'arrêtaient souvent aussi à causer avec moi, ne paraissaient plus que pour m'apporter mon café, et me laissaient aussitôt. Les visites de la mère m'importaient peu, à cause de son caractère étranger à toute bienveillance ; mais sa fille, quoique dépourvue de beauté, avait dans la voix et dans le regard une certaine douceur qui n'était pas sans prix à mes yeux. Lorsqu'en m'apportant mon café, elle me disait : « C'est moi qui l'ai fait, » je le trouvais toujours excellent. Quand elle disait : « C'est maman, » c'était de l'eau chaude.

Voyant si rarement des créatures humaines, je donnai mon attention à quelques fourmis qui

venaient sur ma fenêtre, et je les nourris si somptueusement, qu'elles allèrent chercher une armée de leurs compagnes, et ma fenêtre fut bientôt remplie de ces animaux. Je donnais tous mes soins à une belle araignée qui tapissait l'un des murs de ma chambre ; je la nourrissais avec des cousins et des moucherons, et je la rendis familière au point qu'elle venait sur mon lit, et jusque sur ma main, saisir entre mes doigts la proie que je lui présentais.

Heureux si ces insectes eussent été les seuls à me visiter !

Nous étions encore au printemps, et déjà les cousins se multipliaient, je puis bien le dire, d'une manière effrayante. L'hiver avait été d'une douceur extraordinaire, et, après quelques vents de mars, vinrent les chaleurs. Il est impossible d'imaginer à quel point s'embrasa l'air de la tanière que j'habitais. Placé en plein midi, sous un toit en plomb, avec une fenêtre sur le toit de Saint-Marc, également en plomb, et dont la réverbération était terrible, je suffoquais. Je n'avais jamais eu idée d'une chaleur si étouffante ; à ce supplice, déjà si grand, venait se joindre celui d'une si prodigieuse multitude de cousins, que j'avais beau m'agiter et en dé-

truire, j'en étais tout couvert; le lit, la table, la chaise, le sol, les murs, la voûte, ils obstruaient tout; et l'air en contenait une infinité, allant et venant par la fenêtre avec un bourdonnement infernal. Les piqûres de ces insectes sont douloureuses, et quand on en reçoit du matin au soir, du soir au matin, et qu'on est réduit à l'inconvénient de penser constamment à en diminuer le nombre, c'est trop de souffrance, en vérité, pour l'esprit comme pour le corps.

Quand l'épreuve d'un pareil fléau m'en eût fait connaître toute l'horreur, voyant que je ne pouvais pas obtenir qu'on me changeât de prison, je fus pris de quelque tentation de suicide, et parfois je craignais de devenir fou. Mais, grâce au ciel, ces fureurs étaient passagères, et la religion continuait à me soutenir.

Elle me persuada que l'homme doit souffrir, et souffrir avec force; elle me faisait trouver une certaine volupté dans la douleur même, la satisfaction intérieure de ne pas s'avouer vaincu, et d'être toujours vainqueur.

Je disais : plus la vie me devient douloureuse, moins je serai effrayé, si, jeune comme je suis, l'on me condamne au supplice; sans les épreuves préliminaires, il m'arriverait peut-être de mourir

lâchement. Et d'ailleurs, ai-je les vertus qui font mériter le bonheur? où sont-elles?

Et en m'examinant avec impartialité, je ne me rappelais, dans le passé, que peu de traits dignes de quelque éloge : tout le reste n'était que passions déréglées, idolâtrie, orgueilleuse et fausse vertu. — Eh bien! concluais-je, souffre donc, créature indigne! Si les hommes et les cousins se réunissent pour t'ôter la vie, uniquement par fureur et sans aucun droit, reconnais en eux les instruments de la divine justice, et soumets-toi en silence!

CHAPITRE XXVII.

L'homme a-t-il besoin d'efforts pour s'humilier sincèrement? pour se reconnaître pécheur? N'est-il pas vrai qu'en général nous dépensons notre jeunesse en futilités, et qu'au lieu d'employer toutes nos forces à avancer dans la carrière du bien, nous en usons une grande partie

à nous avilir? Il y a peut-être des exceptions; mais franchement, ces exceptions ne regardent pas ma chétive personne, et je n'ai aucun mérite à être mécontent de moi-même : quand on voit un flambeau répandre plus de fumée que de lumière, il n'y a pas grande franchise à dire qu'il ne brille pas comme il devrait faire.

Oui, sans mépris de moi-même, sans scrupule de bigoterie, en m'examinant avec la plus grande tranquilité d'esprit, je me reconnaissais digne des châtiments de Dieu. Une voix intérieure me disait : si ce n'est pour ceci, c'est pour cela que tu les as mérités; puissent-ils te ramener vers celui qui est la perfection, que tous les hommes, suivant l'étendue de leurs forces, sont appelés à prendre pour modèle !

Et de quel droit, moi, forcé de me condamner pour mille infidélités envers Dieu, de quel droit me serais-je plaint, si quelques hommes me paraissent vils, d'autres injustes? si les prospérités du monde m'étaient ravies; si je devais me consumer dans une prison, ou mourir de mort violente ?

Je m'attachai à imprimer profondément dans mon cœur des réflexions si justes et si bien senties : et, cela faisant, je voyais qu'il fallait être

conséquent, et qu'il n'y avait pas de meilleure manière de l'être que de bénir les équitables jugements de Dieu, de les aimer, et de réprimer au-dedans de moi toute volonté qui leur fût contraire.

Pour mieux persévérer dans cette intention, je pensai à faire désormais une revue exacte de tous mes sentiments, en les écrivant.

Le mal était que la commission, en me permettant d'avoir un écritoire et du papier, me comptait les feuilles de ce dernier, avec défense d'en détruire aucune, se réservant en outre d'examiner à quel usage je les aurais employées. Pour suppléer au papier, j'eus recours à l'innocent artifice de polir avec un morceau de verre une table grossière que j'avais, et sur laquelle j'écrivais ensuite chaque jour mes longues méditations sur les devoirs des hommes et sur les miens en particulier.

Je n'exagère pas en disant que les heures passées dans cet exercice me semblaient parfois délicieuses, malgré la difficulté de respiration que m'occasionaient l'excès de chaleur et les piqûres si douloureuses des cousins. Pour diminuer le nombre de ces derniers, j'étais obligé, en dépit de la chaleur, de bien m'envelopper la

tête et les jambes, et d'écrire non seulement avec des gants, mais encore les poignets emmaillotés, afin que les cousins n'entrassent point dans mes manches.

Mes méditations ressemblaient assez à une sorte de biographie. Je faisais l'histoire de tout le bien et le mal qui avait germé en moi dès l'enfance, discutant avec moi-même, m'efforçant de fixer chaque doute, mettant le plus d'ordre que possible dans mes connaissances comme dans mes idées sur toute chose.

Quand toute la surface disponible de la table était remplie de mon écriture, je lisais et relisais, je méditais de nouveau mes méditations, et finalement je me décidais, souvent à regret, à racler avec le verre ce que j'avais écrit pour rendre cette surface propre à recevoir mes nouvelles pensées.

Je continuais ensuite mon histoire, toujours entrecoupée des digressions de toute espèce, par des analyses de tel ou tel point de métaphysique, de morale, de politique, de religion ; et quand tout était plein, je me remettais à lire et relire, puis à effacer.

Ne voulant pas que rien pût porter atteinte à la liberté de me rendre à moi-même un

fidèle compte des faits dont je me souvenais, ainsi que de toutes mes opinions, et prévoyant la possibilité de quelque visite inquisitoriale, j'écrivais en jargon, c'est-à-dire avec des transpositions de lettres, et des abréviations qui m'étaient tout-à-fait familières. Je n'eus à me plaindre pourtant d'aucune visite de ce genre, et personne ne se doutait que je passasse si bien mes tristes moments. Quand j'entendais le geôlier, ou autres personnes ouvrir la porte, je couvrais la table d'un linge, sur lequel je posais l'écritoire et le cahier officiel.

CHAPITRE XXVIII.

A ce cahier, je consacrais aussi quelques heures, parfois tout un jour ou toute une nuit. J'y écrivais des sujets littéraires. C'est alors que je composai l'*Esther d'Engaddi*, l'*Iginia d'Asti*, et les chants intitulés : *Tancrède*, *Rosilde*, *Eligi* et *Valafrido*, *Adello ;* quelques canevas de tra-

gédies et d'autres productions, entr'autres celui d'un poëme sur la *Ligue Lombarde*, et d'un autre sur *Christophe Colomb*.

Comme la permission de renouveler ce cahier quand il était fini n'était pas toujours chose facile et prompte à obtenir, je me servais pour le premier jet de chaque composition, de la table ou de mauvais papier, dans lequel je me faisais apporter des figues sèches et autres fruits. Quelquefois en donnant mon dîner à l'un des *secondini*, en lui faisant croire que je n'avais pas appétit, je l'amenais à me faire présent de quelques feuilles de papier. Cela n'arrivait que dans certains cas, lorsque la table était encombrée d'écriture, et que je ne pouvais pas encore me décider à la racler. Alors j'endurais la faim; et quoique le geôlier eût mon argent à ma disposition, je ne lui demandais rien à manger de tout le jour, d'abord pour qu'on ne me soupçonnât point de m'être privé de mon dîner en faveur d'un *secondino*, ensuite, pour que celui-ci ne s'aperçût point que j'avais fait un mensonge en l'assurant de mon manque d'appétit. Le soir, je prenais pour me soutenir du café très-fort, demandant en grâce qu'il fût préparé par *la Siora Zauzé*. C'était la fille du geôlier, qui, quand elle

pouvait le faire à l'insu de sa maman, le chargeait extraordinairement ; de sorte qu'en le prenant ainsi l'estomac vide, il me causait une espèce de convulsion sans douleur, qui me tenait éveillé toute la nuit.

Dans cet état de demi-ivresse, je sentais redoubler mes forces intellectuelles, et je poétisais, je philosophais, je priais jusqu'au point du jour avec un plaisir merveilleux. Une soudaine faiblesse me prenait ensuite : et alors je me jetais sur le lit, et malgré les cousins que tous mes soins pour bien m'envelopper n'empêchaient pas de venir me sucer le sang, je dormais profondément pendant une heure ou deux. Ces nuits, ainsi agitées par un café très-fort pris à jeun, et animées d'une si douce exaltation, me semblaient trop bienfaisantes, pour ne pas devoir me les procurer souvent. Aussi, sans même avoir besoin du papier du *secondino*, prenais-je assez souvent le parti de ne pas toucher à mon dîner, afin d'obtenir le soir le charme tant désiré du magique breuvage. Heureux quand mon désir était rempli ! Mais quelquefois il arriva que le café n'étant pas préparé par la bonne *Zauzé*, n'était qu'une boisson sans effet. Ce désappointement me mettait quelque peu de mauvaise humeur.

Au lieu de me sentir électrisé, je languissais, je bâillais, j'éprouvais la faim, et me jetais sur le lit sans pouvoir dormir. Ensuite je m'en plaignais à *Zauzé* qui compatissait à ma peine. Un jour que je lui en faisais d'amers reproches, comme si c'était elle qui m'eût trompé, la pauvrette se mit à pleurer, et me dit : — Monsieur, je n'ai jamais trompé personne et tout le monde m'appelle trompeuse.

— Tout le monde ?

Ah ! c'est donc que je ne suis pas le seul que ce breuvage insipide mette en colère.

Ce n'est pas de cela que je veux parler. Ah ! si monsieur savait..... Si je pouvais verser mon pauvre cœur dans le sien !...

— Mais ne pleurez donc pas ainsi. Qu'avez-vous ? je vous demande pardon, si je vous ai grondée à tort. Je suis bien persuadé que ce n'est pas votre faute si mon café était si mauvais.

— Eh ! ce n'est pas pour cela que je pleure, monsieur.

— Mon amour-propre fut quelque peu mortifié de cette réponse, mais je souris.

— Vous pleurez donc à l'occasion de mes reproches, mais de toute autre chose.

— Sans doute, monsieur.

— Qui vous a appelée trompeuse?

— Un amant.

Et son visage se couvrit de rougeur. Dans sa confiance naïve elle me raconta une idylle demi-comique, demi-sérieuse, dont je fus ému.

CHAPITRE XXIX.

A dater de ce jour je devins, je ne sais à quel titre, le confident de la jeune fille, et elle continua d'avoir de longs entretiens avec moi.

Elle me disait : — Monsieur est si bon que je le regarde comme une fille pourrait regarder son père.

— Vous me faites là un singulier compliment, lui répondis-je, en repoussant sa main ; j'ai à peine trente deux ans, et déjà vous me regardez comme votre père.

— Eh bien, monsieur, je dirai : comme un frère.

Et elle me prenait de force la main, et elle me

la serrait avec affection ; et tout cela était très-innocent.

Puis je me disais en moi-même : quel bonheur qu'elle ne soit pas belle ! Cette innocente familiarité pourrait bien me déconcerter. —

D'autres fois je disais : c'est un bonheur qu'elle soit si jeune. Une enfant de cet âge, il n'y a pas de danger que j'en devienne jamais amoureux.

Souvent j'éprouvais quelque inquiétude, en croyant reconnaître que j'avais eu tort de la trouver laide, obligé que j'étais de convenir qu'elle n'avait rien d'irrégulier ni dans les formes de son corps ni dans les contours de son visage.

— Si elle était moins pâle, me disais-je, et qu'elle n'eût pas ces petites lentilles sur le visage, elle pourrait passer pour être belle.

— En vérité, c'est qu'il est impossible de ne pas trouver quelque charme dans la présence, dans les regards, dans les causeries d'une jeune fille vive et affectueuse. Ensuite je n'avais rien fait pour captiver sa bienveillance, et pourtant je lui étais cher comme un père ou comme un frère, à mon choix. Pourquoi ? parce qu'elle avait lu *Francesca de Rimini*. Ensuite, mes vers la faisaient tant pleurer ! Et puis j'étais en prison,

sans avoir, disait-elle, *ni tué ni volé !* En somme, moi qui avais éprouvé de l'attachement pour Magdelaine sans l'avoir vue, comment aurais-je pu en rester indifférent aux soins fraternels, aux gracieuses cajoleries, à l'excellent café de la Venezianina adolescente Sbirxa ?

Je serais hypocrite si j'attribuais à ma sagesse de m'être en cette circonstance préservé de l'amour. Je n'en devins pas amoureux, uniquement parce qu'elle avait un amant dont elle était folle. Malheur à moi s'il en eût été autrement !

Mais si le sentiment qu'elle m'inspira ne fut pas celui qu'on appelle amour, je dois convenir qu'il en approchait beaucoup. Je désirais qu'elle fût heureuse, qu'elle obtînt pour époux celui qu'elle aimait. Je n'avais pas la moindre jalousie, pas la moindre idée qu'elle pût me choisir pour l'objet de son amour. Cependant quand j'entendais ouvrir la porte, le cœur me battait dans l'espoir que ce fût la Zauzé ; si ce n'était pas elle, j'étais mécontent, si c'était elle, le cœur me battait plus fort et se remplissait de vive allégresse.

Ses parents, qui avaient déjà pris une bonne opinion de moi, et la savaient éperduement éprise d'un autre, ne se faisaient pas scrupule de la laisser venir presque toujours m'apporter

mon café le matin, et même quelquefois le soir.

Elle avait une simplicité et une affabilité séduisantes. Elle me disait : — Je suis bien amoureuse d'un autre, et pourtant je demeure si volontiers avec vous ! Quand je ne vois pas mon amant, je m'ennuie partout, excepté ici.

— Sais-tu pourquoi?

— Je n'en sais rien.

— Je m'en vais te l'apprendre : parce que je te laisse parler de ton amant.

— Cela peut bien être; mais il me semble que c'est aussi parce que je vous estime tant, tant ! —

Pauvre enfant ! Elle avait ce charmant défaut de me prendre toujours la main, et de me la serrer; elle ne s'aperçevait pas que ce jeu me remplissait à la fois de plaisir et de trouble.

Que le ciel soit béni de pouvoir aujourd'hui me rappeler cette douce créature sans le plus léger remords !

CHAPITRE XXX.

Ces pages seraient certainement plus intéressantes, si la Zauzé eût été amoureuse de moi, ou que pour le moins je me fusse épris d'elle. Néanmoins le lien de simple bienveillance qui nous unissait m'était plus cher que de l'amour; et parfois, lorsque je craignais que la nature de ce sentiment ne vînt à changer dans mon faible cœur, je m'en attristais sérieusement.

Une fois, dans la crainte que cela ne fût sur le point d'arriver, désolé de la trouver, je ne sais par quel enchantement, cent fois plus belle qu'elle ne m'avait semblé d'abord, surpris de la mélancolie que j'éprouvais quelquefois loin d'elle, et de la joie que me causait sa présence, je résolus pendant deux jours à faire le bourru, pensant qu'elle perdrait quelque chose de sa familiarité avec moi. L'expédient ne réussit pas : la pauvre enfant était si patiente, si douce, si bonne! Elle appuyait son coude sur la fenêtre,

et restait à me regarder en silence, puis elle disait :

— Monsieur paraît ennuyé de ma compagnie; malgré cela, si je le pouvais, je resterais ici tout le jour, précisément parce que je vois que monsieur a besoin de distraction. Cette mauvaise humeur est l'effet naturel de la solitude; que monsieur essaie de causer un peu, et cette mauvaise humeur se dissipera. Et si monsieur ne veut pas jaser, je jaserai, moi.

— De votre amant, n'est-ce pas?

— Eh non! pas toujours de lui, je sais aussi parler d'autre chose.

Et, en effet, elle commençait à m'entretenir des affaires de sa maison, de la sévérité de sa mère, de la bonhomie de son père, des espiègleries de ses jeunes frères; et ses récits étaient pleins de simplicité et de grâce; mais sans s'en douter, elle revenait toujours à son sujet favori, son malheureux amour.

Je continuais à jouer mon rôle, espérant qu'elle en concevrait du dépit; inutile. Soit inattention ou artifice, elle n'avait pas l'air d'y prendre garde, et j'étais obligé d'en finir par me radoucir, par suivre, par m'attendrir, par la remercier de sa douce patience avec moi.

J'abandonnai l'ingrate pensée de vouloir la dépiter, et peu à peu mes craintes s'évanouirent. En vérité, je n'en étais pas amoureux. J'examinai long-temps mes scrupules, j'écrivis mes réflexions sur ce sujet, et leur développement me faisait du bien.

De rien l'homme se fait quelquefois des épouvantails. Pour ne pas les craindre, il faut les considérer de plus près, et avec plus d'attention.

Et quelle faute y avait-il à désirer ses visites avec une tendre inquiétude, à apprécier sa douceur, à me réjouir de sa bonté compatissante pour moi, et lui rendre pitié pour pitié, du moment où nos mutuelles pensées étaient pures comme les plus pures pensées de l'enfance, et que même en me causant quelque trouble, ses serrements de mains et ses plus doux regards me remplissaient d'une salutaire vénération ?

Un soir, en épanchant dans mon cœur une grande affliction qu'elle avait éprouvée, l'infortunée jeta ses bras à mon cou, et m'inonda le visage de larmes. Eh bien ! dans cet embrassement il n'y avait pas la moindre idée profane. Une fille ne peut pas embrasser son père avec plus de respect.

Toutefois, il arriva que mon imagination en

demeura trop vivement frappée. Cet embrassement me revenait souvent à l'esprit, et alors je ne pouvais plus penser à autre chose.

Une autre fois qu'elle s'abandonna au même élan de confiance filiale, je me dégageai aussitôt de ses bras chéris, sans la presser sur mon sein, sans l'embrasser, et je lui dis en balbutiant.

— Je vous en prie, Zauzé, ne m'embrassez plus, cela n'est pas bien.

Elle arrêta ses yeux sur mon visage, les baissa, et rougit. — Et certes, ce fut la première fois qu'elle lut dans mon cœur la possibilité de quelque faiblesse à son égard.

Elle ne cessa point d'être familière avec moi dans la suite, mais sa familiarité devint plus respectueuse, plus conforme à mon désir, et je lui en sus gré.

CHAPITRE XXXI.

Je ne puis parler du mal qui afflige les autres hommes ; mais pour celui qui m'est échu en par-

tage, en cette vie, je dois avouer qu'en l'examinant de près, je l'ai toujours trouvé ordonné en vue de quelque bien. Oui, jusqu'à cette horrible chaleur dont j'étais accablé, et ces armées de moucherons qui me faisaient une guerre si acharnée ! Mille fois j'y ai réfléchi : sans un pareil état de continuelle souffrance, aurais-je trouvé en moi la fermeté et la vigilance nécessaires pour me maintenir inaccessible aux traits d'un amour qui me menaçait, et que je serais venu à bout difficilement de contenir dans les bornes du respect, avec un caractère aussi vif, et aussi caressant que l'était celui de la jeune fille. Si parfois alors je me défiais tellement de moi, comment aurais-je pu gouverner la faiblesse de mon imagination dans une atmosphère quelque peu agréable, quelque peu propice à l'enjouement ?

Avec l'imprudence des parents de Zauzé qui se fiaient si entièrement à moi ; avec l'imprudence de cette enfant qui ne prévoyait pas qu'elle pût m'inspirer une coupable ivresse ; avec la faible sauve-garde de ma propre vertu, nul doute que la chaleur étouffante de cette fournaise, et l'enchaînement même des moucherons, ne fussent pour moi un salutaire préservatif.

Cette pensée me réconciliait un peu avec ces fléaux : et alors je me demandais :

— Voudrais-tu en être affranchi et passer dans une bonne chambre rafraîchie par un air pur, à la condition de ne plus revoir cette affectueuse créature ?

Dirai-je la vérité ? je n'avais pas le courage de répondre à cette question.

Quand on veut un peu de bien à quelqu'un, il est impossible de dire quel plaisir font éprouver les choses en apparence les plus futiles. Souvent une parole, un sourire, une larme, une grâce de son dialecte vénitien, l'agilité de son bras à nous défendre elle et moi, avec son mouchoir ou son éventail, des piqûres des moucherons, faisaient couler dans mon ame une joie enfantine qui durait tout le jour. Il m'était doux surtout de voir que ses chagrins diminuaient en me parlant, que ma pitié lui était chère, que mes conseils la persuadaient, et que son cœur s'enflammait, quand nous nous entretenions de Dieu et de la vertu. --- Lorsque nous avons parlé ensemble de religion, disait-elle, je prie plus volontiers et avec plus de foi.

Et parfois, interrompant tout-à-coup une causerie frivole, elle prenait la Bible, l'ouvrait,

en baisait un verset au hasard, puis me priait de le lui traduire avec commentaire. Elle disait : — Je voudrais que chaque fois que vous relirez ce verset, il vous revînt à l'esprit que j'y ai déposé un baiser.

A dire vrai, ces baisers ne tombaient pas toujours à propos, surtout s'il lui arrivait d'ouvrir le cantique des cantiques. Alors pour ne pas la faire rougir, je profitais de son ignorance du latin, et je me servais de phrases qui me permissent de sauver à la fois l'innocence de la jeune fille et la sainteté du livre, deux choses qui m'inspiraient un profond respect. En de pareilles rencontres je ne me permis jamais de sourire. Ce n'était pourtant pas un léger embarras pour moi, lorsque parfois, ayant peine à entendre ma fausse version, elle me priait de lui traduire le passage mot pour mot, et ne me laissait pas facilement passer à un autre sujet.

CHAPITRE XXXII.

Rien n'est durable ici bas ! La Zauzé tomba malade. Dans les premiers jours de sa maladie elle venait me voir, se plaignant de grands maux de tête. Elle pleurait, sans vouloir m'expliquer le motif de ses pleurs. Seulement elle murmura quelque plainte contre son amant : — C'est un scélérat, disait-elle, mais que Dieu lui pardonne !

Quelque prière que je lui fisse de soulager son cœur, comme de coutume, je ne pus jamais savoir ce qui l'affligeait à ce point.

— Je reviendrai demain matin, me dit-elle un soir.

Mais le lendemain le café me fut apporté par sa mère, et les autres jours par les *secondini ;* la Zauzé était sérieusement malade.

Les seconds me racontèrent, sur les amours de cette jeune fille, des choses équivoques qui

me faisaient dresser les cheveux. Une séduction ! — Mais c'étaient peut-être des calomnies ? J'avoue que j'y ajoutai foi, et que je fus désolé d'un si grand malheur. Toutefois j'aime à croire qu'ils avaient menti.

Après plus d'un mois de maladie, la pauvre enfant fut menée à la campagne, et je ne la revis plus.

Je ne saurais dire combien cette perte me fut douloureuse. Oh ! comme ma solitude en devint plus horrible. Oh ! comme il m'était cent fois moins amer de penser à l'absence d'une si bonne créature qu'à son malheur. Sa douce compassion avait été si puissante à soulager mes misères : fallait-il que ma compassion ne pût rien pour elle ! Mais sans doute elle était bien persuadée que je la pleurais, que j'aurais fait les plus grands sacrifices pour lui procurer, s'il eût été possible, quelque consolation ; que je ne cesserais jamais de la bénir et de faire des vœux pour son bonheur.

Du temps de Zauzé, les visites quoique toujours trop courtes, en rompant agréablement la monotonie de mes continuelles méditations et de mes silencieuses études, en mêlant à mes idées d'autres idées, en me remplissant d'une

douce affection, charmaient véritablement mon infortune et doublaient ma vie.

Maintenant la prison était redevenue pour moi un tombeau. Je fus pendant quelque jours oppressé d'une telle tristesse que je ne trouvais plus aucun plaisir même à écrire. Du reste, ma tristesse était calme, comparée aux fureurs que j'avais déjà éprouvées. Était-ce à dire que je fusse plus endurci au malheur, plus philosophe, plus chrétien? ou seulement que cette accablante chaleur de ma chambre allait jusqu'à paralyser les forces de ma douleur? Les forces de ma douleur! Oh non! je me souviens que je la sentais cruellement au fond de mon cœur, et peut-être d'autant plus cruellement que je ne voulais pas la répandre en dehors, en avant et en m'agitant.

Sans doute, une longue épreuve m'avait déjà rendu plus capable de souffrir de nouvelles afflictions, en me résignant à la volonté de Dieu. Je m'étais si souvent dit que *c'est une lâcheté de se plaindre*, qu'enfin je savais contenir mes plaintes près d'éclater, honteux encore de les sentir si près de mes lèvres.

L'exercice d'écrire mes pensées avait contribué à me fortifier l'âme, à me détacher des cho-

ses frivoles, à ramener la plupart des raisonnements à ces conclusions :

— Il y a un Dieu : donc une infaillible justice, donc tout ce qui arrive est ordonné selon une bonne fin ; donc les souffrances de l'homme sur la terre sont pour le bien de l'homme.

D'un effet bien salutaire aussi m'avait été la connaissance de la Zauzé : elle m'avait radouci le caractère. Sa délicieuse approbation m'avait encouragé à observer pendant quelques mois le devoir qui impose à tout homme l'obligation de se montrer supérieur à la fortune, et d'être en conséquence patient. Quelques mois de constance m'avaient appris la résignation.

La Zauzé ne me vit me mettre en colère que deux fois. La première, ce fut pour ce mauvais café dont j'ai parlé ; la seconde, pour le motif que je vais dire.

Toutes les deux ou trois semaines je recevais une lettre de ma famille. Cette lettre passait d'abord entre les mains de la Commission, et ne m'était remise par le geôlier qu'après avoir été horriblement mutilée par des ratures d'une encre très-noire. Il arriva qu'un jour, au lieu de n'effacer que quelques phrases, on tira l'impitoyable ligne sur toute la lettre, à l'exception de ces

mots placés au commencement : *Très-cher Silvio*, et de cette salutation finale : *Nous t'embrassons de tout notre cœur*

Cela m'exaspéra tellement, qu'en présence de la Zauzé j'éclatai en hurlements et en malédictions contre je ne sais qui. La pauvre enfant compatit à ma peine : mais elle m'observa en même-temps que je n'étais pas conséquent à mes principes. Je vis qu'elle avait raison, et je ne maudis plus personne.

CHAPITRE XXXIII.

Un jour l'un des *secondini* entra dans ma prison d'un air mystérieux et me dit :

— Quand la siora Zauzé était ici.... comme c'était elle qui vous apportait le café... et qu'elle s'arrêtait long-temps à discourir, je craignais que la petite fourbe ne surprît les secrets de monsieur.....

— Jamais elle n'en a surpris un seul, lui dis-je en colère ; et d'ailleurs, si j'avais des secrets,

je ne serais pas assez maladroit pour me les laisser arracher. Continuez.

— Pardon ; je ne dis pas que monsieur est maladroit, mais je ne me fierais pas à la siora Zauzé. Maintenant que personne ne vient plus tenir compagnie à monsieur.... j'ai confiance.... que.....

— Quoi ? expliquez-vous une bonne fois.

— Mais jurez-moi d'abord de ne point me trahir.

— Pour jurer de ne point vous trahir, c'est facile : je n'ai jamais trahi personne.

— Monsieur le jure donc bien réellement?

— Oui, je jure de ne point vous trahir. Mais, imbécile que vous êtes, sachez qu'un homme capable de trahir serait aussi capable de violer un serment.

Il tira de sa poche une lettre qu'il me remit d'une main tremblante, en me conjurant de la déchirer quand je l'aurais lue.

— Arrêtez-vous (lui dis-je en l'ouvrant); à peine lue, je la déchirerai sous vos yeux.

—Mais, monsieur, il faudrait une réponse; et je ne puis pas attendre. Faites à votre aise, seulement convenons de ceci entre nous : quand vous entendrez venir quelqu'un, faites bien at-

tention que si c'est moi, je fredonnerai toujours l'air : « *Sognai, mi gera un gato.* » Alors ne craignez aucune surprise ; vous pouvez avoir dans votre poche n'importe quel papier. Mais si vous n'entendez pas ce refrain, ce sera signe ou que ce n'est pas moi, ou que je ne viens pas seul. En pareil cas, ne vous hasardez jamais à tenir aucun papier caché, car on pourrait faire des perquisitions ; si vous en aviez, hâtez-vous de le déchirer, et le jetez par la fenêtre.

— Soyez tranquille ; je vois que vous êtes prudent, je le serai aussi, moi.

— Cependant monsieur m'a traité d'imbécile.

— Vous faites bien de m'en faire le reproche, lui dis-je en lui serrant la main, excusez-moi.

Il s'en alla, et je lus :

« Je suis... (et ici il y avait le nom) l'un de vos admirateurs : je sais par cœur toute votre *Françoise de Rimini.* J'ai été arrêté pour.... (et ici la cause et la date de son arrestation) et je donnerais je ne sais combien de livres de mon sang pour être avec vous, ou avoir au moins une prison contiguë à la vôtre, afin que nous pussions converser ensemble. Dès que j'ai su par Tremerello (ainsi appellerons-nous notre confident) que vous étiez arrêté et pour quelle

cause? j'ai brûlé du désir de vous dire que nul ne vous plaint plus que moi, nul ne vous aime davantage. Seriez-vous assez galant homme pour accepter la proposition que je vais vous faire, d'alléger entre nous le poids de la solitude, en nous écrivant? je vous promets foi d'homme d'honneur que jamais âme qui vive ne le saura de moi, persuadé que je puis attendre de vous, monsieur, si vous acceptez, la même mesure de discrétion. — En attendant, pour que vous n'ignoriez pas entièrement qui je suis, voici un abrégé de ma vie, etc. »

Suivait l'abrégé.

CHAPITRE XXXIV.

Tout lecteur doué d'un peu d'imagination comprendra facilement l'effet électrique d'un pareil écrit sur un pauvre prisonnier, surtout un prisonnier d'un caractère nullement sauvage et d'un cœur aimant. Mon premier sentiment

fut de m'affectionner à cet inconnu, de compatir à ses infortunes, d'être plein de reconnaissance pour la bienveillance qu'il me témoignait. — Oui, m'écriai-je, j'accepte ta proposition, homme généreux ! Puisses-tu puiser dans mes lettres les mêmes consolations que je puiserai dans les tiennes, et que je puise déjà dans cette première ? —

Et je lus et relus cette lettre avec une joie d'enfant, et je bénis cent fois celui qui l'avait écrite; il me semblait que chacune de ces expressions révélait une âme franche et noble.

Le soleil se couchait; c'était l'heure de ma prière. Oh ! comme je sentais Dieu ! comme je le remerciais de me susciter toujours quelque moyen de ne pas laisser languir les facultés de mon esprit et de mon cœur ! comme se ravivait en moi le souvenir de tous ses précieux dons !

Je me tenais debout à ma fenêtre, les bras passés à travers les barreaux et les mains jointes : l'église de Saint-Marc était au-dessous de moi, et sur ce toit de plomb une multitude prodigieuse de colombes indépendantes s'ébattaient amoureusement; voltigeaient, faisaient leurs nids : j'avais devant moi le ciel le plus magnifique : je dominais toute cette partie de Ve-

nise qui était visible de ma prison : une rumeur lointaine de voix humaines m'arrivait doucement à l'oreille.

Dans cette position terrible mais admirable, je conversais avec celui dont les yeux seuls me voyaient, je lui recommandais mon père, ma mère, et successivement toutes les personnes qui me sont chères; il me semblait qu'il me répondit : « Confie-toi en ma bonté! » et je m'écriais : « Oui, j'ai confiance en ta bonté! »

Et je terminais ma prière, attendri et consolé, sans prendre garde aux piqûres dont les moucherons n'avaient cessé de m'accabler à l'envi.

Ce soir là même, après une si grande exaltation, quand mon imagination commença à se calmer, les moucherons à redevenir insupportables, et le besoin de m'envelopper le visage et les mains à se faire sentir de nouveau, une pensée basse et perverse s'empara tout à coup de moi, et me fit frissonner : je m'efforçai de la repousser, mais vainement.

Tremerello avait laissé percer un infâme soupçon au sujet de la Zauzé : qu'elle fût là pour épier mes secrets, elle! cette âme candide! qui ne savait pas un mot de politique! qui n'en voulait rien savoir!

Il m'était impossible de douter d'elle ; mais je me demandai : suis-je également sûr de Tremerello? et si ce fourbe était l'instrument d'odieuses machinations! si cette lettre n'était qu'une invention de je ne sais qui pour m'induire à faire d'importantes confidences à ce nouvel ami? peut-être le prétendu prisonnier qui m'écrit n'existe-t-il nullement? ou s'il existe, peut-être n'est-il qu'un perfide qui cherche à surprendre des secrets pour acheter son salut en les révélant; peut-être est-ce un galant homme, oui ; mais le perfide alors est Tremerello qui veut nous perdre tous deux pour gagner un supplément de salaire.

Oh ! chose affreuse, mais trop naturelle à celui qui gémit en prison ; ne voir partout qu'inimitié et perfidie !

Ces doutes me retrécissaient l'âme, m'avilissaient. Non à l'égard de Zauzé, ils n'avaient pu subsister un moment! Toutefois, depuis que Tremerello avait laissé échapper cette parole sur son compte, j'étais tourmenté par une sorte d'incertitude, non sur elle, mais sur ceux qui la laissaient venir dans ma chambre. Lui auraient-ils infligé, par un mouvement spontané de zèle, ou par une volonté supérieure, le rôle d'espion-

ne ? Oh, s'il en était ainsi, comme ils furent mal servis !

Mais, quant à la lettre de l'inconnu, que faire ? S'en tenir aux conseils étroits et rigides de cette peur qu'on qualifie de prudence ? Rendre la lettre à Tremerello, et lui dire : « Je ne veux pas risquer mon repos ? » — Et s'il n'y avait point de piége ? Si l'inconnu était un homme tout à fait digne de mon amitié, tout-à-fait digne qu'on hasardât quelque chose pour lui adoucir les angoisses de la solitude ? Lâche ! tu n'es peut-être qu'à deux pas de la mort ? D'un jour à l'autre la fatale sentence peut être portée, et tu refuserais de faire encore un acte d'amour ? Je dois répondre, je le dois ! — Mais si par malheur l'on venait à découvrir cette correspondance, sans que personne en conscience pût nous en faire un crime, un affreux châtiment n'en tomberait pas moins sur ce pauvre Tremerello ! Cette considération n'est-elle pas suffisante pour m'imposer, comme un devoir absolu, de m'interdire cette correspondance clandestine ?

CHAPITRE XXXV.

Je fus agité toute la soirée, et ne pus fermer l'œil de la nuit. Au milieu de tant d'incertitudes je ne savais que résoudre.

Au point du jour, je sautai à bas du lit, et m'élançant sur la fenêtre, je priai. Dans les cas difficiles il faut toujours consulter Dieu avec confiance, écouter ses inspirations et s'y abandonner.

C'est ce que je fis ; et après une longue prière, je descendis de la fenêtre ; j'écartai les moucherons, et m'essuyai légèrement avec les mains mes joues couvertes de piqûres ; mon parti était pris : — Exposer à Tremerello ma crainte que cette correspondance ne put lui devenir funeste; y renoncer, s'il hésitait ; accepter, si cette crainte ne le touchait pas.

Je me promenai jusqu'au moment où j'entendis frédonner : *Sognai, mi geva un gato, e ti me cavezzeri.* Tremerello m'apportait mon café.

Je lui fis part de mon scrupule, et n'épargnai

rien pour lui donner peur. Je le trouvai ferme dans la volonté de *servir*, disait-il, *deux cavaliers aussi accomplis ;* ce qui faisait un singulier contraste avec la mine de lapin qu'il avait, et le nom de Tremerello que nous lui donnions. Eh bien, je resterai ferme aussi ! — Je vous laisserai mon vin, lui dis-je ; fournissez-moi le papier nécessaire pour cette correspondance, et soyez assuré que, si j'entends le bruit des clés sans entendre votre refrain, j'anéantirai de suite tout objet tant soit peu suspect.

— Voici précisément une feuille de papier ; Monsieur en aura tant qu'il voudra, et je me repose entièrement sur sa prudence.

Je me brûlai le palais pour avaler mon café plus vîte ; Tremerello s'éloigna, et je me mis à écrire.

Fesais-je bien ? Ma résolution était-elle réellement inspirée de Dieu ? ou plutôt, n'était-ce pas un triomphe de cette hardiesse naturelle qui me porte à préférer ce qui me plaît à de pénibles sacrifices ? Un mélange de complaisance orgueilleuse pour l'estime que me témoignait l'inconnu, et de crainte de paraître pusillanime, si je préférais un silence prudent à une correspondance un peu hasardeuse ?

Comment achever de résoudre ces doutes ? Je les exposai avec candeur à mon compagnon de captivité dans la réponse que je lui fis, ayant soin d'ajouter néanmoins qu'à mon avis, quand on pense avoir de bonnes raisons pour agir sans violenter sa conscience, il n'est pas de faute à redouter. Toutefois, je le priai de réfléchir de son côté très sérieusement à la chose que nous allions faire, et de me dire sans détour, à quel degré de sécurité ou d'inquiétude le plaçait cette détermination : que si de nouvelles réfléxions lui faisaient juger l'entreprise trop téméraire, nous devrions faire sur nous l'effort de renoncer aux consolations que nous promettait cette correspondance, nous contentant de nous être fait connaître par l'échange de quelques lignes empreintes d'une amitié profonde et ineffaçable.

J'écrivis quatre pages animées de la plus sincère affection ; j'indiquai en peu de mots la cause de mon emprisonnement, je parlai avec effusion de cœur de ma famille et d'autres personnes tendrement aimées, m'attachant à le faire lire au fond de mon âme.

Sur le soir ma lettre lui fut apportée. J'étais très-fatigué de ne pas avoir dormi la nuit précédente ; de sorte que le sommeil ne se fit pas prier

et le lendemain matin à mon reveil je me sentis tout léger, tout joyeux ; tressaillant à la douce pensée que j'allais peut-être dans un moment recevoir une réponse de mon ami.

CHAPITRE XXXVI.

La réponse vint avec le café. Je sautai au cou de Tremerello, et lui dis avec émotion : « Dieu te récompense de tant de charité! »—Mes soupçons sur lui et sur l'inconnu s'étaient dissipés, je ne saurais trop dire pourquoi : sans doute, parce qu'ils m'étaient odieux ; parce que, ayant la précaution de ne pas parler follement politique, ils devaient me sembler inutiles; parce que, malgré toute mon admiration pour le génie de Tacite, j'ajoute peu de foi en la justesse de ces systèmes à la Tacite qui consistent à voir toujours les choses en noir.

Julien (c'est le nom qu'il plut à mon correspondant de signer), commençait sa lettre par un

préambule de politesses, et se disait libre de toute inquiétude au sujet de notre correspondance. Puis, il me plaisantait sur mon hésitation. Ses railleries d'abord modérées prenaient progressivement une tournure piquante. Enfin, après un éloge éloquent de la sincérité, il me demandait pardon de ne pouvoir me dissimuler le déplaisir qu'il avait éprouvé à trouver en moi, disait-il, *une certaine hésitation scrupuleuse, un certain raffinement de conscience chrétienne, qui ne peut s'accorder avec la vraie philosophie.*

« Je vous estimerai toujours, ajoutait-il, lors même que nous ne tomberions pas d'accord sur ce point, mais la sincérité que je professe m'oblige à vous dire que je n'ai pas de religion, que je les abhorre toutes, que je prends *par modestie* le nom de *Julien*, parce que ce bon empereur était l'ennemi des chrétiens; mais en réalité, je vois beaucoup plus loin que lui. Le Julien couronné croyait en Dieu, et avait aussi ses petites bigoteries. Moi, je n'en ai aucune, je ne crois pas en Dieu, selon moi toute vertu consiste à aimer la vérité et qui la cherche, et à haïr qui me déplait. »

Et continuant de la sorte, sans donner aucune raison de rien, il se répandait de droite et de

gauche en invectives contre le christianisme, proclamait avec une pompeuse énergie la sublimité de la vertu sans religion, et se prenait d'un style, *demi-comique* et moitié sérieux, moitié plaisant, à faire l'éloge de l'empereur Julien, à cause de son apostasie et de ses *philanthropiques efforts* pour effacer de la terre toutes les traces de l'évangile.

Ensuite, dans la crainte d'avoir trop heurté mes opinions, il recommençait à me demander pardon et à déclamer contre le défaut trop fréquent de sincérité. Enfin, il me témoignait de nouveau l'extrême désir qu'il avait de continuer ensemble nos relations, et me saluait.

Il ajoutait par *post-scriptum* : — Je n'ai qu'un scrupule, c'est de ne pas être assez franc. Ensuite, je ne puis vous cacher le soupçon qui m'est venu que votre langage tout chrétien ne soit qu'une feinte. Je le désire vivement, en ce cas, jetez le masque ; je viens de vous en donner l'exemple.

— Je ne saurais dire l'effet étrange que me fit cette lettre. Dès les premières lignes je palpitais comme un amoureux. Ensuite : une main de glace sembla m'étreindre le cœur. Ce sarcasme sur ma susceptibilité de conscience m'offensait.

Je me repentis de m'être mis en relation avec un tel homme : moi qui méprise tant le cynisme ! moi qui le regarde comme la plus grossière de toutes les tendances anti-philosophiques ! moi, à qui l'arrogance en impose si peu !

Ayant lu jusqu'au dernier mot, je pris la lettre entre le pouce et l'index d'une main, et le pouce et l'index de l'autre ; puis, élevant la main gauche, j'abaissai rapidement la droite, de sorte que chacune de mes deux mains resta en possession d'une moitié de la lettre.

CHAPITRE XXXVII.

Les yeux fixés sur ces deux lambeaux, je méditai un instant sur l'inconstance des choses humaines et la fausseté de leurs apparences. — Tout à l'heure un si grand désir de posséder cette lettre, et maintenant je la déchire avec mépris ! Tout à l'heure un si doux pressentiment de future amitié avec mon compagnon d'infor-

tune, une foi si vive en de mutuelles consolations, une disposition si entraînante à lui témoigner la plus tendre affection, et maintenant je le traite d'insolent!

Je mis les deux lambeaux l'un sur l'autre, et disposant de nouveau, comme la première fois, le pouce et l'index d'une main, le pouce et l'index de l'autre, je recommençai à lever la gauche et à abaisser rapidement la droite.

J'étais sur le point de renouveler cette opération, mais l'un des quatre morceaux me tomba des mains; je m'inclinais pour le ramasser, et dans le court intervalle que je mis à m'incliner et à me relever, je changeai de dessein; j'eus fantaisie de relire cette orgueilleuse lettre.

Je m'assieds, je rajuste les quatre morceaux sur ma bible, et je relis. Je les laisse en cet état, je me promène, et relis encore, tout en faisant les réflexions suivantes :

— Si je ne lui réponds pas, il va me croire tellement anéanti de confusion, que je n'ose pas reparaître en présence d'un tel *Hercule:* répondons-lui, faisons-lui voir que nous ne craignons pas la confrontation de nos doctrines avec les siennes. Démontrons-lui comme il convient qu'il n'y a pas de lâcheté à mûrir ses desseins, à hési-

ter même, quand il s'agit d'entreprise quelque peu périlleuse, et plus périlleuse pour d'autres que pour nous. Qu'il apprenne que le vrai courage ne consiste pas à se rire de la conscience, que la vraie dignité n'est pas dans l'orgueil. Expliquons-lui combien le christianisme est conforme à la raison, combien l'incrédulité est absurde. ... Et après tout, si ce Julien manifeste des opinions si contraires aux miennes, s'il ne m'épargne pas les piquants sarcasmes, s'il daigne faire si peu de frais pour me captiver, cela ne prouve-t-il pas qu'au moins il n'est pas un espion? ... Mais ne pourrait-il pas y avoir un raffinement d'artifice à promener un si rude fouet sur mon amour-propre? ... Eh bien! non; je ne puis le croire. Je suis un méchant, qui, offensé de ces téméraires sarcasmes, voudrais me persuader que celui qui les a lancés ne peut être que le plus vil des hommes. Méchanceté vulgaire, que j'ai condamnée mille fois dans autrui, sors de mon cœur! Non, Julien est ce qu'il est; et rien de plus; c'est un insolent, non pas un espion..... Mais ai-je bien véritablement le droit de donner l'odieux nom *d'insolence* à ce qu'il appelle *franchise*?.... Est-ce là ton humilité, hypocrite? il suffit donc que le premier venu,

par une erreur de jugement, soutienne des opinions fausses et tourne la foi en dérision, pour qu'aussitôt tu t'arroges le droit de le vilipender. Dieu sait si cette humilité furibonde et ce zèle malveillant dans le cœur d'un chrétien, ne sont pas pires que l'audacieuse franchise de cet incrédule! ... Peut-être ne lui manque-t-il qu'un rayon de la grâce pour que son énergique amour de la vérité se change en une piété plus forte que la mienne? ... Ne ferais-je pas mieux de prier pour lui que de m'emporter et de me supposer meilleur?.... Qui sait si, pendant que je déchirais furieusement sa lettre, il ne relisait pas la mienne avec une douce reconnaissance? qui sait s'il ne se fiait pas tellement en ma bonté, qu'il me crut incapable de m'offenser de la liberté de ses paroles? Lequel serait le plus injuste des deux? celui qui aime et dit : « Je ne suis pas chrétien, » ou bien celui qui dit : « Je suis chrétien » et qui n'aime pas? ... Il est difficile de connaître un homme, lors même qu'on a vécu de longues années ensemble; et moi je voudrais juger celui-ci d'après une simple lettre! Parmi tant de choses possibles, ne pourrait-il pas se faire que, sans se l'avouer à lui-même, il ne fut nullement tranquille dans son athéisme, et

qu'il m'ait provoqué de la sorte à le combattre dans la secrète espérance d'être obligé de céder? Oh ! qu'il en soit ainsi ! O grand Dieu, dans les mains de qui les instruments même les plus indignes peuvent devenir efficaces, choisis-moi, choisis-moi pour cette mission ? prête-moi des raisons assez saintes, assez puissantes pour vaincre cet infortuné ! pour l'amener à te bénir et à reconnaître que loin de toi, il n'est point de vertu qui ne soit contradiction!

CHAPITRE XXXVIII.

J'achevai de mettre en pièces, mais sans aucune impression de colère, les quatre lambeaux de lettre; puis, je m'approchai de la fenêtre, j'étendis la main, et m'arrêtai à suivre des yeux le sort de ces petits fragments de papier livrés à la merci du vent. Quelques-uns se posèrent sur les plombs de l'église, d'autres tournoyèrent long-temps dans l'air, et allèrent tomber sur le sol. Je les vis se disperser tellement qu'il n'y

avait pas de danger que personne pût les recueillir et en découvrir le mystère.

J'écrivis ensuite à Julien, et j'apportai tous mes soins à ne pas être et à ne pas paraître fâché.

Je le plaisantai sur la crainte qu'il témoignait de me voir porter la susceptibilité de conscience à un tel degré qu'elle fût incompatible avec la philosophie, et le priai de vouloir bien au moins à cet égard suspendre ses jugements. Je le louai de la franchise dont il faisait profession; je l'assurai que sur ce point il ne me trouverait pas inférieur à lui, et j'ajoutai que pour lui en donner la preuve, j'allais me constituer le défenseur du christianisme; « bien persuadé, disais-je, que vous mettrez autant de générosité à écouter paisiblement mes opinions, que moi d'empressement à écouter amicalement toutes les vôtres. »

Cette défense, je me proposais de la présenter peu à peu, et en attendant je la commençais par une analyse fidèle de l'essence du christianisme : — Culte de Dieu, dépouillé de superstition, — Fraternité entre les hommes, — Aspiration perpétuelle vers la vertu, — Humilité sans bassesse, — Dignité sans orgueil, — Pour

type, un Homme-Dieu ! Quoi de plus philosophique et de plus grand?

Il entrait ensuite dans mon plan de démontrer comment cette suprême sagesse s'était plus ou moins faiblement révélée à ceux qui avaient cherché la vérité avec les lumières de la raison, mais ne s'était jamais répandue dans l'univers ; et comment à la venue du divin Maître sur la terre, elle donna d'elle-même un éclatant témoignage, en opérant avec les moyens humainement les plus faibles cette diffusion jusque-là incomplète. Ce que n'avaient jamais pu les plus profonds philosophes, la ruine de l'idolâtrie, et la prédication générale de la fraternité humaine, quelques apôtres ignorants l'exécutèrent. Alors l'affranchissement des esclaves devint de jour en jour plus fréquente, et enfin apparut une civilisation sans esclaves, état de société qui paraissait impossible aux anciens philosophes.

Un résumé de l'histoire, depuis Jésus-Christ, devait en dernier lieu démontrer comment la religion par lui établie s'était toujours heureusement adaptée à tous les degrés possibles de la civilisation ; qu'ainsi il est faux que la civilisation, continuant sa marche progressive, l'Évan-

gile puisse cesser d'être en harmonie avec elle.

J'écrivis en très-petits caractères une longue lettre ; mais je ne pus toutefois aller beaucoup plus loin, parce que le papier me manqua. Je lus et relus mon introduction, et elle me parut bien faite. Il n'y avait pas une seule phrase qui témoignât du moindre ressentiment sur les sarcasmes de Julien ; les expressions de bienveillance abondaient au contraire ; j'en avais trouvé l'inspiration dans mon cœur déjà entièrement ramené à la tolérance.

J'expédiai la lettre, et le lendemain matin j'en attendais la réponse avec anxiété.

Tremerello vint et me dit :

— Ce Monsieur n'a pu écrire ; mais il prie Monsieur de continuer la plaisanterie.

— Plaisanterie ! m'écriai-je. Il n'aura point dit, plaisanterie ! vous aurez mal compris. —

Mal compris ! répéta Tremerello en haussant les épaules.

— Mais êtes-vous bien sûr d'avoir entendu *plaisanterie* ?

— Aussi sûr que d'entendre en ce moment sonner les cloches de Saint-Marc. — (La cloche

sonnait effectivement.) Je bus mon café et je me tus.

— Mais, dites-moi ; ce Monsieur avait-il déjà lu toute ma lettre ?

— J'imagine que oui ; parce qu'il riait, riait comme un fou, et faisait de cette lettre une balle qu'il jetait en l'air ; et quand je lui dis de ne pas oublier de la déchirer, il la déchira aussitôt.

— C'est très bien. ---

Et je rendis à Tremerello la tasse, en lui disant qu'il était facile de voir que le café avait été fait par la *siora Beltina*.

— Monsieur l'a trouvé mauvais.

-- Détestable.

-- C'est pourtant moi qui l'ai fait, et je proteste que j'ai eu soin de le charger beaucoup, et qu'il n'y avait pas de marc au fond.

---C'est peut-être que j'ai la bouche mauvaise,

CHAPITRE XXXIX.

Je me promenai toute la matinée en frémissant. —

Quelle race d'homme est ce Julien ? Pourquoi traiter ma lettre de plaisanterie ? Pourquoi rire et jouer à la balle avec elle ? Pourquoi ne pas répondre une ligne ? C'est ainsi que sont tous les incrédules. Ils sentent si bien la faiblesse de leurs opinions, que si quelqu'un entreprend de les réfuter, ils n'écoutent pas ; ils rient, ils font parade d'une supériorité d'esprit qui n'a plus besoin d'aucun examen. Les malheureux !... Et fut-il jamais de philosophie sans examen, sans gravité ? S'il est vrai que Démocrite riait toujours, c'est que Démocrite n'était qu'un bouffon... Mais cela me sied bien : pourquoi entreprendre cette correspondance ? Que je me fisse un moment illusion, c'était pardonnable ; Mais lui écrire après avoir vu qu'il devenait insolent, n'était-ce pas une folie ?

J'étais résolu de ne plus lui écrire. A déjeûner, Tremerello prit mon vin et se le versa dans un flacon. Comme il le mettait dans sa poche : « Je m'aperçois, dit-il, que j'ai là du papier pour Monsieur. » — Il le posa sur la table et sortit.

En regardant ce beau papier blanc, je me sentis venir la tentation d'écrire encore une fois à Julien, et de le congédier avec une bonne leçon sur la turpitude de l'insolence.

— Belle tentation ! me dis-je ensuite ; lui rendre mépris pour mépris ? lui inspirer plus de haine contre le christianisme, en faisant preuve, moi chrétien, d'impatience et d'orgueil !.... Non, cela n'est pas bien ; cessons une telle correspondance ... Mais si je la cesse si brusquement, n'aura-t-il pas la même raison de croire que je me laisse dominer par l'orgueil ou par l'impatience ? ... Il est plus convenable de lui écrire encore une fois, et sans fiel. ... Mais du moment où je puis écrire sans fiel, ne vaudrait-il pas mieux prendre l'air d'ignorer ses risées et le nom de plaisanterie dont il a gratifié ma lettre ? Ne vaudrait-il pas mieux continuer simplement mon apologie du christianisme ?

— J'y réfléchis un instant, et m'arrêtai ensuite à ce parti.

Le soir j'envoyai mon paquet, et la matinée suivante je reçus quelques lignes de remercîment, très-froides, et conséquemment sans aucune expression piquante, mais aussi sans le moindre signe d'approbation ou d'invitation à poursuivre.

Un pareil billet me déplut. Néanmoins je résolus de ne pas me désister jusqu'à la fin.

Ma thèse n'était pas facile à traiter en peu de mots. J'en fis le sujet de cinq ou six autres longues lettres, à chacune desquelles il m'arriva pour réponse un laconique remercîment accompagné de déclamations étrangères à la question. Tantôt il lançait l'anathème à ses ennemis; puis il riait de ses anathèmes, disant qu'il est dans l'ordre de la nature que les forts oppriment les faibles, et ne s'affligeant que de ne pas être fort; tantôt il me faisait la confidence de ses amours, et de l'empire qu'elles exerçaient sur son imagination tourmentée.

Néanmoins à ma dernière lettre sur le christianisme il répondit qu'il préparait une longue réplique. J'attendis plus d'une semaine, et cependant il m'écrivait chaque jour de toute autre

chose, et le plus souvent des choses obscènes.

Je le priai de se rappeler la réplique dont il m'était débiteur, et lui recommandai d'appliquer son esprit à peser sérieusement toutes les raisons que je lui avais apportées.

Il me répondit sur un ton quelque peu furieux, se prodiguant les titres de *philosophe*, d'*homme affermi dans toute chose, et qui n'avait pas besoin d'examiner de si près, pour comprendre que les vers-luisants ne sont pas des lanternes, et il recommença gaîment à me raconter des aventures scandaleuses.*

CHAPITRE XL.

Je patientais pour ne pas m'attirer les noms de bigot ou d'intolérant, et parce que je ne désespérais pas qu'après cette fièvre d'érotiques bouffonneries, ne vînt le tour de la réflexion. En attendant, je ne cessais de blâmer la manière indécente avec laquelle il parlait des femmes et

profanait le nom d'amour, ne pouvant m'empêcher de plaindre ces infortunées qu'il disait avoir été ses victimes.

Il feignait d'ajouter peu de foi à mon improbation, et répétait : *Que marmottez-vous là d'immoralité, je suis certain de vous divertir avec mes récits. — Tous les hommes aiment le plaisir comme moi, mais ils n'ont pas la franchise d'en parler sans voile; je vous en dirai tant que vous serez enchanté, et vous vous sentirez obligé en conscience de m'applaudir.*

Mais de semaine en semaine il poursuivait le cours de ces infamies : et moi, à chaque lettre comptant sur un nouveau sujet, je me laissais prendre à la curiosité de tout lire. Ces lectures ne séduisaient pas encore mon âme, mais elles la troublaient et la détournaient des pensers nobles et saints. L'entretien des personnes avilies nous avilit nous-mêmes, si l'on n'est doué d'une vertu extraordinaire et fort supérieure à la mienne.

— Te voilà puni, me disais-je à moi-même, de ta présomption! voilà ce que l'on gagne à vouloir faire l'apôtre sans avoir la sainteté qu'exige un tel ministère!

Un jour je me décidai à lui écrire ces paroles :

« Je me suis efforcé jusqu'à présent de vous rappeler à d'autres sujets, et vous m'envoyez toujours des nouvelles qui me déplaisent, je vous l'ai déjà dit. S'il vous est agréable que nous nous entretenions d'objets plus nobles, nous continuerons la correspondance ; sinon, touchons-nous la main, et que chacun reste de son côté.

— Je fus deux jours sans réponse, et d'abord je m'en réjouis. — O solitude bénie ! m'écriai-je, combien tu me sembles préférable à cette conversation sans accord et sans noblesse ! Au lieu de me tourmenter à lire des impudences, au lieu de me fatiguer en vain à leur opposer l'expression de sentiments qui honorent l'humanité, je vais de nouveau m'entretenir avec Dieu, avec le tendre souvenir de ma famille et de mes véritables amis ; je vais me remettre à lire profondément la Bible, à écrire mes pensers sur la table, étudiant le fond de mon cœur, et tâchant de le rendre meilleur ; je vais de nouveau goûter la douceur d'une mélancolie innocente, mille fois préférable à des images joyeuses et impies.

Chaque fois que Tremerello entrait dans ma prison, il me disait :

— Pas encore de réponse. — C'est bien, lui répondais-je.

Le troisième jour il me dit : — Monsieur N. N est à moitié malade.

Qu'a-t-il?

— Il ne le dit pas, mais il se tient constamment sur son lit; il ne mange pas, il ne boit pas, et se montre de mauvaise humeur.

Je m'émus, en pensant qu'il souffrait sans avoir personne pour le consoler.

Et de mes lèvres ou plutôt de mon cœur s'échappèrent ces mots : — Je lui écrirai deux lignes.

— Je les porterai ce soir même, dit Tremerello; et il sortit.

J'étais quelque peu embarrassé, en m'asseyant à ma petite table. — Fais-je bien de reprendre cette correspondance? ne bénissais-je pas tout à l'heure la solitude comme un trésor retrouvé? quelle inconstance est donc la mienne!... Cependant l'infortuné ne mange point, ne boit point; assurément il est malade. Est-ce le moment de l'abandonner? mon dernier billet était amer : il aura contribué à l'affliger. Peut-être, malgré nos différences d'opinions et de sentiments, n'eût-il jamais songé à rompre le lien de notre amitié. Mon billet lui aura semblé plus

malveillant qu'il ne l'était; et il l'aura pris pour un congé.

CHAPITRE XLI.

J'écrivis en ces termes :

« Je sais que vous n'êtes pas bien, et je m'en afflige vivement. Je voudrais de tout mon cœur être près de vous pour vous donner tous les soins d'un ami. J'espère que le mauvais état de votre santé aura été la seule cause de votre silence depuis trois jours. Ne vous seriez-vous pas offensé de mon dernier billet ? Je l'ai écrit, je vous assure, sans la moindre malveillance, et dans le seul but de vous amener à des sujets d'entretien plus sérieux. Si vous souffrez pour écrire, mandez-moi seulement des nouvelles exactes de votre santé : je vous écrirai tous les jours quelques petites choses pour vous distraire, et pour qu'il vous souvienne que je vous veux du bien.

— Je ne me serais jamais attendu à la réponse qui me fut faite; elle commençait ainsi : — « Je

te retire mon amitié; si tu ne sais que faire de la miennne, je ne sais que faire de la tienne. Je ne suis pas homme à pardonner des offenses; je ne suis pas homme à revenir, quand une fois on m'a rejeté. Me sachant malade, tu te rapproches hypocritement de moi, dans l'espérance que la maladie affaiblisse mes facultés et me dispose à écouter tes sermons..... Et il poursuivait sur le même ton, m'adressant de violents reproches et d'amères railleries, traduisant en caricature tout ce que j'avais dit sur la religion et sur la morale, et protestant de vivre et de mourir toujours le même, c'est-à-dire, dans la plus grande haine et le plus grand mépris de toute philosophie étrangère à la sienne.

Je restai confondu.

—Les belles conversions que j'opère ! me disais-je avec amertune et horreur. Dieu m'est témoin si mes intentions étaient pures !

— Non, ces injures, je ne les ai point méritées !

— Eh bien ! patience; encore une déception !

Adieu donc à cet insensé, s'il lui plaît de rêver des offenses pour avoir le plaisir de ne pas pardonner ! Je ne suis pas dans l'obligation de faire plus que je n'ai fait.

Cependant, au bout de quelques jours, mon indignation s'adoucit, et je pensai que sa lettre frénétique pouvait bien être le fruit d'une exaltation passagère. — Déjà peut-être en rougit-il, disais-je ; mais il est trop fier pour convenir de ses torts. Ne serait-ce pas une action généreuse, à présent qu'il a eu le temps de se calmer, que de lui écrire encore ?

Il m'en coûtait beaucoup de faire un tel sacrifice d'amour-propre, mais je le fis. Celui qui s'humilie dans un but de bienfaisance, ne se dégrade pas, quelque injuste mépris qu'il lui en revienne.

Je reçus pour réponse une lettre moins violente, mais non moins injurieuse. L'implacable me disait qu'il admirait ma modération évangélique.

—Maintenant donc, poursuivait-il, reprenons notre correspondance; mais parlons franchement. Nous ne nous aimons point. Nous nous écrivons pour nous distraire l'un l'autre, avec entière liberté de jeter sur le papier tout ce qui nous passe par la tête : vous, vos séraphiques visions, moi, mes blasphèmes ; vous, vos extases sur la dignité de l'homme et de la femme, moi, le récit ingénu de mes profanations ; tous

deux dans l'espérance de nous convertir mutuellement. Répondez-moi si le pacte vous convient.

— Je répondis : Votre pacte n'en est pas un; c'est une dérision. Je me suis montré pour vous plein de bon vouloir. Ma conscience ne me commande plus qu'une chose, c'est de vous souhaiter toutes sortes de félicités pour cette vie et pour l'autre.

Ainsi finirent mes relations clandestines avec cet homme.— Qui sait ? ... peut-être moins méchant qu'aigri par le malheur et exalté par le désespoir.

CHAPITRE XLII.

Je bénis une fois encore, et de bon cœur, ma solitude, et pendant quelque temps mes jours se passèrent de nouveau sans aventures.

L'été finit; dans la seconde moitié de septembre la chaleur commença à diminuer. Octobre

vint ; et je me réjouissais alors d'avoir une chambre qui, dans l'hiver, devait être bonne.

Voici qu'un matin le geôlier vient me dire qu'il a reçu ordre de me changer de prison.

— Et où allons-nous ?

—A quelque pas, dans une chambre plus fraîche.

— Et pourquoi ne pas penser à cela, quand je mourais de chaleur ; quand tout dans l'air n'était que moucherons et mon lit que punaises ?

— L'ordre n'est pas venu plus tôt.

— Patience ! Allons !

Malgré tout ce que j'avais souffert dans cette prison, il m'en coûta de la quitter ; non seulement parce que dans la saison froide elle devait être excellente, mais pour bien d'autres raisons encore. D'abord j'y avais ces fourmis que j'aimais et nourrissais avec une sollicitude que je dirais presque paternelle, si l'expression n'était pas ridicule. Depuis quelques jours cette chère araignée dont j'ai parlé, avait émigré, j'ignore pour quel motif ; mais je me disais : — Qui sait si elle ne se souviendra pas de moi, et ne reviendra pas. Et maintenant que je m'en vais, si elle revient, elle trouvera la prison vide, ou peut-être occupée par un nouvel hôte, ennemi

des araignées, qui avec sa pantoufle enlèvera cette belle toile, et écrasera le pauvre animal! Et puis, la pitié de Zauzé ne m'avait-elle pas embelli cette triste prison. Elle était venue tant de fois s'appuyer à cette fenêtre, laissant tomber généreusement des miettes de pain pour mes fourmis. C'est là qu'elle avait coutume de s'asseoir ; là qu'elle me fit tel récit ; là, tel autre ; là qu'à demi penchée sur ma table, elle y laissa couler ses larmes !

L'endroit où je fus placé était aussi sous les plombs, mais au nord et au couchant, avec deux fenêtres, l'une d'un côté, l'autre de l'autre ; séjour des rhumes perpétuels, et d'un froid horrible dans les mois rigoureux.

La fenêtre exposée au couchant était fort grande, celle au nord, petite et haute, et placée au-dessus de mon lit.

Je me mis d'abord à la première, et je vis qu'elle donnait sur le palais du patriarche. Voisines de la mienne étaient d'autres prisons, situées dans une aile de peu d'étendue à droite et dans un prolongement de construction récente, en face de moi. Dans ce prolongement il y avait deux prisons l'une au-dessus de l'autre : celle d'en bas avait une fenêtre énorme à travers

laquelle je voyais se promener dans l'intérieur un homme élégamment vêtu. C'était M. Caporali de Cesena. Il m'aperçut, me fit signe, et nous nous dîmes nos noms.

Je voulus ensuite examiner de quel côté répondait ma seconde fenêtre. Je mis la table sur le lit, et sur la table une chaise : je grimpai dessus et me trouvai de niveau avec une partie du toit du palais. Au-delà du palais apparaissait un beau côté de la ville et de la lagune.

Je m'arrêtai à considérer cette belle vue, et j'entendis ouvrir la porte, sans bouger. C'était le geôlier qui, en me voyant grimpé là haut, s'imagina que je tentais de m'évader, oubliant apparemment qu'il m'était impossible de passer comme une souris à travers les barreaux; et qui, dans le premier moment de son trouble, sauta sur le lit, en dépit d'une sciatique qui le tourmentait, et me saisit par les jambes en criant comme un aigle.

— Mais ne voyez-vous pas, homme écervelé, l'obstacle invincible qu'opposent ces barreaux à ma fuite? Ne comprenez-vous pas que je suis monté là par pure curiosité?

— Je vois, Monsieur, je vois, je comprends; mais descendez, je vous prie, descendez; ce

sont toujours autant de tentations de s'échapper. Il me fallut descendre, et je le fis en riant.

CHAPITRE XLIII.

Aux fenêtres des prisons latérales, je reconnus six autres détenus politiques.

Voilà donc qu'au moment où je me disposais à une solitude plus grande que par le passé, je me trouve jeté dans une espèce de monde. D'abord j'en fus contrarié, soit que cette vie longtemps isolée eût donné à mon caractère une teinte sauvage, soit que l'issue désagréable de mes rapports avec Julien me rendît défiant.

Néanmoins, ces lambeaux de conversation que nous eûmes ensemble, tant de vive voix que par signes, ne tardèrent pas à me paraître un bienfait, envisagé, sinon comme stimulant à la joie, du moins comme distraction. Quant à mes relations avec Julien, je n'en dis mot à per-

sonne. Nous nous étions mutuellement promis sur l'honneur que le secret resterait enseveli en nous. Si j'en parle ici, c'est que, sous quelques yeux que tombent ces pages, il serait impossible de deviner lequel, parmi tant de malheureux relégués alors dans prisons, prenait le nom de Julien.

A ces nouvelles liaisons, contractées avec mes compagnons de captivité, s'en joignit une autre qui me fut aussi bien douce. De ma grande fenêtre je voyais, au-delà du prolongement de prisons qui me faisait face, une immense étendue de toits, surmontée de cheminées, de belvederes, de clochers, de coupoles, qui allait se perdre dans l'horizon.

Dans la maison la plus voisine de moi, laquelle était une aile du Patriarchat, habitait une bonne famille qui acquit des droits à ma reconnaissance, en me témoignant par ses saluts la pitié que je lui inspirais. Un salut, une parole aux malheureux, c'est une grande charité !

Ce fut d'abord un jeune enfant de neuf ou dix ans qui, d'une fenêtre, se mit à lever vers moi ses petites mains; et je l'entendis crier :

— Maman, maman, on a mis là-haut quel-

qu'un sous les plombs. O pauvre prisonnier, qui es-tu ?

— Je suis Silvio Pellico, répondis-je.

Un autre garçon un peu plus âgé accourut à la fenêtre, et me cria :

— Tu es Silvio Pellico ?

— Oui, et vous, chers enfants ?

— Moi je me nomme Antoine S...., et mon frère Joseph.

Puis il se retournait pour dire : — Que faut-il encore lui demander ?

Et une dame, que je supposai être leur mère, et qui se tenait à demi-cachée, suggérait d'aimables paroles à ces chers petits anges qui me les redisaient, et dont je les remerciais avec la plus vive tendresse.

Ces conversations étaient peu de chose, et encore fallait-il ne pas en abuser, pour ne pas attirer les cris du geôlier ; mais chaque jour, à ma grande consolation, elles se renouvelaient le matin, à midi et le soir. A l'heure où s'allumaient les flambeaux, cette bonne dame fermait la croisée et ses enfants me criaient : « bonne nuit, Silvio ! » Et elle, enhardie par l'obscurité, me répétait d'une voix emue : « bonne nuit, Silvio ! courage ! »

Quand ces enfants déjeunaient ou faisaient collation, ils me disaient : « Oh ! si nous pouvions te donner de notre café au lait ! Oh ! si nous pouvions te donner de nos gâteaux ! Le jour que tu seras mis en liberté, souviens-toi de venir nous voir ! Nous te donnerons de nos jolis gâteaux bien chauds, et mille baisers !

CHAPITRE XLIV.

Le mois d'octobre ramenait le plus cruel de mes anniversaires. J'avais été arrêté le 13 du même mois, en l'année précédente. En outre, ce mois me rappelait plusieurs souvenirs également tristes. Deux ans auparavant, en octobre, s'était, par un funeste accident, noyé dans le Tésin un homme de mérite qui avait toute mon estime. Trois ans auparavant, en octobre, s'était involontairement tué d'un coup de fusil, un tout jeune homme, Odoard Briche, que j'aimais

comme s'il eût été mon fils. Au temps de ma première jeunesse, en octobre, j'avais éprouvé un autre grand malheur.

Bien que je ne sois pas superstitieux, ce fatal concours, dans le même mois, de souvenirs aussi malheureux, m'inspira une profonde tristesse.

Dans les entretiens que j'avais de ma fenêtre avec ces enfants, ou avec mes compagnons de captivité, j'affectais un air enjoué; mais à peine retiré au fond de mon antre, un poids inexprimable de douleur retombait sur mon âme.

Je prenais la plume pour composer quelques vers, ou me livrer à quelqu'autre travail littéraire, et une puissance irrésistible semblait me contraindre à écrire toute autre chose. Quoi donc ? De longues lettres que je ne pouvais envoyer ; de longues lettres à ma chère famille dans lesquelles j'épanchais mon cœur tout entier. Je les écrivais sur la table, que je raclais ensuite. C'étaient de chaudes expressions de tendresse ; des souvenirs de la félicité dont j'avais joui auprès de mes parents, auprès de mes frères et de mes sœurs si bons, si aimants. Le désir que j'éprouvais de les voir m'inspirait une infinité de choses vives et passionnées. Après avoir écrit pendant des heures et des heures, il me restait

toujours de nouveaux sentiments à exprimer.

C'était, sous une nouvelle forme, une manière de recommencer ma biographie et de me faire encore illusion devant l'image du passé, en arrêtant forcément mes regards sur un temps heureux qui n'était plus. Mais que de fois, grand Dieu ! après avoir peint des couleurs les plus vives un trait de ma plus belle vie, après m'être enivré l'imagination jusqu'à me croire en présence des personnes à qui je parlais, ai-je senti tout-à-coup, en me rappelant ma situation présente, la plume me tomber des mains et mon âme frissonner d'horreur. C'étaient pour moi des moments affreux que ceux-là ! Déjà d'autres fois j'en avais éprouvé le tourment, mais jamais avec une agitation pareille à celle qui venait alors m'assaillir.

J'attribuais cette agitation et ces horribles angoisses à la trop grande exaltation de mes sentiments, occasionnée par la forme épistolaire que je donnais à ces écrits, et par ma tendresse pour les personnes à qui je les adressais.

Je voulais m'occuper d'autre chose, et je ne pouvais ; je voulais abandonner du moins la forme épistolaire, et je ne pouvais. Je prenais la plume, je me mettais à écrire, et malgré moi,

c'était toujours quelque lettre pleine de tendresse et de douleur.

— Ne suis-je plus maître de ma volonté, me disais-je? Cette nécessité de faire ce que je ne voudrais pas, est-elle l'effet d'un bouleversement de mon cerveau? Autrefois cela ne m'arrivait point. Il eût été facile de m'en rendre compte dans les premiers temps de ma détention; mais à présent que me voilà familiarisé avec la vie de prison, à présent que mon imagination devrait s'être calmée sur toute chose, à présent que je me suis nourri de tant de pensées philosophiques et religieuses, se peut-il que je devienne l'esclave des mouvements déréglés de mon cœur, se peut-il que je sois si enfant? Appliquons-nous à autre chose.

— Je cherchais alors à prier ou à me contraindre par l'étude de la langue allemande. Vains efforts! C'était une autre lettre que bientôt je me surprenais à écrire.

CHAPITRE XLV.

C'était une véritable maladie, qu'un pareil état, je ne sais si je ne dois pas dire une espèce de somnambulisme. C'était sans doute l'effet d'une extrême fatigue produite par la veille et l'activité d'esprit.

Mon état empira. Toutes mes nuits se passèrent bientôt dans les agitations de l'insomnie et de la fièvre. Ce fut en vain que je cessai de prendre du café : l'insomnie était la même. Il semblait qu'il y eût en moi deux hommes dont l'un voulait toujours écrire des lettres et l'autre s'occuper d'autre chose. Eh bien! disais-je, transigeons, écris encore des lettres, mais écris les en allemand ; nous apprendrons ainsi cette langue.

Depuis lors j'écrivais tout en mauvais allemand ; de cette manière je parvins à faire quelques progrès dans cette étude.

Le matin, après une longue veille, mon esprit fatigué tombait dans une sorte d'assoupissement. Alors, dans mes songes, ou plutôt dans mon délire, je voyais mon père, ma mère, ou tout autre de ceux qui m'étaient chers, se désespérer sur mon sort. J'entendais leurs profonds sanglots, et bientôt je me réveillais sanglotant moi-même et épouvanté.

Quelquefois, dans ces rêves de courte durée, il me semblait entendre ma mère consoler les autres, entrer avec eux dans ma prison, et m'adresser les plus saintes paroles sur le devoir de la résignation; et, quand je me réjouissais le plus de son courage et de celui qu'elle inspirait aux autres, soudain elle fondait en larmes avec ceux qui l'accompagnaient. Nul ne saurait exprimer quels furent alors les déchirements de mon âme.

Pour échapper à un tel malheur, j'essayai de ne plus aller à mon lit. Je laissais brûler ma lumière toute la nuit, et je restais à ma table, à lire ou à écrire. Mais hélas ! venait un moment où, quoique parfaitement éveillé, je lisais sans rien comprendre, et où ma tête n'était plus capable de mettre aucun ordre dans ses idées. Alors je copiais quelque chose, mais je copiais

avec un esprit tout préoccupé de mes afflictions.

Et pourtant, si je me mettais au lit, c'était pis encore. Aucune position ne m'était supportable, étant couché ; je m'agitais convulsivement, et il fallait me lever; ou bien, si je sommeillais un peu, ces songes désespérants me faisaient plus de mal que l'état de veille.

Mes prières ne me soulageaient plus, néanmoins je les répétais souvent. Je ne récitais pas de longues paroles, mais j'invoquais Dieu du fond de mon âme, Dieu fait homme et qui connut les douleurs humaines !

Pendant ces nuits horribles, mon imagination devenait si exaltée que, même en veillant, il me semblait entendre dans ma prison, tantôt des gémissements, tantôt des rires étouffés. Dès mon enfance, je n'avais jamais cru ni aux sorcières ni aux follets, et maintenant ces rêves et ces gémissements me glaçaient de terreur, et je ne savais comment expliquer cela, et j'étais forcé de douter si je n'étais point le jouet de quelque puissance occulte et malfaisante.

Plusieurs fois je pris la lumière en tremblant, et je regardai s'il n'y avait pas quelqu'un de caché sous le lit, pour se jouer de moi. Plusieurs fois je soupçonnai qu'on m'eût fait abandonner

ma première chambre pour me conduire dans celle-ci, laquelle avait quelque trappe, ou dans les murs, quelque secrète ouverture, d'où mes sbires pouvaient épier tout ce que je faisais, et se divertir cruellement à m'épouvanter.

Assis à ma table, il me semblait ou qu'on me tirait par mes vêtements, ou qu'une main cachée poussait un livre et le faisait tomber, ou que quelqu'un, derrière moi, soufflait mon flambeau pour l'éteindre. Alors je me levais subitement, je regardais autour de moi, je me promenais avec défiance, et je me demandais à moi-même si j'étais fou ou dans mon bon sens. Dans les choses que je voyais ou que je sentais, je ne savais plus séparer la réalité de l'illusion, et je m'écriais avec angoisse :

« *Deus meus*, *Deus meus*, *ut quid dereliquisti me?* »

Mon Dieu ! mon Dieu ! Pourquoi m'avez-vous abandonné ?

CHAPITRE XLVI.

Une autre fois, m'étant mis au lit un peu avant l'aube, je crus être parfaitement sûr d'avoir placé mon mouchoir sous le chevet. Après m'être assoupi un moment, je m'éveillai suivant mon habitude, et il me sembla que l'on m'étranglait ; je sentis mon cou étroitement enveloppé. Chose étrange ! il l'était avec mon mouchoir noué de plusieurs nœuds. J'aurais juré que je n'avais point fait ces nœuds, que je n'avais point touché mon mouchoir, depuis que je l'avais mis sous l'oreiller. Nécessairement, cela s'était fait en rêve, ou dans un accès de délire, sans que j'en eusse gardé aucune souvenance ; mais je ne pouvais le croire ; et depuis lors, je passais toutes mes nuits dans la crainte d'être étranglé.

Je comprends bien que de pareilles divagations doivent sembler ridicules aux yeux des autres, mais elles me rendirent si malheureux, moi qui les éprouvais, que j'en frémis encore.

Chaque matin, elles s'évanouissaient, et tant que durait la lumière du jour, je me sentais le cœur tellement raffermi contre ces terreurs, qu'il me semblait que je dusse en être désormais tout-à-fait exempt. Mais, au coucher du soleil, j'éprouvais de nouveaux frissons, et chaque nuit ramenait les grossières extravagances de celle qui avait précédé.

Autant je me trouvais faible dans les ténèbres, autant je m'efforçais pendant le jour de paraître enjoué dans mes entretiens avec mes compagnons, avec les deux enfants du patriarchat et avec mes geôliers. Personne, à m'entendre plaisanter comme je faisais, ne se serait douté de la déplorable infirmité dont j'étais atteint. J'espérais, au moyen de ces efforts, retrouver quelque vigueur; et je n'en retirais aucun fruit. Ces visions nocturnes, que le jour j'appelais folies, redevenaient pour moi, le soir, d'effrayantes réalités.

Si j'eusse osé, j'aurais supplié la commission de me faire changer de chambre, mais je ne pus jamais m'y décider, dans la crainte de prêter à rire.

Voyant que tout était inutile, et mes raisonnements et mes résolutions, et mes études, et mes

prières, l'horrible idée que Dieu m'avait totalement abandonné pour toujours s'empara de moi.

Tous ces coupables sophismes contre la Providence, qui, quelques semaines auparavant, dans l'état de raison, m'avaient semblé si stupides, vinrent alors se heurter brutalement dans ma tête, et me parurent dignes d'attention. Je luttai plusieurs jours contre la tentation, puis je m'y abandonnai.

Je méconnus la bonté de la religion; je dis comme je l'avais ouï dire aux athées les plus forcenés, et comme naguère me l'écrivait Julien : « La religion n'est bonne qu'à affaiblir l'esprit. » J'eus l'arrogance de croire qu'en renonçant à Dieu, mon âme recouvrerait sa force. Confiance insensée! Je niais Dieu, et je ne savais pas nier ces êtres invisibles, malfaisants qui semblaient m'entourer et se repaître de mes douleurs.

Comment qualifier ce martyr? Suffit-il de dire que c'était une maladie? N'était-ce pas en même temps une punition du ciel pour abattre mon orgueil, pour me forcer à reconnaître que, sans une faveur particulière, je pouvais devenir incrédule comme Julien, et plus insensé que lui?

Quoi qu'il en soit, Dieu me délivra d'un si

grand supplice au moment où je m'y attendais le moins

Un matin, après le café, je fus pris de coliques et de vomissements violents. Je pensai qu'on m'avait empoisonné. Les efforts que je fis pour vomir m'avaient laissé tout en sueur : je me mis au lit. Vers le milieu du jour, je m'assoupis, et dormis tranquillement jusqu'au soir.

A mon réveil, je m'étonnai d'avoir joui d'un repos si grand ; et ne me sentant plus sommeil, je me levai. — En me tenant debout, me disais-je, je serai plus fort contre mes terreurs ordinaires.

Mais ces terreurs ne revinrent pas. J'en fus pénétré de joie, et dans la plénitude de ma reconnaissance, recommençant à sentir Dieu, je me jetai à terre pour l'adorer et lui demander pardon de l'avoir renié pendant plusieurs jours. Cette effusion de joie épuisa mes forces. Après être resté quelque temps à genoux, appuyé contre une chaise, je me laissai de nouveau gagner au sommeil, et je m'endormis dans cette position.

Au bout d'une heure ou de plusieurs heures, je me réveille à demi, et à peine ai-je le temps de me jeter tout habillé sur le lit que me voilà

rendormi jusqu'à l'aurore. Je passai tout le jour encore dans un état d'assoupissement. Le soir je me couchai de bonne heure, et dormis la nuit entière. Quelle crise s'était opérée en moi? Je l'ignore ; mais j'étais guéri.

CHAPITRE XLVII.

Alors cessèrent les nausées dont mon estomac souffrait depuis long-temps; alors disparurent mes douleurs de tête, et il me vint un appétit extraordinaire. Mes digestions se faisaient à merveille, et je reprenais des forces. Admirable Providence! Elle m'avait accablé de faiblesse pour m'humilier ; elle me rendait le courage, parce que l'époque des jugements approchait, et qu'elle ne voulait pas me laisser succomber à la nouvelle de ma sentence.

Le 24 novembre, un de nos compagnons, le docteur Foresti, fut enlevé des *plombs* et transféré nous ne savions en quel lieu. Le geôlier, sa

femme et les *secondini* en étaient attérés; nul d'eux ne voulut m'éclaircir ce mystère.

—Et quelle chose monsieur désire-t-il savoir, me disait Tremerello, si je n'ai rien de bon à lui annoncer? J'en ai déjà trop dit, j'en ai déjà trop dit.

— Allons! pourquoi le taire? m'écriai-je en frissonnant; ne vous ai-je pas compris? Il est donc condamné à mort?

— Qui?..... Lui? .... Le docteur Foresti?....

Tremerello hésitait; mais l'envie de jaser n'était pas son moindre défaut.

Monsieur n'ira pas dire ensuite que je suis bavard; je ne voulais vraiment pas ouvrir la bouche sur ce sujet-là. Monsieur se souviendra que c'est lui qui m'y a forcé.

— Oui, oui, je vous y ai forcé; mais, allons! dites-moi tout. Quel est le sort de ce pauvre Foresti?

— Ah! Monsieur, on lui a fait passer le *pont des soupirs!* il est dans les prisons criminelles! La sentence de mort lui a été lue, ainsi qu'à deux autres.

Et sera-t-elle exécutée? Quand? O malheureux! Et quels sont les deux autres?

— Je n'en sais pas davantage, pas davantage.

Les sentences n'ont pas encore été publiées. Dans Venise on dit qu'il y aura plusieurs commutations de peines. Dieu veuille que n'ait lieu aucune exécution ! Dieu veuille que, si tous ne peuvent être sauvés, monsieur du moins échappe à la mort. J'ai voué à monsieur une telle affection !.... Pardon de la liberté !.... Je lui suis attaché comme s'il était mon frère. —

Et il s'en alla tout ému.

Le lecteur devinera sans peine dans quelle agitation je passai toute cette journée, et la nuit suivante, et tant d'autres jours où je ne pus rien apprendre de plus.

Cette incertitude dura un mois : enfin les sentences relatives au premier procès furent rendues publiques.

Elles frappaient plusieurs accusés, dont neuf avaient été condamnés à mort, et qui, par grâce, eurent leur peine commuée, ceux-ci en vingt-ans, ceux-là en quinze ans de prison rigoureuse, qu'ils devaient subir dans la citadelle Spielberb, près de la ville de Brunn, en Moravie ; les autres en dix ou moins de dix ans. Ces derniers devaient rester dans la forteresse de Labiana.

Cette commutation de peine accordée à tous les condamnés du premier procès, était-elle une

preuve que la mort épargnerait aussi ceux du second?

Ou bien avait-on usé d'indulgence envers les premiers, par la seule raison qu'ils avaient été arrêtés avant la publication des ordonnances contre les sociétés secrètes, et laissait-on planer sur les autres toutes les rigueurs de la loi?

— La solution de ce doute ne peut être éloignée, pensais-je; rendons grâce au ciel qui me laisse le temps de prévoir la mort et de m'y préparer !

CHAPITRE XLVIII.

Mon unique pensée était de mourir en digne et courageux chrétien. Je fus tenté de me soustraire au gibet par le suicide; mais j'éloignai cette idée.— Quel mérite y a-t-il d'échapper aux mains du bourreau pour devenir soi-même son propre bourreau? C'est, dit-on, pour sauver l'honneur. Et n'est-ce pas un enfantillage de croire qu'il y a plus d'honneur à tricher qu'à jouer de bonne foi sa tête avec le bourreau, lorsque.

après tout, force est de mourir ? — Alors même que je n'aurais pas été chrétien, le suicide, en y réfléchissant, m'aurait paru un sot plaisir et une chose inutile.

Si le terme de ma vie est venu, me disais-je, ne suis-je pas heureux qu'il soit venu de manière à me laisser le temps de me recueillir et de purifier ma conscience par des vœux et des repentirs dignes d'un homme ? A penser comme le vulgaire, de tous les genres de mort, celle du gibet est la plus terrible ; mais au jugement du sage, ne vaut-elle pas mieux que tant d'autres, causées par des maladies qui épuisent l'intelligence et ne laissent plus à l'âme la force de s'arracher aux pensées terrestres ?

La justesse de ce raisonnement pénétra si profondément mon esprit, que l'horreur de la mort, et surtout de ce genre de mort, s'éloignait entièrement de moi. Je méditai long-temps sur les sacrements dans lesquels je devais puiser mon courage au moment solennel, et il me sembla que j'étais en état de les recevoir avec les dispositions nécessaires pour en éprouver l'efficacité. Cette élévation d'âme que je me flattais d'avoir, cette paix, cette affection indulgente pour ceux qui me haïssaient, cette joie de sacri-

lier ma vie à la volonté de Dieu, toutes ces dispositions m'auraient-elles suivies jusqu'au supplice ? Ah que l'homme est plein de contradictions ! Alors même qu'il se croit le plus ferme et le plus saint, il ne lui faut qu'un instant pour tomber dans la faiblesse et dans l'erreur ! Eussé-je alors fait une digne mort ? Dieu seul le sait. Je ne m'estime pas assez pour l'affirmer.

Cependant la vraisemblance de ma condamnation prochaine enchaînait tellement mon imagination à cette idée, que la mort ne me paraissait pas seulement possible, mais semblait m'être annoncée par d'infaillibles pressentiments. Aucune espérance d'éviter cette destinée ne pouvait plus pénétrer jusqu'à mon cœur. Chaque fois qu'un bruit de pas ou de clefs se faisait entendre, chaque fois que je voyais ma porte s'ouvrir, je me disais : Courage ! peut-être vient-on me prendre pour me faire ouïr ma sentence. Ecoutons-la avec une dignité calme, et bénissons le Seigneur.

Je méditai sur ce que je devais écrire pour la dernière fois à ma famille, et séparément à mon père, à ma mère, à chacun de mes frères, à chacune de mes sœurs; et en roulant dans mon esprit ces expressions d'un amour si pro-

fond, si sacré, j'éprouvais un attendrissement mêlé de douceur infinie, mes larmes coulaient, mais ces larmes ne pouvaient affaiblir ma volonté de résignation.

Comment l'insomnie ne serait-elle pas revenue? Mais quelle était différente de la première! Je n'entendais ni gémissements, ni rires étouffés dans ma chambre; je ne rêvais ni d'esprits, ni de sbires cachés. La nuit m'était plus délicieuse que le jour, parce qu'alors je me concentrais davantage dans la prière. Vers quatre heures, j'avais l'habitude de me mettre au lit, et je dormais paisiblement environ deux heures. Réveillé, je restais encore au lit assez tard pour me reposer; sur les onze heures je me levais.

Une nuit que je m'étais couché un peu plus tôt qu'à mon ordinaire, je dormais à peine depuis un quart-d'heure, lorsque me réveillant tout-à-coup, j'aperçus une éclatante lumière sur la muraille en face de moi. Je craignis d'être retombé dans mon premier délire; mais cette fois, ce que voyais n'était pas une illusion. Cette lumière venait de la fenêtre tournée à l'occident, sous laquelle je couchais.

Je saute à terre, j'approche la table que je mets sur le lit, je place sur la table une chaise,

je grimpe ; ..... et que vois-je ? l'un des plus beaux et des plus terribles spectacles que l'imagination puisse concevoir.

C'était un vaste incendie, à une portée de fusil de nos prisons. Le feu avait pris à la maison des fours publics, et la dévorait.

La nuit était des plus obscures, et l'on n'en voyait que mieux se détacher dans l'air ces vastes tourbillons de flamme et de fumée, agités par un vent furieux. Des milliers de parcelles enflammées semblaient tomber du ciel en pluie étincelante. La prochaine lagune reflétait l'incendie. Une multitude de gondoles allaient et venaient. Je me peignais l'épouvante et le danger de ceux qui habitaient la maison incendiée et les maisons voisines, et je m'apitoyais sur leur sort. J'entendais au loin des sons de voix d'hommes et de femmes qui s'appelaient : —Loguina ! Moncolo ! Beppo ! Zausé ! — Encore ce nom de Zausé qui venait frapper mon oreille ! Elles sont par milliers à Venise ; et cependant je craignais que ce ne fût celle-là même dont le souvenir m'était si doux ! Serait-elle bien là, cette infortunée ! Là, peut-être environnée par les flammes ! Oh ! si je pouvais m'élancer à son secours !

Palpitant, frissonnant, stupéfait, je restai à

cette fenêtre jusqu'à l'aurore; puis j'en descendis, oppressé d'une tristesse mortelle, en me figurant le dommage beaucoup plus grand qu'il n'avait été. Tremerello me dit qu'il n'y avait de brûlés que les fours et les magasins attenans, avec une grande quantité de sacs de farine.

CHAPITRE XLIX.

J'avais encore l'imagination vivement frappée du spectacle de cet incendie, lorsque, peu de nuits après (je veillais encore, assis à ma table, et j'étudiais tout transi de froid), voilà que j'entends crier près de moi : — *Le feu ! le feu ! ô bienheureuse Vierge ! nous sommes perdus !* — C'était la voix du geôlier, de sa femme, de ses fils et des *secondini*.

Le froid me quitta tout à coup : je sautai sur mes pieds tout en sueur, et je regardai de toutes parts si déjà l'on voyait les flammes : on ne les voyait pas.

Cependant l'incendie était dans le palais même, dans quelques bureaux voisins de la prison.

L'un des *secondini* criait : — Mais, maître, qu'allons-nous faire des prisonniers si le feu gagne ?

Le geôlier répondait : — Ah ! je n'aurai jamais le cœur de les laisser griller. Cependant les prisons ne peuvent s'ouvrir sans un ordre de la commission. Allons ! cours donc vite demander cette permission.

— J'y vais en toute hâte ; mais je crains bien que la réponse ne vienne pas à temps.

Et qu'était donc devenue cette héroïque résignation que je me croyais si sûr de posséder, en pensant à la mort ? Pourquoi l'idée d'être brûlé vif me mettait-elle la fièvre ? Comme s'il y avait plus de plaisir à se laisser serrer la gorge qu'à se sentir brûler ! Cette réflexion me fit rougir de ma faiblesse ; j'allais crier au geôlier de m'ouvrir en grâce, mais je me retins. Néanmoins j'avais peur.

— Voilà donc quel sera mon courage, si après avoir échappé aux flammes, je me vois conduire au supplice ! Je me contiendrai, je dissimulerai ma lâcheté, mais je tremblerai..... Eh bien ! n'est-ce pas aussi du courage, alors même que

l'on tremble, que d'agir comme si l'on ne tremblait pas? n'est-ce pas générosité que de faire effort pour donner volontiers ce qu'on donne à regret? Et pour obéir avec répugnance, en obéit-on moins ?

Le tintamarre était si grand dans la maison du geôlier, qu'il indiquait un danger toujours croissant. Et le *secondino* qui était allé chercher la permission de nous retirer de ces lieux ne revenait pas ! Enfin, il me sembla entendre sa voix. J'écoutai sans pouvoir distinguer ses paroles. J'attends, j'espère; mais vainement : personne ne vient. Est-il possible qu'on n'ait pas accordé la permission de nous mettre à l'abri du feu?

Et s'il n'y avait plus moyen d'échapper ! Et si le geôlier et sa famille avaient assez de s'occuper de leur propre sûreté, et qu'il n'y eût plus personne pour songer aux pauvres prisonniers !

— Enfin, me disais-je, est-ce là ta philosophie? Est-ce là ta religion ! Ne ferais-je pas mieux de me préparer à voir les flammes entrer dans ma chambre et me dévorer ?

Cependant le bruit s'apaisait : peu-à-peu je n'entendis plus rien. Est-ce une preuve que l'incendie a cessé ? ou bien tous ceux qui ont pu le faire, ont-ils pris la fuite, et ne reste-t-il plus ici

que les victimes abandonnées à une si cruelle destinée?

Le silence qui continuait à régner me rassura; je compris que le feu devait être éteint.

Je me mis au lit, et ne tardai pas à me reprocher comme une lâcheté l'inquiétude que je venais d'avoir; et maintenant qu'il ne s'agissait plus de périr par le feu, je m'affligeais qu'il m'eût épargné : je n'aurais pas eu à craindre de me voir sous peu de jours immolé de la main des hommes.

La matinée suivante j'appris de Tremerello des détails sur cet incendie, et je ris de la peur qu'il me dit avoir éprouvée, comme si la mienne n'avait pas été égale et même supérieure à la sienne.

CHAPITRE L.

Le 11 juin 1822, vers les neuf heures du matin, Tremerello saisit une occasion de venir dans ma chambre, et me dit tout agité :

— Monsieur sait-il que dans l'île de Saint-Michel de Murano, tout près de Venise, il y a une prison où sont peut-être plus de cent *carbonari* ?

— Vous me l'avez déjà dit d'autres fois. Eh bien !.... où voulez-vous en venir ?.... Allons ! parlez. Y en a-t-il par hasard qui soient condamnés ?

— Précisément.

— Lesquels ?

— Je ne sais.

— Mon pauvre Maroncelli serait-il du nombre ?

— Ah ! monsieur, je ne sais, je ne sais qui en est.

— Et il s'en alla tout troublé, en me regardant d'un air de compassion.

— Peu d'instants après arriva le geôlier, accompagné des *secondini* et d'un homme que je n'avais jamais vu. Le geôlier paraissait embarrassé ; le nouveau-venu prit la parole :

— Monsieur, la commission vous ordonne de me suivre.

— Allons, répondis-je ; mais vous donc qui êtes-vous ?

— Je suis le gardien des prisons de Saint-Michel, où je dois vous conduire.

Le geôlier des *plombs* lui remit mon argent qu'il avait entre ses mains. Je demandai et j'obtins la permission d'offrir quelques dons aux *secondini*, je mis en ordre ma garde-robe, je pris ma Bible sous le bras et je partis. Pendant que je descendais ces nombreux escaliers, Tremerello me serra furtivement la main, comme s'il avait voulu dire : — Malheureux ! tu es perdu. Nous sortimes par une porte qui donnait sur la lagune; et là je trouvai une gondole avec deux des *secondini* du nouveau geôlier.

J'entrai dans la gondole, le cœur animé de mille sentiments contraires : — un certain regret de quitter le séjour des *plombs*, où j'avais beaucoup souffert, mais où je m'étais attaché à quelqu'un, et où quelqu'un s'était attaché à moi; le bonheur, après une si longue réclusion, de me trouver en plein air, de voir le ciel, les eaux, la ville autrement qu'à travers le triste encadrement d'une grille de fer, ... le souvenir de la joyeuse gondole qui, dans un temps meilleur, me portait sur cette même lagune, le souvenir des gondoles du lac de Côme, des gondoles du lac Majeur, et des barques légères du Pô, et de cel-

les du Rhône et de la Saône ! ..... Oh ! riantes années évanouies pour jamais ! Et qui dans le monde avait été aussi heureux que moi ?

Né des parens les plus tendres, dans une condition qui n'est pas la pauvreté, et qui, placée à égale distance du pauvre et du riche, vous facilite la véritable connaissance de ces deux états, ... condition, à mon avis, la plus favorable au développement des nobles affections, ... après une enfance embellie de tous les charmes de la vie domestique, j'étais allé à Lyon, près d'un vieux cousin de ma mère, homme fort riche et tout à fait digne de ses richesses. Là, tout ce qu'il peut y avoir d'enchantements pour un cœur avide d'élégance et d'amour avait enivré la première ardeur de ma jeunesse. Ensuite, de retour en Italie, et fixé à Milan avec mes parents, j'avais continué à étudier, à aimer la société et les livres, ne trouvant partout que des amis excellents et des applaudissements flatteurs. Monti et Foscolo, malgré leur rivalité, me témoignaient l'un et l'autre une égale bienveillance. Je m'attachai davantage au dernier, et cet homme si emporté, dont la rudesse provoquait tant d'inimitiés, n'était pour moi que douceur et cordialité, et j'avais pour lui la plus tendre vé-

nération. Les autres littérateurs de mérite m'honoraient d'une affection égale à celle que je leur portais. Jamais l'envie, jamais la calomnie ne m'assaillirent, ou du moins leurs attaques partaient de gens si discrédités, qu'elles ne pouvaient me nuire. A la chute du royaume d'Italie, mon père était allé de nouveau se fixer à Turin avec le reste de sa famille, et moi, en différant de jour en jour le projet de rejoindre ces chères personnes, j'avais fini par rester à Milan, où j'étais entouré de tant de bonheur que je ne savais plus trouver la force de m'y arracher.

Entre mes meilleurs amis, trois, à Milan, l'emportaient dans mon cœur sur les autres : D. Pietro Borsieri, monseigneur Lodovico de Breme, et le comte Luigi Porro Lamberthenghi. A ceux-là se joignit plus tard le comte Frédéric Confalonieri. Chargé de l'éducation des deux jeunes fils de Porro, j'étais avec les enfans comme un père, et avec le père comme un frère. Dans cette maison affluait non-seulement tout ce qu'il y avait à Milan de plus remarquable, mais encore une foule d'étrangers de distinction. C'est là que je connus madame de Staël, Schlégel, Dawis, Byron, Hobhouse, Brougham, et plusieurs autres illustrations des diverses parties

de l'Europe. Oh ! combien la connaissance des hommes de mérite inspire à l'âme de nobles et délicieux sentiments ! Oui, j'étais heureux ! je n'aurais pas changé mon sort pour celui d'un prince ! et d'une position si douce tomber dans les mains du geôlier, être traîné de prison en prison, et finir par se voir étrangler ou par mourir dans les fers !

CHAPITRE LI.

Tout en faisant ces réflexions, nous arrivâmes à Saint-Michel, où je fus enfermé dans une chambre qui avait vue sur une cour, sur la lagune et sur la belle île de Murano. Je demandai des nouvelles de Maroncelli au geôlier, ainsi qu'à sa femme et à quatre *secondini* ; mais ils me faisaient des visites courtes, pleines de défiance, et ne voulaient rien me dire.

Néanmoins, sur cinq ou six personnes, il est impossible qu'il ne s'en trouve pas une compatissante et disposée à parler. J'en trouvai une

de ce genre, qui m'apprit les détails suivants.

Maroncelli, après être resté long-temps seul, avait été enfermé avec le comte Camille Laderchi : ce dernier, reconnu innocent, était sorti de prison depuis peu de jours, et Maroncelli restait plongé dans sa première solitude. Parmi nos compagnons étaient encore sortis, comme innocents, le professeur Jean-Dominique Romagnosi, et le comte Giovanni Arrivabene. Le capitaine Rezia et M. Canova étaient ensemble. Le professeur Ressi gisait mourant dans une prison voisine de celle de ces deux derniers.

— Ceux qui restent sont donc condamnés ; et qu'attend-on pour nous annoncer notre sort? Que ce pauvre Ressi meure, ou qu'il soit en état d'entendre sa sentence, n'est-il pas vrai ?

— Je crois que oui.

Chaque jour je demandais des nouvelles de l'infortuné.

— Il a perdu la parole ; ... il l'a recouvrée, mais il délire, et ne comprend plus ; ... il ne donne que peu de signes de vie ; ... il crache fréquemment le sang, et délire encore ; ... il va mieux ; ... il est à l'agonie.

Telles furent les réponses qui se succédèrent pendant plusieurs semaines, jusqu'à ce qu'on

vint me dire un matin : — Il est mort.

Je versai une larme sur lui et me consolai en pensant qu'il avait ignoré sa condamnation.

Le jour suivant, 21 février 1822, le geôlier vint me prendre à dix heures du matin. Il me conduisit dans la salle de la commission et se retira. Le président, l'inquisiteur, et les deux juges assesseurs étaient sur leurs siéges : tous se levèrent.

Le président me dit avec une noble commisération que la sentence était arrivée, que le jugement avait été terrible, mais que déjà l'empereur l'avait adouci.

L'inquisiteur lut la sentence : — Condamné à mort. — Puis il lut le rescript impérial : — La peine est commuée en quinze années de prison rigoureuse dans la forteresse du Spielberg.

— Je répondis : Que la volonté de Dieu s'accomplisse !

Et j'avais véritablement l'intention de recevoir en chrétien ce coup terrible, sans témoigner ni nourrir aucun ressentiment contre qui que ce fût.

Le président loua beaucoup ma tranquillité, et me conseilla de la conserver toujours, me disant que cette résignation pouvait faire qu'après

deux ou trois ans on me jugeât digne d'une plus grande grâce ; mais ces deux ou trois ans furent suivis de bien d'autres.

Les autres juges m'adressèrent aussi quelques paroles de bonté et d'espérance ; mais l'un d'eux m'avait toujours paru si hostile dans le cours du procès, que je pris sa politesse pour une épigramme. Cette politesse, je crus la voir démentie par ses regards, dans lesquels j'aurais juré qu'il y avait une expression de joie insultante.

Aujourd'hui je ne jurerais plus qu'il en fut ainsi : je puis très-bien m'être abusé ; mais alors tout mon sang bouillonna, et je fus sur le point de laisser éclater ma fureur. Je dissimulai, et pendant qu'on louait encore ma patience toute chrétienne, déjà je sentais en secret que je l'avais perdue.

Demain, me dit l'inquisiteur, il nous est pénible d'avoir à vous annoncer publiquement la sentence ; mais c'est une formalité indispensable.

— Qu'il en soit fait ainsi, répondis-je.

— Dès ce moment, il vous est permis, reprit-il, de jouir de la compagnie de votre ami.

— Et le geôlier ayant été appelé, ils me consignèrent de nouveau entre ses mains, et lui or-

donnèrent de me conduire dans la prison de Maroncelli.

CHAPITRE LII.

Quel doux moment pour mon ami et pour moi de nous revoir enfin après un an et trois mois de séparation cruelle et d'affreuses douleurs ! Les joies de l'amitié nous firent presque oublier pendant quelques instants notre condamnation.

Néanmoins je m'arrachai bientôt de ses bras pour prendre la plume et écrire à mon père. Je désirais ardemment que la nouvelle de mon triste sort fût annoncée à ma famille par moi plutôt que par d'autres, dans l'espoir d'adoucir par mon langage calme et religieux la douleur de ces cœurs aimés. Les juges me promirent d'expédier aussitôt ma lettre.

Maroncelli parla ensuite de son procès, moi du mien ; nous nous confiâmes mutuellement

quelques aventures de prison, et, nous étant approchés de la fenêtre, nous saluâmes trois de nos amis qui étaient à la leur : c'étaient Canova et Lesia, renfermés ensemble, et condamnés, le premier à six, le second à trois ans de *carcere duro;* et puis le docteur Cesare Armari, que j'avais eu pour voisin sous les *plombs* dans le cours des mois précédents. Nul arrêt n'avait été rendu contre ce dernier, qui fut ensuite déclaré innocent et mis en liberté.

Nous passâmes tout le jour et toute la soirée à causer avec les uns et les autres, et ce fut pour nous une agréable distraction. Mais une fois au lit, la lumière éteinte et le silence établi, il me fut impossible de dormir; j'avais la tête brûlante, et le cœur me saignait en pensant à ma famille. —Pauvres vieux parents! pourront-ils supporter un si grand malheur! Leurs autres enfants suffiront-ils à les consoler? Ils avaient tous une égale part d'affection, dont ils étaient plus dignes que moi; mais un père et une mère trouvent-ils jamais dans les enfants qui leur restent de quoi compenser la perte d'un seul?

Heureux encore si je n'avais pensé qu'à mes parents et aux autres qui m'étaient chers! L'amertume de leurs souvenirs était mêlée de ten-

dresse. Mais je pensais encore à la joie prétendue, au sourire insultant de ce juge, à mon procès, au motif de ma condamnation, aux passions politiques, au sort d'un si grand nombre de nos amis.... et j'en vins à ne plus mettre aucune indulgence dans mes jugements sur mes adversaires. Dieu m'imposait une rude épreuve; mon devoir eût été de la subir avec courage; mais je n'en eus ni la puissance ni la volonté; je trouvais dans la haine plus de volupté que dans le pardon. Je passai une nuit d'enfer.

Le matin je ne priai pas. L'univers me semblait l'œuvre d'une puissance ennemie du bien. D'autres fois déjà, je m'étais fait ainsi le calomniateur de Dieu; mais je n'aurais jamais cru le redevenir, et surtout le redevenir en si peu d'heures! Julien, dans ses plus grandes fureurs, ne pouvait être plus impie que moi. Un homme qui roule dans son esprit des pensées de haine, surtout au moment où il est frappé d'une immense disgrâce, qui devrait, au contraire, le rendre plus religieux, finit par devenir méchant, lors même qu'il serait juste, parce qu'on ne peut haïr sans orgueil. Et qui es-tu, misérable mortel, pour prétendre qu'aucun de tes semblables ne te juge sévèrement, pour prétendre

qu'aucun ne puisse te nuire de bonne foi, en croyant agir avec justice? pour te plaindre si Dieu permet que tu souffres d'une manière plutôt que d'une autre.

Je me sentais malheureux de ne pouvoir prier; mais quand on se laisse dominer par l'orgueil, on ne connaît d'autre Dieu que soi-même.

J'aurais voulu recommander mes parents désolés à un consolateur suprême; et je ne croyais plus en lui.

CHAPITRE LIII.

A neuf heures du matin on nous fit monter, Maroncelli et moi, dans une gondole pour nous conduire à la ville. Nous abordâmes au palais du doge, et montâmes aux prisons. On nous mit dans la chambre habitée, peu de jours avant, par M. Caporali; j'ignore où ce dernier avait été transféré. Neuf ou dix sbires étaient là assis

pour nous garder; et nous attendions, en nous promenant, le moment d'être exposés sur la place. L'attente fut longue. Il était midi, quand l'inquisiteur vint nous annoncer qu'il fallait marcher. Le médecin se présenta et nous engagea à boire un verre d'eau de menthe. Nous acceptâmes, pleins de reconnaissance moins pour son attention que pour la vive compassion que le bon vieillard nous témoignait : c'était le docteur Dosmo.

Ensuite le chef des sbires s'avança et nous mit les menottes. Nous le suivîmes, escortés par les autres sbires.

En descendant le magnifique escalier des géants, nous respirions le souvenir de Marino Faliero, décapité en ce lieu même. Nous entrâmes sous le grand portique qui, de la cour du palais, donne sur la *Fiassetta*, et arrivés là nous tournâmes à gauche, du côté de la lagune.

Au milieu de la place était l'échafaud sur lequel nous devions monter. De l'escalier des géants à cet échafaud s'étendaient deux rangées de soldats autrichiens, au milieu desquels on nous fit passer

Debout sur l'échafaud, nous regardâmes autour de nous : la terreur planait sur cette foule

immense ; sur divers points dans l'éloignement stationnaient des soldats armés. On nous dit que là étaient les canons, mèches allumées.

Et c'était sur cette même place que dans le courant de septembre 1820, un mois avant mon arrestation, j'avais entendu de la bouche d'un mendiant : « Ce lieu est un lieu de malheur. » Je me rappelai ce mendiant, et je me dis : « Qui sait si, parmi ces milliers de spectateurs, il n'est pas là, lui aussi, qui peut-être m'a reconnu ? »

Le capitaine autrichien nous cria de nous tourner vers le palais et de lever les yeux.

Nous obéîmes, et nous vîmes sur la terrasse un homme de palais qui tenait un papier à la main : c'était la sentence. Il la lut d'une voix élevée.

Il régna un profond silence jusqu'à cette expression : *condamnés à mort.* Alors s'éleva un murmure général de compassion ; puis il se fit un nouveau silence pour écouter le reste de la lecture, et un nouveau murmure accueillit ces mots : *condamnés au* CARCERE DURO, *Maroncelli pour vingt ans, et Pellico pour quinze.*

Le capitaine nous fit signe de descendre, et nous descendîmes après avoir jeté un dernier

regard autour de nous. On nous fit rentrer dans la cour, remonter l'escalier et retourner dans la chambre d'où l'on nous avait tirés ; là on nous ôta les menottes, ensuite nous fûmes reconduits à Saint-Michel.

CHAPITRE LIV.

Ceux qui avaient été condamnés avant nous étaient déjà partis pour Lubiana, sous la conduite d'un commissaire de police. On attendait maintenant le retour du même commissaire pour nous conduire à notre destination. Cette attente dura un mois.

Je passais alors ma vie à causer ou à écouter causer, pour me distraire. En outre, Maroncelli me lisait ses compositions littéraires, et moi, je lui lisais les miennes. Un soir, je lus de ma fenêtre l'*Eeter d'Engaddi* à Canova, Rezia et Armari, et le soir du lendemain, l'*Ionia d'Asli*.

Mais la nuit je frémissais, je pleurais, je dormais peu ou point.

Je désirais, et en même temps je tremblais de savoir comment mes parents auraient reçu la nouvelle de mon infortune.

Enfin, il m'arrive une lettre de mon père. Quelle fut ma douleur de voir que ma dernière lettre n'avait pas été expédiée de suite, comme j'en avais tant prié l'inquisiteur! Mon malheureux père, en se berçant toujours de l'espoir que je serais renvoyé absous, prit un jour la gazette de Milan, et y lut ma sentence! Lui-même il me rapportait cette cruelle mésaventure, et me laissait à penser combien son âme avait été déchirée.

Oh! comme, à l'immense compassion que j'éprouvai pour lui, pour ma mère, pour toute ma famille, je m'enflammai d'indignation de ce que ma lettre n'avait pas été soigneusement envoyée!

Il n'y aura eu aucune malveillance dans ce retard; et néanmoins je supposai une méchanceté infernale; je crus y démêler un raffinement de barbarie, un désir féroce d'imprimer au coup qui devait frapper mes innocents parents toute la violence possible. J'aurais voulu pouvoir répandre une mer de sang pour punir cette cruauté imaginaire.

Maintenant que mon jugement est calme, je ne la trouve même pas vraisemblable ; ce retard, sans doute, ne doit être imputé qu'à la négligence.

Furieux comme je l'étais, je frémis d'apprendre que mes compagnons se proposaient de faire leurs pâques avant de partir, et je sentis que je ne devais pas suivre leur exemple, n'ayant en moi aucune disposition à pardonner. Moi, que j'eusse donné un pareil scandale !

CHAPITRE LV

Le commissaire arriva enfin d'Autriche, et vint nous dire que nous partirions dans trois jours.

— J'ai le plaisir, ajouta-t-il, de pouvoir vous donner une consolation. En revenant du Spielberg, j'ai vu à Vienne sa majesté l'empereur, qui m'a dit que vos jours de détention seraient, non de vingt-quatre, mais de douze heures. Sa

majesté voulait par là donner à entendre que la peine était réduite de moitié.

Cette diminution de peine ne nous fut jamais annoncée officiellement ; mais il n'y avait aucune probabilité que le commissaire mentît, puisqu'il nous donnait cette nouvelle, non pas en secret, mais du consentement même de la commission.

Cependant je ne pus m'en réjouir. Dans ma pensée, sept ans et demi de fers n'étaient guère moins horribles que quinze. Il me semblait impossible de vivre si long-temps.

Ma santé était redevenue très-mauvaise. J'éprouvais des douleurs de poitrine, accompagnées de toux violentes, à tel point que je croyais mes poumons attaqués. Je prenais peu de nourriture, encore ne pouvais-je la digérer.

Le départ eut lieu dans la nuit du 25 au 26 mars. Il nous fut permis d'embrasser notre ami le docteur César Armari. Après quoi, pour nous rendre la fuite impossible, un sbire nous attacha du pied gauche à la main droite une chaîne transversale. Nous entrâmes dans une gondole, et les gardes ramèrent vers Fusine.

A notre arrivée nous trouvâmes deux voitures prêtes. Bezia et Canova montèrent dans l'une,

et moi dans l'autre avec Maroncelli. Dans la première était le commissaire avec deux des prisonniers, et dans la seconde un sous-commissaire avec les deux autres. Le cortége était complété par six ou sept gardes de police, armés de fusils et de sabres, et placés partie dans l'intérieur avec nous, partie sur le siége du voiturin.

Il est toujours bien cruel de se voir contraint par le malheur à abandonner sa patrie; mais partir enchaîné, pour être conduit dans des climats horribles; et aller languir des années sous les verroux de la geôle, c'est chose si déchirante qu'il n'est pas de termes pour l'exprimer.

Avant de passer les Alpes, mon pays me devenait cher d'heure en heure, en présence des témoignages d'intérêt que nous recevions partout sur notre passage. Comme depuis quelques semaines la nouvelle de notre condamnation s'était répandue, on nous attendait dans chaque ville, dans chaque village, dans chaque hameau isolé. Dans plusieurs endroits les commissaires et les gardes avaient peine à dissiper la foule qui nous entourait. C'était chose admirable que les sentiments de bienveillance qui se manifestaient à notre égard.

A Udine, nous éprouvâmes une douce surprise. Arrivés à l'auberge, le commissaire fit fermer la porte de la cour et écarter le peuple. Il nous assigna une chambre, et dit aux domestiques de nous y apporter notre dîner et tout ce qu'il fallait pour dormir. Voilà qu'un instant après arrivent trois hommes avec des matelas sur leurs épaules; et quel est notre étonnement de voir que de ces trois hommes un seul est attaché au service de la maison, et que les deux autres sont deux de nos connaissances! Nous fîmes semblant de les aider à déposer leurs matelas, et nous leur serrâmes furtivement la main. Nos cœurs à tous débordaient de larmes. Oh! combien il nous fut pénible de ne pouvoir les répandre, en nous pressant mutuellement dans nos bras?

Les commissaires ne s'aperçurent pas de cette scène touchante; mais je soupçonnai un des gardes d'avoir pénétré le mystère au moment où le bon Dario me serrait la main. Ce garde était de Venise. Il nous regarda fixement, Dario et moi, pâlit, et sembla hésiter s'il devait élever la voix; mais il se tut et détourna les yeux, feignant de n'avoir rien vu. S'il ne devina pas que ces personnes étaient de nos amis, du moins

dut-il penser que c'étaient des domestiques de notre connaissance.

CHAPITRE LVI.

Le matin, nous partions d'Udine, qu'il faisait jour à peine. Cet excellent Dario était déjà dans la rue, enveloppé de son manteau ; il nous salua encore, et nous suivit long-temps, une voiture nous suivit aussi pendant deux ou trois milles, dans laquelle voiture nous remarquâmes une personne qui agitait un mouchoir. Enfin elle rebroussa chemin. Qui était-ce ? nous ne pûmes que faire des suppositions.

Oh ! que Dieu bénisse toutes les âmes généreuses qui n'ont pas honte de sympathiser avec le malheur ! je les apprécie d'autant mieux que, pendant mes jours de longue infortune, j'ai connu des lâches qui m'ont renié, croyant gagner quelque chose à publier les outrages qui m'étaient adressés. Mais, ces derniers ont été en

petit nombre, et les premiers ne furent pas rares.

Je me trompais, en pensant que cette compassion dont nous recevions tant de marques en Italie devait cesser dès que nous aurions mis le pied sur la terre étrangère. Ah! l'homme généreux est partout le compatriote des infortunés! Dans les provinces d'Autriche et d'Illyrie, il nous arriva la même chose que dans les nôtres. Ce gémissement était universel : *Arme herren!* (Pauvres messieurs!)

Quelquefois, en entrant dans un pays, nos voitures étaient obligées de s'arrêter, incertain qu'on était du lieu où l'on irait loger. Alors la population se pressait autour de nous, et nous entendions des paroles de compassion qui partaient véritablement du cœur. La bonté de ces étrangers me touchait plus encore que celle de mes compatriotes. Oh! comme je leur en avais de la reconnaissance, à tous! Oh! combien est douce la pitié de nos semblables, et qu'il est doux de les aimer!

La consolation que j'en tirais diminuait jusqu'à ma haine contre ceux que j'appelais mes ennemis.

— Qui sait? me disais-je ; si j'avais pu voir de près leur visage et qu'ils eussent pu voir le mien,

pour être à même de pénétrer, moi, dans leur âme, eux dans la mienne, qui sait si nous n'eussions pas été forcés de reconnaître en nous mutuellement l'absence de toute méchanceté? qui sait si nous n'eussions pas été entraînés par un même élan à nous plaindre et à nous aimer ?

Trop souvent les hommes s'abhorrent par ce qu'ils ne se connaissent pas; s'ils échangeaient ensemble quelques paroles, on les verrait se donner avec confiance le bras l'un à l'autre.

Nous nous arrêtâmes un jour à Lubiana, où Canova et Rezia furent séparés de nous, et conduits à la forteresse; il est facile d'imaginer combien cette séparation fut douloureuse pour tous les quatre.

Le soir de notre arrivée à Lubiana et le jour suivant, nous eûmes la compagnie d'un monsieur très-poli qu'on disait être, si j'entendis bien, un secrétaire municipal. Il se montrait plein d'humanité, et parlait avec onction et dignité de la religion. Je soupçonnai que c'était un prêtre : Les prêtres en Allemagne ont coutume de se vêtir absolument comme les séculiers. Il portait une de ces physionomies ouvertes qui commandent l'estime : je m'affligeai alors de ne pouvoir faire avec lui plus ample connaissance, et je re-

grette à présent d'avoir eu l'étourderie d'oublier son nom.

Qu'il me serait doux aussi de savoir ton nom, ô jeune fille, qui dans un village de Styrie, nous suivis au milieu de la foule, et, quand notre voiture vint à s'arrêter pour quelques minutes, nous saluas avec un signe de tes deux mains, puis t'éloignas, ton mouchoir sur les yeux, appuyée au bras d'un jeune homme, qui, à sa chevelure très-blonde devait passer pour allemand, mais qui peut-être avait été en Italie, où il avait pris en amour notre malheureuse nation !

Qu'il me serait doux de savoir le nom de chacun de vous, ô vénérables pères et mères de famille, qui, en divers lieux, vous approchâtes de nous pour nous demander si nous avions encore nos parents ! Notre réponse affirmative vous faisait pâlir, en vous arrachant cette exclamation : Oh ! que Dieu vous rende bientôt à ces infortunés vieillards !

CHAPITRE LVII.

Nous arrivâmes le 10 avril au lieu de notre destination.

Brünn est la capitale de la Moravie ; c'est dans cette ville que réside le gouverneur des deux provinces de Moravie et de Silésie. Sa situation dans une vallée riante lui donne un certain aspect de richesse. Elle avait un grand nombre de manufactures de draps qui alors étaient dans un état florissant, mais qui depuis sont tombées en décadence. La population était d'environ trente mille âmes.

Près de ses murs, sur une hauteur, à l'ouest, se dresse la lugubre forteresse du Spielberg, autrefois palais des seigneurs de la Moravie, et aujourd'hui la plus rigoureuse prison de la monarchie autrichienne. C'était une citadelle très-forte ; mais les Français la bombardèrent et la prirent à l'époque de la fameuse bataille d'Aus-

terlitz (le village d'Austerlitz est à peu de distance). Elle ne fut jamais restaurée de manière à pouvoir servir encore de citadelle; mais on releva une partie de l'enceinte, qui était démantelée.

Environ trois cents malheureux, la plupart voleurs ou assassins, y sont détenus, condamnés les uns au *Carcere duro*, les autres au *Carcere durissimo*.

La peine du *Carcere duro* importe l'obligation du travail, une chaîne aux pieds, des planches nues pour dormir, et la nourriture la plus chétive qu'il soit possible d'imaginer; le *Carcere durissimo* consiste à être enchaîné d'une manière plus horrible encore, avec un cercle de fer autour des reins et la chaîne fixée au mur, de sorte qu'on peut à peine faire quelques pas autour de la planche qui sert de lit; la nourriture est la même, quoique la loi dise : *du pain et de l'eau*.

Nous prisonniers d'état, nous étions condamnés au *Carcere duro*. En gravissant la cime de cette colline, nous tournions nos regards en arrière pour dire adieu au monde, incertains que ce gouffre, qui nous engloutissait vivants, dût jamais se rouvrir pour nous. J'étais calme au

dehors, mais au dedans de moi-même je rugissais. C'est en vain que j'invoquais la philosophie pour recouvrer la paix : la philosophie n'avait que des raisons insuffisantes pour moi.

Parti de Venise en mauvaise santé, le voyage m'avait horriblement fatigué. Je souffrais à la tête et dans tout le corps : la fièvre me dévorait. La douleur physique contribuait à me maintenir dans un état d'irritation, qui, à son tour, aggravait sans doute la douleur physique.

Nous fûmes consignés entre les mains du surintendant du Spielberg, qui inscrivit nos noms parmi ceux des malfaiteurs. Le commissaire impérial vint nous embrasser avant de partir ; il était attendri : je vous recommande particulièrement la docilité, nous dit-il ; la moindre infraction à la discipline peut vous attirer de la part du surintendant la punition la plus sévère.

L'acte d'écrou terminé, on nous conduisit, Maroncelli et moi, dans un corridor souterrain, où s'ouvrirent pour nous deux chambres ténébreuses qui n'étaient pas contiguës. Chacun de nous fut enfermé dans sa tanière.

CHAPITRE LVIII.

La chose la plus cruelle, après avoir déjà dit adieu à tant d'objets aimés, quand on n'est plus au monde que deux amis également malheureux, ah! oui, la chose la plus cruelle c'est de se séparer encore ! Maroncelli, en me quittant, me voyait malade, et pleurait en moi un homme que probablement il ne devait plus revoir : moi, je pleurais en lui cette fleur brillante de santé, ravie pour toujours peut-être aux rayons vivifiants du soleil ; et cette fleur, en effet, oh ! comme elle a passé. Elle revit un jour la lumière, mais en quel état !

Lorsque je me trouvai seul dans cet antre horrible, et que j'entendis se fermer les cadenas ; lorsque, à la faible lueur qui m'arrivait d'en haut par une étroite ouverture, je distinguai la planche nue qui m'était réservée pour lit, et une énorme chaîne fixée à la muraille, je m'assis, en

frémissant sur ce lit; et ayant pris cette chaîne, j'en mesurai la longueur, pensant qu'elle m'était destinée.

Demi-heure après, voilà que de nouveau j'entends crier les clefs; la porte s'ouvre; c'était le maître-geôlier qui m'apportait une cruche d'eau.

— Voici pour boire, me dit-il d'une voix si nistre; demain matin j'apporterai du pain.

— Merci, bon homme.

— Je ne suis pas bon, reprit-il.

— Tant pis pour vous, lui dis-je indigné. — Et cette chaîne, ajoutai-je, elle est peut-être pour moi?

— Oui, monsieur, s'il vous arrivait de ne pas vous tenir en paix, d'entrer en fureur, de dire des insolences. Mais que monsieur se montre raisonnable, et on ne lui passera qu'une chaîne aux pieds. L'ouvrier est occupé à la mettre en état.

Il se promenait lentement de long en large, en faisant sonner son horrible trousseau de grosses clefs, tandis que moi, d'un œil irrité, j'admirais sa gigantesque et maigre et vieille personne. Malgré une certaine noblesse dans les traits du visage, tout en lui portait l'expression odieuse d'une brutale sévérité.

Oh ! que les hommes sont injustes de juger sur les apparences et selon leurs superbes préventions ! Cet homme qui me semblait prendre plaisir à agiter ses clefs pour me faire sentir sa triste puissance, cet homme que je regardais comme affranchi de toute pudeur par une longue habitude de cruauté, n'était pourtant pas inaccessible aux bons sentiments, et ne s'exprimait certainement sur ce ton farouche que pour dissimuler ce qu'il ressentait de bienveillance et de compassion. Il eût voulu me le cacher, afin de ne point paraître faible à mes yeux, et dans la crainte que je ne fusse pas digne de sa pitié. Mais en même temps, supposant que j'étais peut-être plus malheureux que coupable, il eût désiré me la témoigner!

Ennuyé de sa présence, et plus encore de ses airs de maître, je jugeai à propos de l'humilier en lui disant impérieusement comme à un valet: — Donnez-moi à boire !

Il me regarda, et sembla vouloir dire : — Arrogant ! il faut ici perdre l'habitude du commandement.

Mais il garda le silence, et courbant sa longue échine, il prit à terre la cruche qu'il me présenta. Je m'aperçus en la recevant qu'il

tremblait; et, attribuant ce tremblement à sa vieillesse, j'éprouvai un sentiment de pitié mêlé de respect qui tempéra mon orgueil.

— Quel âge avez-vous? lui dis-je avec un accent de bonté.

— Soixante-quatorze ans, monsieur : j'ai déjà bien vu des infortunes, des miennes et de celles des autres.

Ce mot sur ses infortunes et celles d'autrui fut accompagné d'un nouveau tremblement, au moment où il reprenait la cruche; et je soupçonnai que ce pouvait bien ne pas être l'effet de l'âge seulement, mais bien aussi de quelque généreuse émotion. Cette idée effaça dans mon âme l'impression de haine que son premier aspect y avait jetée.

— Comment vous appelez-vous, lui dis-je?

— La fortune, monsieur, se railla de moi en me donnant le nom d'un grand homme. Je m'appelle Schiller.

Ensuite, en peu de mots, il m'apprit son pays, son origine, les guerres qu'il avait vues et les blessures qu'il en avait rapportées.

Il était Suisse, d'une famille de paysans; il avait porté les armes contre les Turcs, sous le général Landon, du temps de Marie-Thérèse

et de Joseph II, et depuis, il avait pris part à toutes les guerres de l'Autriche contre la France jusqu'à la chute de Napoléon.

CHAPITRE LIX.

Un homme qui passait d'abord à nos yeux pour méchant, parvient-il à rendre meilleure notre opinion sur son compte, observateurs plus attentifs, alors nous croyons découvrir dans ses traits, dans sa voix, dans ses manières d'évidents indices d'honnêteté. Cette découverte est-elle une réalité? je la soupçonne de n'être qu'une illusion, puisque ces mêmes traits, cette même voix, ces mêmes manières nous paraissaient naguère des signes infaillibles de friponnerie. Notre jugement sur les qualités morales n'est pas plus tôt réformé, que nous réformons aussi les conclusions de notre science physionomique. Que de figures nous vénérons, sachant qu'elles appartiennent à des grands hommes,

lesquelles nous sembleraient incapables d'inspirer la moindre vénération si elles appartenaient à d'autres mortels ! et *vice versâ*.

J'ai bien ri un jour d'une dame qui, voyant une tête de Catilina, et la prenant pour celle de Collatin, croyait y découvrir la sublime douleur de Collatin, à la mort de Lucrèce. Et cependant de semblables illusions ne sont pas chose rare.

Non qu'il n'y ait des visages d'honnêtes gens qui portent l'empreinte visible du caractère de la bonté, et des visages d'hommes méchants, dont l'expression révèle la perversité de l'âme; mais je soutiens qu'il y a bien des physionomies douteuses.

En somme, le vieux Schiller s'étant un peu rétabli dans mes bonnes grâces, je me mis à le considérer avec plus d'attention que de prime-abord, et il cessa tout à fait de me déplaire. A dire vrai, dans son langage, empreint d'une certaine rudesse, il y avait quelque chose d'une âme élevée.

— Caporal, comme vous me voyez, j'ai eu pour retraite le triste emploi de geôlier ; mais Dieu sait s'il ne m'en coûterait pas moins de risquer ma vie dans les champs de bataille.

Je me repentis de lui avoir demandé à boire avec hauteur.

— Mon cher Schiller, lui dis-je, en lui pressant la main, vous voudriez en vain le nier, je connais que vous êtes bon ; et puisque me voilà tombé dans le malheur, je rends grâces au ciel de vous avoir choisi pour mon gardien.

Il écouta mes paroles, secoua la tête, puis répondit en portant la main à son front, comme un homme que poursuit une pensée importante:

— Je suis méchant, monsieur; on m'a fait prêter un serment auquel jamais je ne manquerai : je suis obligé de traiter tous les prisonniers sans égard pour leur condition, sans indulgence, sans tolérance d'aucun abus, surtout les prisonniers d'état. L'empereur sait ce qu'il fait ; mon devoir à moi, c'est de lui obéir.

Vous êtes un brave homme, et je respecterai ce que vous regardez comme un devoir de conscience. Celui qui agit dans la sincérité de sa conscience peut se tromper ; mais il est pur devant Dieu.

Pauvre monsieur, ayez patience, et ne m'en veuillez pas : je serai de fer dans l'accomplissement de mes devoirs, mais mon cœur..... mon cœur est plein de regret de ne pouvoir soulager

les malheureux. Voilà ce que je voulais dire à monsieur.

Nous étions émus tous les deux. Il me supplia de me tenir calme, de ne pas entrer en fureur comme font souvent les condamnés, de ne pas le contraindre à me traiter durement.

Il prit ensuite un accent brusque, comme s'il voulait me cacher une partie de son émotion, et me dit :

— Maintenant il faut que je m'en aille.

Puis il se retourna pour me demander depuis combien de temps durait cette toux qui me tourmentait si cruellement, et il lança une grosse malédiction contre le médecin, de ce qu'il ne venait pas me visiter le soir-même.

Monsieur a une fièvre de cheval, ajouta-il ; et je m'y connais. Il lui faudrait au moins une paillasse ; mais nous ne pouvons la donner que sur l'ordre du médecin.

Il sortit, referma la porte, et je m'étendis sur ces planches si dures, agité par la fièvre, en effet, et par de violentes douleurs de poitrine, mais moins irrité, moins ennemi des hommes, moins éloigné de Dieu.

CHAPITRE LX.

Le soir, le surintendant, accompagné de Schiller, d'un autre caporal et de deux soldats, vint faire une perquisition.

Le règlement prescrivait trois perquisitions par jour : une le matin, une autre le soir, la dernière à minuit. On visitait chaque coin de la prison, avec minutie. Ensuite les inférieurs s'éloignaient, tandis que le surintendant, qui le matin et le soir ne manquait jamais à la visite, restait quelque temps à s'entretenir avec moi.

La première fois que je vis tout ce monde, je fus saisi d'une étrange pensée. Dans l'ignorance où j'étais encore de cette fâcheuse coutume, et en proie au délire de la fièvre, je m'imaginai qu'on venait pour me mettre à mort ; je m'emparai de la longue chaîne qui était près de moi

pour en casser la tête au premier qui m'approcherait.

— Que faites-vous? me dit le surintendant. Nous ne venons vous faire aucun mal. C'est une visite de pure forme qu'on fait dans chaque prison pour s'assurer qu'il ne s'y passe rien de contraire à l'ordre.

J'hésitais; mais quand je vis Schiller s'avancer vers moi et me tendre amicalement la main, son aspect paternel m'inspira de la confiance. Je laissai retomber la chaîne, et je pris cette main dans les miennes.

— Oh ! comme il est brûlant ! dit-il au surintendant. Si on pouvait du moins donner une paillasse à monsieur.

— Il prononça ces paroles avec un accent de douleur si vraie, si affectueuse, que j'en fus attendri.

Le surintendant me tâta le pouls, et me témoigna de la compassion. C'était un homme aux formes polies, mais qui n'osait rien prendre sur lui.

— Ici, me dit-il, tout me fait également une loi de la rigueur. Si je n'exécute à la lettre ce qui est prescrit, je cours risque d'être destitué de mon emploi.

— Schiller alongeait la lèvre et j'aurais parié qu'il pensait en lui-même : — Si j'étais surintendant je ne pousserais pas la crainte aussi loin une décision que justifie si bien la nécessité, et qui touche si peu les intérêts du gouvernement ne pourrait jamais être considérée comme un grand délit.

Quand je fus seul, mon cœur, incapable depuis quelque temps d'un profond sentiment de piété, s'attendrit et pria. C'était une prière de bénédiction sur Schiller, à laquelle j'ajoutais cette autre prière : Mon Dieu, faites-moi trouver aussi dans les autres quelque qualité qui m'attache à eux ; j'accepte tous les supplices de la prison ; mais faites du moins que je puisse aimer, faites que je sois délivré du tourment de haïr mes semblables !

A minuit j'entendis les pas de plusieurs personnes dans le corridor. Les clefs résonnent, la porte s'ouvre ; c'est le caporal et deux gardes qui viennent faire la visite.

Où est mon vieux Schiller, demandai-je avec empressement ? il s'était arrêté dans le corridor.

— Je suis-là, je suis-là, répondit-il.

Et s'étant approché de mon lit de camp, il me tâta de nouveau le pouls, et se penchant sur moi

d'anxiété pour me regarder, comme un père sur la couche de son fils malade.

— Et maintenant que j'y pense, c'est demain jeudi, murmura-t-il ; oui, par malheur, c'est demain jeudi.

— Et que voulez-vous dire par là ?

— Que le médecin n'a coutume de venir que le lundi, le mercredi et le vendredi dans la matinée, et que demain par malheur il ne viendra pas.

— Ne vous inquiétez pas.

— Que je ne m'inquiète pas ; que je ne m'inquiète pas !

Dans toute la ville, il n'est bruit que de l'arrivée de ces messieurs : le médecin ne peut l'ignorer. Pourquoi diable n'a-t-il pas fait l'effort extraordinaire de venir une fois de plus ?

— Qui sait s'il ne viendra pas demain quoique ce soit jeudi ?

Le vieillard n'ajouta pas un mot ; mais il me serra la main avec force, et de manière à m'estropier. Quoiqu'il me fît mal, j'en éprouvai du plaisir ; ce plaisir qu'éprouve un amant, si par hasard sa bien aimée en dansant vient à lui marcher sur le pied ; il jetterait volontiers un

cri, mais au contraire, il traduit sa douleur par un sourire et s'estime heureux.

CHAPITRE LXI.

Le jeudi matin, après une nuit fort mauvaise, affaibli, et les os rompus par les planches, je fus pris d'une abondante sueur. Vint l'heure de la visite : le surintendant ne s'y trouvait pas; comme cette heure n'était pas à sa commodité, il venait ensuite un peu plus tard.

Je dis à Schiller : — Touchez comme je suis inondé de sueur; je la sens déjà qui commence à se refroidir sur ma peau; j'aurais besoin de changer de chemise à l'instant même. — C'est impossible! s'écria-t-il d'une voix brutale. —

Mais il me fit signe furtivement des yeux et de la main.

Le caporal et les gardes sortis, il me fit un nouveau signe, au moment qu'il fermait la porte.

Peu de temps après il reparut, m'apportant une de ses chemises qui avait deux fois la longueur de ma personne.

— Pour monsieur elle est un peu longue, dit-il, mais pour le moment, je n'en ai pas d'autre à ma disposition.

— Je vous remercie, mon ami, mais comme j'ai porté au Spielberg une malle pleine de linge, j'espère qu'on ne me refusera pas l'usage de mes chemises : ayez la complaisance d'aller en demander une au surintendant.

— Il est défendu de rien laisser à monsieur de son linge : tous les samedis, on lui donnera une chemise de la maison comme aux autres condamnés.

— Honnête vieillard, lui dis-je, vous voyez en quel état je suis; il est peu probable que je sorte d'ici vivant; je ne pourrai jamais vous témoigner ma reconnaissance.

— Fi donc ! monsieur, sécria-t-il, fi donc ! parler de reconnaissance à qui ne peut rendre service ! à qui peut à peine prêter en secret à un malade de quoi s'essuyer le corps ruisselant de sueur. —

Et m'ayant brusquement jeté sa longue chemise sur les épaules, il s'en alla en gromme-

lant, et referma la porte avec un bruit furieux.

Environ deux heures plus tard, il m'apporta un morceau de pain noir.

— Voilà, dit-il, la ration de deux jours.

Puis il se mit à marcher en frémissant.

Qu'avez-vous, lui dis-je ? êtes-vous en colère contre moi ? j'ai pourtant accepté la chemise que vous m'avez offerte.

— Je suis en colère contre le médecin, qui, quoique ce soit aujourd'hui jeudi, pourrait bien se donner la peine de venir !

— Patience, dis-je.

Je disais « patience ! » mais je ne voyais pas moyen de pouvoir reposer ainsi : sur des planches, sans avoir même un oreiller : j'avais tous les os meurtris.

A onze heures, le dîner me fut apporté par un prisonnier accompagné de Schiller. Ce dîner se composait de deux petits pots en fer, dont l'un contenait une soupe détestable, l'autre des légumes accommodés à une sauce telle, que l'odeur suffisait pour inspirer de la répugnance.

J'essayai d'avaler quelques cuillerées de soupe; mais cela me fut impossible.

Schiller me répétait : — Que monsieur prenne courage ; qu'il tâche de s'habituer à cette nour-

riture, ou bien il lui arrivera, comme il est déjà arrivé à d'autres, de n'avoir à manger qu'un morceau de pain, et de mourir ensuite de langueur. —

Le vendredi matin, arriva enfin le docteur Bayer. Il me trouva de la fièvre, m'ordonna une paillasse, et insista pour que je fusse tiré de ce souterrain et transporté à l'étage supérieur. Cela ne se pouvait, faute de place. Mais un rapport ayant été adressé au comte Mitrowscki, gouverneur des deux provinces de Moravie et de Silésie, qui résidait à Brüun, le comte répondit qu'attendu la gravité de la maladie, on devait exécuter l'ordre du médecin.

Dans la chambre qu'on me donna, pénétrait un peu de jour; et, en m'accrochant aux barreaux de l'étroite fenêtre, je pouvais voir la vallée qui s'étendait du pied de la forteresse, une partie de la ville de Brüun, un faubourg avec une multitude de petits jardins, le cimetière, le petit lac de la Chartreuse, et les collines boisées qui nous séparaient des fameux champs d'Austerlitz.

Cette vue m'enchantait. Oh ! que ma joie eût été grande de pouvoir en jouir avec Maroncelli.

CHAPITRE LXII.

On travaillait cependant à nos vêtements de prisonnier, et le mien me fut apporté au bout de cinq jours.

Il consistait en une paire de pantalons d'étoffe grossière, dont le côté droit était de couleur grise, et le côté gauche de couleur capucine ; un justaucorps de deux couleurs disposées de la même manière, et un pourpoint des mêmes couleurs, mais placées en sens inverse, la capucine à droite et la grise à gauche. Les bas étaient de grosse laine ; la chemise de toile d'étoupes pleine de fétus piquants, un véritable cilice : au cou une cravate de la même toile que la chemise. Les bottines étaient de cuir non teint, avec lacets. Le chapeau était blanc.

Pour compléter ce costume, des fers aux pieds, c'est-à-dire une chaîne d'une jambe à

l'autre, dont les anneaux avaient été arrêtés avec des clous rivés sur une enclume. L'ouvrier qui me fit cette opération dit à un garde, croyant que je ne comprenais pas l'allemand : malade comme il est, on pouvait bien lui épargner ce jeu-là. Il ne se passera pas deux mois que l'ange de la mort ne vienne le délivrer.

— *Mochte es seyn !* (Plût à Dieu ! lui dis-je, en lui frappant sur l'épaule avec la main. —

Le pauvre homme tressaillit et resta confus ; puis il me dit :

— J'espère que je ne serai pas prophète, et je désire que ce soit tout autre ange qui vienne délivrer monsieur.

— Plutôt que de vivre ainsi, ne vous semble-t-il pas, lui répliquai-je, que l'ange de la mort serait lui-même le bien venu ? —

Il fit signe que oui de la tête, et s'éloigna en plaignant mon sort.

En vérité j'aurais quitté la vie sans regret ; mais je n'étais point sous l'influence du suicide. J'avais confiance qu'il suffirait bientôt de la faiblesse de mes poumons pour m'expédier promptement ; mais Dieu ne le voulut pas. La fatigue du voyage avait aggravé le mal : le repos m'apporta quelque soulagement.

Un moment après que l'ouvrier fut sorti, j'entendis résonner le marteau sur l'enclume dans le souterrain ; Schiller était encore dans ma chambre.

— Vous entendez ces coups, lui dis-je. Sans doute on met les fers au pauvre Maroncelli.—

Et en disant cela, mon cœur se serra d'une telle force que je chancelai, et que je serais tombé si le bon vieillard ne m'eût soutenu. Je restai plus d'une demi-heure dans un état qui, sans être un évanouissement, en avait toutes les apparences. Je ne pouvais parler, mon pouls battait à peine, une sueur froide m'inondait de la tête aux pieds, et, malgré cela, j'entendais toutes les paroles de Schiller, et j'avais parfaitement le souvenir du passé et la connaissance du présent.

L'ordre du surintendant et la vigilance des gardes avaient jusqu'alors maintenu le silence dans toutes les prisons voisines. Trois ou quatre fois j'avais ouï entonner quelque chanson italienne, mais les cris des sentinelles l'avaient interrompue aussitôt. Il y en avait plusieurs sur la terrasse au-dessous de nos fenêtres, une surtout dans notre corridor, qui allait sans cesse écoutant aux portes et regardant aux guichets pour empêcher le moindre bruit.

Un jour, vers le soir (chaque fois que j'y pense, je sens se renouveler en mon sein les mêmes palpitations que j'éprouvai alors), les sentinelles, par un heureux hasard, furent moins attentives, et j'entendis s'élever et se poursuivre, d'une voix basse, mais claire, un chant qui partait d'une prison contiguë à la mienne.

Oh! quelle joie, quelle émotion s'empara de moi!

Je me levai de ma paillasse, je prêtai l'oreille, et quand la voix se tut, je versai un torrent de larmes.

— Qui es-tu, infortuné? m'écriai-je; qui est-tu? Dis-moi ton nom. Je suis Silvio Pellico.

—Oh Silvio! s'écria à son tour mon voisin, je ne te connais pas personnellement; mais je t'aime depuis long-temps. Approche-toi de la fenêtre, et causons en dépit des sbires.

Je me cramponnai à la fenêtre, il me dit son nom, et nous échangeâmes quelques mots d'amitié.

C'était le comte Antonio Oroboni, natif de Fratta, près de Rovigo, âgé de 29 ans.

Hélas! nous fûmes bien vite interrompus par les cris menaçants des sentinelles! Celle du cor-

ridor frappait rudement avec la crosse de son fusil, tantôt à la porte d'Oroboni, tantôt à la mienne. Nous ne voulions pas, nous ne pouvions pas obéir; mais les malédictions des gardes devenaient telles que nous fumes obligés de cesser, après nous être promis de recommencer aussitôt que les sentinelles seraient relevées.

CHAPITRE LXIII.

Nous espérions, — et cela arriva en effet, — qu'en parlant plus bas nous pourrions aussi nous entendre, et qu'il se trouverait parfois des sentinelles compatissantes qui feindraient de ne pas remarquer notre causerie.

A force de tentatives, nous trouvâmes moyen d'émettre un son de voix tellement faible, que, tout en arrivant à nos oreilles, il échappait à celles des autres, ou se prêtait du moins à la dissimulation des gardes. De temps à autre il nous arrivait pourtant d'avoir des auditeurs d'une

ouïe plus fine, ou de nous oublier nous-mêmes par un ton de voix moins discret. Alors recommençaient et les cris et les coups aux portes, et, ce qui était pis encore, la colère du pauvre Schiller et du surintendant.

Peu à peu toutes nos ruses devinrent plus raffinées, c'est-à-dire que nous parlions à certains moments plutôt qu'à d'autres, plutôt quand c'était le tour de tels gardes que de tels autres, et toujours d'une voix très modérée. Soit chez nous perfection de l'art, soit de leur part une habitude de complaisance qu'ils contractaient insensiblement, nous arrivâmes enfin à pouvoir chaque jour converser ensemble assez longuement sans qu'aucun de nos supérieurs eût presque à s'en plaindre.

Nous nous liâmes d'une tendre amitié. Il me raconta sa vie, je lui racontai la mienne ; les peines et les consolations de l'un devinrent les peines et les consolations de l'autre. Oh ! que de force nous nous prêtions mutuellement ! Oh ! combien de fois, après une nuit d'insomnie, chacun de nous allant le matin à sa fenêtre et saluant son ami, sentait, au doux son d'une voix si chère, s'adoucir l'amertume de son âme et redoubler son courage ! Chacun de nous était cer-

tain d'être utile à l'autre, et cette certitude éveillait dans nos pensées une douce rivalité d'amabilité, et ce contentement que l'homme éprouve, même dans la misère, à pouvoir soulager son semblable.

Chaque entretien laissait après lui un besoin de suite et d'éclaircissement ; c'était un aiguillon puissant qui vivifiait l'intelligence, la mémoire, l'imagination, le cœur.

Dans le principe, le souvenir de Julien m'avait fait douter de la constance de ce nouvel ami. Jusqu'ici, pensais-je, aucun sujet de division ne s'est présenté ; mais d'un jour à l'autre je puis lui déplaire en quelque chose, et alors il m'enverra à la malheure.

Ce soupçon se dissipa bien vite : nos opinions concordaient sur tous les points essentiels. Seulement à une âme noble, brûlante de sentiments généreux, indomptable au malheur, il unissait une foi très ferme et candide au christianisme, tandis que chez moi cette foi chancelait depuis quelque temps, et parfois me semblait tout à fait éteinte.

Il apportait la plus vive amitié à combattre mes doutes par de justes réflexions : je sentais qu'il avait raison, et je lui cédais ; mais les dou-

tes revenaient toujours. C'est ce qui arrive à tous ceux qui n'ont pas l'Évangile dans le cœur, à tous ceux qui s'enveloppent de haine pour autrui, et d'orgueil pour eux-mêmes. L'âme entrevoit un moment la vérité, mais, ne la trouvant pas à son gré, elle cesse d'y croire l'instant d'après, s'efforçant de regarder ailleurs.

Oroboni était très-habile à fixer mon attention sur les motifs qui doivent porter l'homme à user d'indulgence envers ses ennemis. Je ne lui parlais pas d'une personne abhorrée de moi, qu'il ne prît adroitement sa défense, en s'appuyant non seulement sur des raisonnements mais encore sur des exemples. Plusieurs personnes lui avaient nui; il en gémissait, mais il pardonnait à toutes, et s'il pouvait me rapporter quelque trait honorable de l'une d'elles, il le faisait volontiers.

L'irritation qui me dominait et me rendait irréligieux depuis ma condamnation dura encore quelques semaines, puis cessa tout à fait. La vertu d'Oroboni m'avait impressionnée fortement; en m'efforçant de l'atteindre, je me mis du moins sur ses traces. Du moment où je retrouvai la force de prier sincèrement pour tout le monde, et de ne haïr personne, mes doutes

sur la foi s'évanouirent : *ubi charitas et amor, deus ibi est.*

CHAPITRE LXIV.

A dire vrai, si la peine était rigoureuse, nous avions en même temps le rare bonheur de ne voir autour de nous que de bonnes gens. Ils ne pouvaient alléger notre condition que par des égards bienveillants et respectueux ; mais, ces égards, tous nous les témoignaient. S'il y avait quelque rudesse dans le vieux Schiller, combien n'était-elle pas rachetée par les nobles sentiments de son cœur ! Il n'était pas jusqu'au pauvre Kunda (le condamné qui nous apportait nos repas, et trois fois le jour une cruche d'eau), qui ne voulût aussi nous donner des preuves de sa compassion. Il balayait nos chambres deux fois la semaine. Un matin, en balayant la mienne, il saisit le moment où Schiller était allé à deux pas de la porte, pour m'offrir un mor-

ceau de pain blanc. Je ne l'acceptai point ; mais je lui serrai cordialement la main. Mon action le toucha : il me dit en mauvais allemand (il était Polacre) : — Monsieur, on vous donne maintenant si peu à manger que sûrement vous souffrez de la faim. —

J'assurai que non , mais j'assurais une chose incroyable. Le médecin , voyant qu'aucun de nous ne pouvait s'habituer à cette qualité d'aliments qu'on nous donnait les premiers jours , nous mit tous à ce qu'on appelle *le quart de portion*, c'est-à-dire au régime de l'hôpital. C'étaient trois petites soupes très-légères par jour, un très-petit morceau d'agneau rôti qu'on eût avalé d'une seule bouchée, et environ trois onces de pain blanc. Mon appétit, croissant à mesure que ma santé devenait meilleure , j'avais réellement trop peu de ce *quart*. J'essayai de revenir à la nourriture de ceux qui se portaient bien ; mais je n'y gagnai rien : elle me répugnait à tel point que je ne pouvais en manger. Il fallut absolument me contenter du *quart de portion*. Pendant plus d'un an , j'appris quels tourments impose la faim ; et ces tourments , quelques-uns de mes compagnons les endurèrent d'une manière encore plus cruelle ; car,

étant plus robustes que moi, ils avaient besoin d'une nourriture plus abondante. Je sais de plusieurs d'entr'eux qu'ils acceptèrent du pain de Schiller, des deux autres gardes attachés à notre service, et même de ce bon Kunda.

— On dit par la ville que ces messieurs ont bien peu à manger, me dit un jour le barbier, un jeune apprenti de notre chirurgien.—

— Et l'on dit très-vrai, répondis-je tout naturellement.—

Le samedi d'après (il venait tous les samedis) il voulut me glisser en cachette un magnifique petit pain blanc. Schiller feignit de ne point voir l'offre ; et moi, si je n'eusse écouté que mon estomac, je l'aurais accepté; mais je demeurai ferme dans mon refus, de crainte que ce jeune hômme ne fût tenté de renouveler son présent ; ce qui, à la longue, lui serait devenu à charge.

Par la même raison, je refusais les offres de Schiller ; plusieurs fois il m'apporta un morceau de viande bouillie, me priant de le manger, et protestant qu'il ne lui coûtait rien, que c'était un reste dont il ne savait que faire, qu'il le donnerait à un autre, si je ne le prenais pas. Je me serais jeté sur le morceau pour le dévorer ; mais si je l'eusse fait, n'eût-il pas eu chaque jour l'en-

vie de me donner quelque chose ? Seulement deux fois, un jour qu'il me présenta un plat de cerises, et un autre jour quelques poires, la vue de ces fruits me fascina irrésistiblement. Je me repentis d'avoir cédé, précisément parce que depuis il ne cessait plus de m'en offrir.

CHAPITRE LXV.

Dans les premiers jours il fut établi que chacun de nous aurait, deux fois par semaine, une heure de promenade ; dans la suite, cette faveur nous fut accordée de deux jours l'un, et plus tard, tous les jours, excepté les fêtes.

Nous ne pouvions nous promener que séparément, entre deux gardes, ayant le fusil sur l'épaule. Moi, qui me trouvais logé à l'entrée du corridor, je passais, quand je sortais, devant les prisons de tous les condamnés politiques d'Italie, excepté devant celle de Maroncelli, qui seul languissait à l'étage inférieur.

— Bonne promenade ! me chuchotait cha-

cun d'eux par le guichet de sa porte ; mais il ne m'était permis de m'arrêter pour répondre à aucun salut.

On descendait un escalier, on traversait une vaste cour, et on arrivait sur une terrasse, exposée au midi, d'où l'on voyait la ville de Brünn et une grande étendue des pays environnants.

Dans la cour que je viens de dire il y avait toujours un grand nombre de condamnés ordinaires, qui allaient à leurs travaux ou en revenaient, ou se promenaient par groupes, en conversant. Il se trouvait parmi eux quelques voleurs Italiens qui me saluaient avec grand respect, se disant entre eux : — Ce n'est pas un coquin comme nous, et pourtant sa prison est plus rigoureuse que la nôtre.

— En effet, ils avaient beaucoup plus de liberté que moi.

J'entendais ces paroles et bien d'autres encore, et je leur rendais cordialement leur salut. L'un d'eux me dit un jour : — Le salut de Monsieur me fait du bien. Monsieur voit peut-être sur ma physionomie quelque chose qui n'annonce pas la scélératesse. Une passion malheureuse m'a poussé à commettre un crime ; mais, Monsieur, non, non, je ne suis pas un scélérat !

—Et il fondit en larmes. Je lui tendis la main ; mais il ne put me la serrer. Mes gardes le repoussèrent, non par méchanceté, mais par obéissance aux ordres qu'ils avaient reçus : ils ne devaient me laisser approcher par qui que ce fût. Les paroles que ces condamnés m'adressaient, ils feignaient le plus souvent de se les dire entre-eux, et si mes deux soldats s'apercevaient que j'en fusse l'objet, ils imposaient silence aussitôt.

Il passait aussi dans cette cour des personnes de diverses conditions, étrangères à la forteresse, lesquelles venaient faire visite au surintendant, ou au chapelain, ou au sergent, ou à quelqu'un des caporaux.

—Voilà un des Italiens, voilà un des Italiens, disaient-elles à voix basse, et elles s'arrêtaient pour me regarder. Plusieurs fois je leur entendais dire en allemand, croyant que je ne les comprenais point : — Ce pauvre monsieur ne vieillira pas ; il a la mort sur le visage.

C'est qu'en effet, après m'être d'abord un peu rétabli, je me sentais de nouveau languissant, faute de nourriture ; et de fréquens accès de fièvre venaient encore m'assaillir. J'avais peine à traîner ma chaîne jusqu'au lieu de la prome-

nade, et là je me jetais sur l'herbe, où je restais ordinairement jusqu'à ce que mon heure fût passée.

Les gardes se tenaient debout, ou s'asseyaient près de moi, et nous causions. L'un d'eux nommé Kral, était un Bohémien, qui, quoique né d'une pauvre famille de paysans, avait reçu une certaine éducation, qu'il avait lui-même perfectionnée autant que possible, en faisant des réflexions pleines de justesse sur les choses de ce monde, et en lisant tous les livres qui lui tombaient entre les mains. Il connaissait Klopstock, Wieland, Goëthe, Schiller et une foule d'autres bons écrivains de l'Allemagne. Il en savait par cœur beaucoup de passages qu'il récitait avec intelligence et avec sentiment. L'autre garde était un Polacre, nommé Kubitzky, ignorant, mais cordial et respectueux. Leur compagnie ne pouvait pas m'être plus agréable.

CHAPITRE LXVI.

A l'une des extrémités de cette terrasse était le logement du surintendant ; à l'autre demeurait un caporal avec sa femme et un petit enfant. Quand je voyais quelqu'un sortir de ces habitations, je me levais, et m'approchais de la personne ou des personnes qui sortaient, et j'étais comblé par elles de marques de politesse et d'intérêt.

La femme du surintendant était malade depuis long-temps, et dépérissait lentement. Elle se faisait quelquefois porter sur un canapé au grand air. Je ne saurais dire à quel point elle s'attendrissait en m'exprimant la compassion qu'elle ressentait pour nous tous. Son regard était infiniment doux et timide, et, quoique timide, s'attachait de temps en temps avec une confiance

vive et curieuse au regard de la personne qui lui parlait.

Je lui dis une fois, en riant : — Savez-vous, Madame, que vous ressemblez quelque peu à une personne qui me fut bien chère ? — Elle rougit, et répliqua avec une gracieuse et digne simplicité : — Ne m'oubliez donc pas, quand je serai morte ; priez pour ma pauvre âme, et pour les petits enfants que je laisse sur la terre.

— Depuis ce jour elle ne put quitter son lit ; je ne la vis plus. Elle languit encore quelques mois, et mourut.

Elle avait trois fils, beaux comme des amours, et dont l'un était encore à la mamelle. L'infortunée les embrassait souvent en ma présence, et disait : — Qui sait quelle femme deviendra leur mère après moi ! Quelle qu'elle soit, que Dieu lui donne des entrailles de mère, même pour les enfants qui ne sont pas nés d'elle ! — Et elle pleurait.

Mille fois je me suis rappelé sa prière et ses larmes.

Quand elle n'était déjà plus, j'embrassais quelquefois ces petits enfants, et, plein d'émotion, je répétais cette prière maternelle. Je pensais à ma mère, aux vœux ardents que sans

doute son cœur si tendre formait pour moi, et je m'écriais avec des sanglots : — Oh! combien plus heureuse est la mère qui, en mourant, abandonne ses fils dans l'enfance, que celle qui se les voit ravir après les avoir élevés avec des soins infinis !

— Deux bonnes vieilles avaient coutume de rester avec ces enfants : l'une était la mère du surintendant, l'autre sa tante. Elles voulurent savoir toute mon histoire, et je la leur racontai en abrégé.

— Que nous sommes malheureuses, disaient-elles avec l'expression de la plus sincère douleur, de ne pouvoir vous soulager en aucune chose. Mais soyez sûr que nous prierons pour vous, et que si un jour votre grâce arrive, ce sera une fête pour toute notre famille.—

La première, qui était celle que je voyais le plus souvent, possédait une douce, une merveilleuse éloquence pour consoler. Je l'écoutais avec une reconnaissance filiale, et ses consolations se gravaient dans mon cœur.

Elle me disait des choses que je savais déjà, et qui me frappaient comme choses nouvelles ; — que le malheur ne dégrade pas l'homme, s'il ne l'est déjà, mais au contraire l'élève ; — que,

s'il nous était donné de pénétrer les jugements de Dieu, nous verrions souvent que les vainqueurs sont plus à plaindre que les vaincus, les heureux que les affligés, les riches que les pauvres dépouillés de tout; — que l'affection toute particulière dont l'Homme-Dieu honorait les infortunés est un fait grave; — que nous devons nous glorifier de la croix depuis qu'elle a été portée par des épaules divines.

Eh bien! ces deux bonnes vieilles que je voyais avec tant de plaisir durent bientôt quitter le Spielberg pour des raisons de famille; les enfants cessèrent aussi de venir sur la terrasse. Combien ces pertes m'affligèrent.

CHAPITRE LXVII.

La gêne des fers aux pieds, en m'empêchant de dormir, contribuait à ruiner ma santé. Schiller voulait que je réclamasse, et prétendait que le médecin était dans l'obligation de me faire ôter cette chaîne.

Pendant quelque temps je ne l'écoutai pas,

puis je cédai à ses conseils, et je dis au médecin que, pour recouvrer le bienfait du sommeil, je le priais de faire enlever ma chaîne au moins pour quelques jours.

Le médecin répondit que ma fièvre n'atteignait pas encore un degré tel qu'il lui fût possible de me satisfaire; et qu'il était de toute nécessité que je m'accoutumasse à mes fers.

La réponse m'indigna, et j'étais furieux d'avoir fait cette inutile demande.

— Voilà, dis-je à Schiller, ce que j'ai gagné à suivre vos obstinés conseils.—

Il fallait que j'eusse dit ces paroles d'un ton bien amer, puisque ce bon vieillard, assez brusque lui-même de sa nature, s'en offensa.

— Il déplaît à monsieur, s'écria-t-il, de s'être exposé à un refus, et il me déplaît à moi que monsieur fasse ainsi le fier!

Puis il continua un long sermon : — Les gens orgueilleux font consister leur grandeur à ne point encourir un refus, à ne pas accepter ce qu'on leur offre, à rougir de mille inepties. *Alle eseleyen!* sottises que tout cela! vaine grandeur! ignorance de la vraie dignité! La vraie dignité consiste, en grande partie, à ne rougir que des mauvaises actions! —

Il dit, s'éloigna, et fit avec ses clés un bruit infernal.

Je restai abasourdi. — Eh bien! me dis-je, cette rude franchise me plaît. Elle part du cœur comme ses offres, comme ses conseils, comme sa pitié. Et ne m'a-t-il pas dit vrai? A combien de faiblesses ne donnai-je pas le nom de dignité qui ne sont que de l'orgueil? —

A l'heure du dîner, Schiller laissa le condamné Kunda entrer seul dans ma chambre avec l'eau et les deux petits pots, et s'arrêta, lui, sur le seuil de la porte. Je l'appelai.

—Je n'ai pas le temps,—me répondit-il sèchement.—

Je me levai, j'allai à lui, et lui dis : — Si vous voulez que mon manger me fasse du bien, ne me faites pas cette affreuse mine.

— Et quelle mine faut-il vous faire? demanda-t-il en se radoucissant.

— Celle d'un homme gai, d'un ami, répondis-je.

—Vive la joie! s'écria-t-il. Et si, pour que son manger lui fasse du bien, monsieur veut encore me voir danser, le voilà servi.—

Et avec ses maigres et longues perches il se mit à gambader d'une façon si plaisante que j'é-

clatai de rire. Je riais, et j'avais le cœur tout ému.

CHAPITRE LXVIII.

Un soir, Oroboni et moi nous étions à la fenêtre, et nous nous plaignions mutuellement de la faim. Nous élevâmes un peu la voix, et les sentinelles crièrent. Par malheur le surintendant passait de ce côté; il crut de son devoir de faire appeler Schiller et de le réprimander sévèrement de ce qu'il ne veillait pas mieux à nous faire observer le silence.

Schiller vint, plein de colère, s'en plaindre à moi, et m'intima l'ordre de ne plus parler désormais de la fenêtre. Il voulait que je le lui promisse.

— Non, répondis-je, je ne veux pas vous le promettre.

—Oh! *Der teufel! der teufel!* s'écria-t-il, me

dire à moi : Je ne veux pas ! à moi qui viens de recevoir cette maudite réprimande à cause de monsieur !

—Je suis désolé, mon cher Schiller, de la réprimande que vous avez reçue, j'en suis vraiment désolé, mais je ne veux pas vous promettre ce que je sens ne pouvoir tenir.

— Et pourquoi monsieur ne le tiendrait-il pas?

— Parce que je ne le pourrais; parce que la solitude continuelle est un tourment si cruel pour moi que je ne résisterai jamais au besoin d'exhaler quelque parole de mes poumons, et d'inviter mon voisin à me répondre. Et si mon voisin se taisait, j'adresserais la parole aux barreaux de ma fenêtre, aux collines qui sont en face de moi, aux oiseaux qui volent.

— *Der teufel !* et on ne veut pas me promettre !

—Non, non, non ! m'écriai-je !

Il jeta à terre son bruyant trousseau de clés, en répétant : — *Der teufel ! der teufel !* — puis il s'élança à mon cou pour m'embrasser.

—Eh bien ! faut-il que je cesse d'être homme pour cette *canaille* de clefs ! Monsieur est un homme comme je les aime, et je suis content

qu'il ne veuille pas me promettre ce qu'il ne tiendrait pas. J'en agirais de même, moi.—

Je ramassai les clefs et les lui donnai.

— Ces clefs, lui dis-je, ne sont pas si *canaille*, puisqu'elles ne peuvent pas, d'un brave caporal que vous êtes, faire un méchant sbire.

—Et si je croyais qu'elles pussent le faire, répondit-il, je les porterais à mes supérieurs, et je leur dirais : Si vous n'avez d'autre pain à me donner que celui du bourreau, j'irai demander l'aumône.—

Il tira son mouchoir de sa poche, s'essuya les yeux, puis les éleva vers le ciel, en joignant les mains dans l'attitude de la prière. Je joignis les miennes, et je priai comme lui en silence. Il comprenait que je faisais des vœux pour lui comme je comprenais qu'il en faisait pour moi.

En s'en allant, il me dit à voix basse :—Quand monsieur parle au comte Oroboni, qu'il parle au moins le plus bas possible. Il fera ainsi deux bonnes choses, en m'épargnant d'abord les cris du surintendant, et en évitant de laisser comprendre quelque discours.... Dois-je le dire?... quelque discours qui, s'il était rapporté, ne man-

querait pas d'irriter plus encore celui qui peut punir.

Je lui assurai que de nos lèvres ne tombait jamais un seul mot, qui, rapporté à qui que ce fût, pût nous être nuisible.

En effet, nous n'avions pas besoin d'avertissements pour nous tenir sur nos gardes. Deux prisonniers qui entrent ensemble en communication savent fort bien se créer un jargon qui leur donne la faculté de tout se dire, sans être compris de n'importe quel auditeur.

CHAPITRE LXIX.

Je revenais un matin de la promenade : c'était le 7 du mois d'août. La porte de la prison d'Oroboni était ouverte ; Schiller s'y trouvait, et ne m'avait pas entendu venir. Mes gardes veulent avancer le pas pour fermer cette porte ; mais je les préviens, je m'élance dans la prison, et me voilà dans les bras d'Oroboni.

Schiller resta confondu : — *Der teufel ! der teufel !* et il leva le doigt en signe de menace. Mais ses yeux se remplirent de larmes, et il s'écria en sanglotant : — ô mon Dieu ! faites miséricorde à ces pauvres jeunes gens et à moi, et à tous les malheureux, vous qui fûtes si malheureux aussi sur la terre !

Les deux gardes pleuraient aussi. La sentinelle du corridor, qui était accourue, pleurait également. Oroboni me disait : — Silvio, Silvio, ce jour est l'un des plus doux de ma vie ! Je ne sais ce que je lui répondis ; j'étais ivre de joie et de tendresse, j'étais hors de moi.

Quand Schiller nous conjura de nous séparer, et que nous fûmes forcés de lui obéir, Oroboni fondit en larmes, et me dit : — Nous reverrons-nous jamais sur la terre ? —

Et jamais plus je ne l'ai revu ! quelques mois après, sa prison était vide, et Oroboni reposait dans ce cimetière que j'avais devant ma fenêtre !

Depuis que nous nous étions vus un moment, il semblait que notre amitié eût acquis plus de douceur et plus de force qu'auparavant ; il semblait que nous fussions devenus plus nécessaires l'un à l'autre.

C'était un beau jeune homme de noble aspect

mais pâle, et d'une santé déplorable. Ses yeux seuls étaient pleins de vie. Mon affection pour lui s'était augmentée encore de l'intérêt que m'inspiraient sa pâleur et son frêle embonpoint. Il éprouvait la même chose pour moi. Nous sentions tous les deux combien il était vraisemblable que l'un de nous aurait bientôt le malheur de survivre à l'autre.

Peu de jours après, il tomba malade. Je ne faisais que gémir et prier pour lui. Après quelques accès de fièvre, il recouvra un peu de force, et put revenir à nos conversations amicales. Oh ! quelle consolation c'était pour moi d'entendre de nouveau le son de sa voix ! ·

Ne te fais pas illusion, me disait-il ; ce ne sera pas pour long-temps. Aie la force de te préparer à ma perte ; inspire-moi du courage par ton courage.

Précisément à cette époque, on voulut donner une couche de blanc aux murs de nos prisons, et, en attendant, on nous transporta dans des cachots souterrains. Par malheur, dans cet intervalle nous n'étions plus voisins. Schiller me disait qu'Oroboni allait bien, mais je le soupçonnais de ne vouloir pas me dire la vérité, et je craignais que la santé, déjà si faible, d'Oroboni

n'achevât de se ruiner dans ces souterrains.

Ah ! si j'avais eu du moins, dans cette occasion, le bonheur d'être plus près de mon cher Maroncelli ! J'entendis pourtant sa voix, et nous nous saluâmes en chantant, malgré les cris des sentinelles.

Dans ce temps, nous eûmes la visite du médecin en chef de Brüun, appelé sans doute par suite des rapports que le surintendant faisait à Vienne sur l'extrême faiblesse à laquelle nous avait tous réduits une telle insuffisance de nourriture, ou bien parce qu'il régnait alors dans les prisons un scorbut très épidémique.

Ne connaissant pas le motif de cette visite, j'en attribuai la cause à quelque nouvelle maladie d'Oroboni. La crainte de le perdre me donnait une inquiétude indicible. Je fus pris alors d'une profonde mélancolie et du désir de mourir. La pensée du suicide vint de nouveau se présenter à mon esprit. Je la combattais ; mais j'étais comme le voyageur épuisé de fatigue, qui, tout en disant à lui-même : Il est de mon devoir d'aller jusqu'au but, se sent un besoin irrésistible de se jeter à terre pour se reposer. Il m'avait été dit que naguère, dans l'une de ces ténébreuses cavernes, un vieux Bohémien s'était tué en

se brisant la tête contre la muraille. Je ne pouvais chasser de mon imagination la tentation de l'imiter. Je ne sais pas si mon délire n'aurait pas été jusque là, lorsqu'une gorgée de sang sortie de ma poitrine me fit croire ma mort prochaine. Je remerciai Dieu de vouloir me délivrer ainsi de la vie, en m'épargnant un acte de désespoir que condamnait mon intelligence.

Mais Dieu voulut, au contraire, me sauver. Ce crachement de sang allégea mes maux. Sur ces entrefaites, je fus de nouveau transféré dans ma prison supérieure, et l'aspect d'une lumière plus vive, et le voisinage d'Oroboni, qui m'était rendu, me rattachèrent à la vie.

CHAPITRE LXX.

Je lui confiai l'affreuse mélancolie que j'avais éprouvée, séparé de lui ; et il m'avoua qu'il avait eu également à combattre la pensée du suicide.

—Profitons, disait-il, du peu de temps qui nous

est encore accordé pour nous retremper mutuellement dans la religion. Parlons de Dieu ; excitons-nous à l'aimer, et rappelons-nous qu'il est la justice, la sagesse, la bonté, la beauté, qu'il est, à lui seul, tout ce que nous pouvons admirer de plus sublime. Je te dis en vérité que la mort n'est pas loin de moi. Je te serai éternellement reconnaissant de contribuer à me rendre, dans ces derniers jours, aussi religieux que j'aurais du l'être toute ma vie.

Et nos entretiens ne roulaient plus que sur la philosophie chrétienne, comparée dans sa force à la faiblesse des doctrines sensualistes. Tous deux nous nous sentions ravis de trouver une si grande conformité entre le christianisme et la raison ; tous deux, en confrontant les diverses communions évangéliques, nous reconnaissions que la catholique est la seule qui puisse réellement résister à la critique, et qu'elle repose sur les dogmes les plus purs, sur la morale la plus élevée, et non sur les misérables conceptions de l'ignorance humaine.

— Et si, par un hasard qu'il ne nous est guère permis d'espérer, nous retournions dans le monde, disait Oroboni, serions-nous assez lâches pour ne pas confesser l'évangile? pour ne

pas surmonter tout respect humain, lors même que quelqu'un s'aviserait de dire que la prison a affaibli notre intelligence, et que par faiblesse d'esprit nous sommes devenus plus fermes dans notre foi?

—Mon cher Oroboni, lui dis-je, ta question me révèle ta réponse, et cette réponse est aussi la mienne. Le comble de la lâcheté, c'est d'être l'esclave des jugements d'autrui, lorsqu'on a la conviction de leur fausseté. Cette lâcheté, je ne crois pas que, ni toi, ni moi, nous l'eussions jamais.

— Au milieu de ces effusions de cœur, je commis une faute. J'avais juré à Julien de ne jamais confier à personne en dévoilant son vrai nom, les relations qui avaient existé entre nous. J'en fis part à Oroboni, en lui disant : — Dans le monde, jamais chose semblable ne s'échapperait de mes lèvres, mais ici nous sommes dans le tombeau, et lors même que tu devrais en sortir, je sais que je puis me fier à toi.

Cette âme si honnête se taisait.

— Pourquoi ne me réponds-tu pas? lui dis-je.

— Enfin, il se prit à me blâmer gravement d'avoir violé un secret. Son reproche était juste :

aucune amitié, quelque intime et fortifiée par la vertu qu'elle soit, ne peut autoriser une telle violation.

Mais, la faute une fois commise, Oroboni m'en fit dériver un bien. Il avait connu Julien, et savait de sa vie plusieurs traits honorables. — Il s'empressa de me les raconter, en ajoutant : — Cet homme a tant de fois agi en chrétien, qu'il ne peut porter sa frénésie anti-religieuse jusqu'à la tombe, espérons, espérons qu'il en sera ainsi ! Et toi, Silvio, songe à lui pardonner du fond de ton âme ses mauvaises humeurs, et prie pour lui !

— Les paroles d'Oroboni étaient sacrées pour moi.

CHAPITRE LXXI.

Les conversations dont je parle, tantôt avec Oroboni, tantôt avec Schiller ou autres, n'occupaient toutefois qu'une faible partie des longues vingt-quatre heures de ma journée; et

même il n'était pas rare qu'aucune conversation ne me fût possible avec le premier.

Que faisais-je dans une si grande solitude ?

Voici, dans ce temps-là, comment je passais toute ma vie.

Je me levais toujours avec l'aube, et, debout sur la tête de mon lit de planches, me cramponnant aux barreaux de la fenêtre, je disais mes prières. Oroboni était déjà à sa fenêtre, ou ne tardait pas à y venir. Après nous être donné le bonjour, chacun de nous continuait d'élever silencieusement nos pensées vers Dieu. Autant nos tanières étaient horribles, autant était beau le spectacle qui se déroulait devant nous, au dehors. Ce ciel, cette campagne, ce lointain mouvement de créatures vivantes au fond de la vallée, ces voix de paysannes, ces rires, ces chants, nous égayaient, nous faisaient sentir avec plus d'amour la présence de celui qui est si magnifique dans sa bonté, et dont nous avions tant de besoin.

Venait ensuite la visite du matin par les gardes. Ils donnaient un coup-d'œil dans ma chambre pour voir si tout était bien en ordre, examinaient ma chaîne, anneau par anneau, afin de s'assurer si quelque accident ou quelque tentative de ma part l'avaient rompue ; ou plutôt, vu

l'impossibilité de rompre mes fers, ils ne faisaient cette inspection que pour se conformer scrupuleusement aux règles de la discipline. Si c'était le jour du médecin, Schiller demandait si on avait à lui parler et en prenait note.

La ronde de nos prisons terminée, Schiller revenait accompagné de Kunda qui était chargé de nettoyer chaque chambre.

Après un court intervalle, on nous apportait le déjeuner. Il consistait en un demi-pot d'un bouillon rougeâtre et trois tranches de pain très-minces. Je mangeais le pain, et laissais le bouillon.

Ensuite je me mettais à l'étude. Maroncelli avait apporté d'Italie quantité de livres, et tous nos compagnons en avaient aussi apporté plus ou moins. Le tout ensemble formait une bonne petite bibliothèque. Nous espérions en outre pouvoir l'augmenter avec notre argent. Il n'était encore arrivé aucune réponse de l'empereur sur la permission que nous lui avions demandée de lire nos livres et d'en acquérir d'autres; mais, en attendant, le gouverneur de Brüun accordait *provisoirement* à chacun de nous d'avoir avec soi deux livres, et de les changer toutes

les fois qu'on voulait. Sur les neuf heures, arrivait le surintendant, et si le médecin avait été demandé, il l'accompagnait.

Il me restait ensuite un autre intervalle de temps pour l'étude jusqu'à onze heures, l'heure du dîner.

Je n'avais plus de visites jusqu'au coucher du soleil, et je me remettais à l'étude. Schiller et Kunda venaient alors me changer l'eau, et un instant après arrivait le surintendant avec quelques gardes, pour l'inspection du soir dans toute ma chambre et à mes fers.

A une certaine heure du jour, tantôt avant, tantôt après le dîner, selon le bon plaisir des gardes, avait lieu la promenade.

La visite du soir une fois achevée, Oroboni et moi nous nous mettions à causer, et c'étaient ordinairement nos entretiens les plus longs. Les conversations que nous avions aussi quelquefois le matin, ou aussitôt après le dîner, étaient fort courtes pour la plupart.

Il arrivait parfois que les sentinelles étaient assez compatissantes pour nous dire : — Un peu plus bas, messieurs, autrement la peine en retombera sur nous.—

D'autres fois elles feignaient de ne pas s'aper-

cevoir que nous parlions ; puis, en voyant arriver le sergent, elles nous priaient de nous taire jusqu'à ce que ce dernier fût parti ; et à peine était-il loin qu'elles ajoutaient : — *Signori patroni, vous pouvoir parler maintenant, mais le plus bas que possible.*—

Il y eut même quelques-uns de ces soldats qui, s'enhardissant jusqu'à faire le dialogue avec nous, satisfaisaient à nos demandes, et nous donnaient quelques nouvelles de l'Italie.

A certains discours nous ne répondions qu'en les priant de se taire. Il était naturel de soupçonner si toutes leurs paroles n'étaient qu'une franche expansion de cœur, et non un artifice pour scruter le fond de nos âmes. Néanmoins je suis beaucoup plus porté à croire que ces bonnes gens parlaient avec sincérité.

CHAPITRE LXXII.

Un soir, nous avions des sentinelles très-complaisantes, et nous ne prenions pas la peine,

Oroboni et moi, de modérer notre voix. Maroncelli, de son souterrain, s'étant cramponné à la fenêtre, nous entendit et distingua ma voix. Il ne put se contenir et me salua en chantant. Il me demandait comment je me portais, et m'exprimait par les plus tendres paroles son regret de n'avoir pu obtenir qu'on nous mît ensemble.

Cette faveur, je l'avais aussi demandée, mais ni le surintendant du Spielberg, ni le gouverneur de Brüun, n'avaient le pouvoir de nous l'accorder. Notre désir mutuel avait été communiqué à l'empereur, et aucune réponse n'était encore arrivée.

Depuis le jour où nous nous saluâmes en chantant dans les souterrains, j'avais plusieurs fois encore entendu de l'étage supérieur les chansons de Maroncelli, mais sans saisir les paroles, et quelques instants à peine, parce qu'on ne lui permettait pas de continuer.

Cette fois il éleva beaucoup plus la voix, ne fut pas si tôt interrompu, et je compris tout. Il n'est pas de termes pour dire l'émotion que j'éprouvai.

Je lui répondis ; et nous continuâmes le dialogue environ un quart-d'heure. Enfin les sen-

tinelles furent relevées sur la terrasse, et celles qui vinrent ne furent pas si complaisantes.

Nous nous disposions à reprendre nos chants, mais des cris furieux éclatèrent en malédictions, et nous fûmes bien forcés de nous taire.

Je me représentais Maroncelli gisant depuis si long-temps dans cette prison bien autrement rigoureuse que la mienne; je m'imaginais la tristesse qui devait souvent l'y accabler, l'atteinte grave que sa santé devait en ressentir, et, à mon tour, je me sentais saisi d'une douleur profonde.

Il me fut bien donné de pleurer, mais les pleurs ne me soulagèrent pas. Je fus pris d'un grand mal de tête avec une fièvre violente. Ne pouvant plus me tenir sur mes pieds, je me jetai sur ma paillasse. La fièvre augmenta, et je souffrais de la poitrine avec d'horribles spasmes. Je crus mourir cette nuit.

Le lendemain la fièvre avait cessé, et ma poitrine allait mieux; mais il me semblait que mon cerveau était tout en feu; je pouvais à peine remuer la tête, sans y réveiller des douleurs atroces.

Je fis part de mon état à Oroboni. Lui aussi se sentait plus mal que de coutume.

— Mon ami, dit-il, le jour n'est pas loin, où l'un de nous deux ne pourra plus venir à la fenêtre. Chaque fois que nous nous saluons peut être la dernière. Que chacun de nous se tienne donc prêt pour mourir ou pour survivre à son ami. —

— Sa voix était attendrie ; moi, je n'avais pas la force de lui répondre. Nous gardâmes un moment le silence, ensuite il reprit ainsi :

— Que tu es heureux de savoir l'allemand ! tu pourras au moins te confesser ! j'ai demandé un prêtre qui sût l'italien : on m'a dit qu'il n'y en avait point. Mais Dieu voit mon désir, et, depuis ma dernière confession à Venise, en vérité je crois que je n'ai plus rien qui charge gravement ma conscience.

— Moi, au contraire, je me suis confessé à Venise, lui dis-je, avec un cœur plein de haine ; j'ai fait pis que si j'avais refusé les sacrements. Mais si maintenant on me donne un prêtre, je t'assure que je me confesserai de cœur, et en pardonnant à tout le monde.

— Te bénisse le ciel ! s'écria-t-il ; tu me procures une grande consolation. Faisons, oui faisons l'un et l'autre tout ce qu'il est possible, pour que nous soyons éternellement unis au sein

de la félicité, comme nous l'avons été dans ces jours de malheur !

— Le jour d'après je l'attendis à la fenêtre : il ne parut pas. Je sus par Schiller qu'il était gravement malade.

Huit ou dix jours après, il était mieux, et revint me saluer. Je souffrais, mais au moins pouvais-je me soutenir. Quelques mois se passèrent, tant pour lui que pour moi, dans ces alternatives de mieux et de pire.

CHAPITRE LXXIII.

Je pus me traîner ainsi jusqu'au 11 janvier 1823. Le matin, je me levai avec un mal de tête peu violent, mais je me sentais des dispositions à m'évanouir. Mes jambes tremblaient, et j'avais beaucoup de peine à respirer.

Oroboni aussi, depuis deux ou trois jours, était plus mal et ne se levait pas.

On m'apporte la soupe, j'en goûte à peine une cuillerée, et je tombe privé de sentiment. Quelque temps après, la sentinelle du corridor regarda par hasard à travers le guichet, et me voyant à terre, avec le pot renversé à côté de moi, me crut mort, et appela Schiller.

Le surintendant vint aussi. Le médecin fut de suite appelé, et on me mit au lit. J'eus peine à recouvrer mes sens.

Le médecin dit que j'étais en danger, et me fit ôter les fers. Il m'ordonna je ne sais quel cordial, mais mon estomac ne pouvait rien garder. Mon mal de tête allait croissant d'une manière terrible.

On fit immédiatement sur ma maladie un rapport au gouverneur qui expédia un courrier à Vienne pour savoir comment je devais être traité. Il fut répondu de ne pas me transporter à l'infirmerie, mais de me servir dans ma prison avec les mêmes soins qu'à l'infirmerie. De plus on autorisait le surintendant à me fournir des bouillons et des soupes de sa cuisine, tant que durerait la gravité du mal.

Cette dernière précaution me fut d'abord inutile : je ne pouvais avaler aucune nourriture, aucune boisson. Mon état empira pendant toute

une semaine, et jour et nuit j'étais dans le délire.

Kralet Kubitzky me furent donnés pour infirmiers; ils me servaient tous les deux avec affection.

Chaque fois que je reprenais un peu connaissance, Kral me répétait :

— Que monsieur ait confiance en Dieu; Dieu seul est bon.

— Priez-le pour moi, lui disais-je, non de me guérir, mais d'accepter mes malheurs et ma mort en expiation de mes péchés. —

Il me suggéra de demander les sacrements.

— Si je ne l'ai pas déjà fait, répondis-je, attribuez-le à la faiblesse de ma tête; mais ce sera pour moi une grande consolation de les recevoir. —

Kral rapporta mes paroles au surintendant, et l'on fit venir l'aumônier des prisons.

Je me confessai, je communiai et je reçus les saintes huiles. Je fus content de ce prêtre; il s'appelait Sturm. Il n'y avait rien de banal dans les réflexions qu'il me fit sur la justice de Dieu, sur l'injustice des hommes, sur le devoir du pardon, sur la vanité de toutes les choses du monde : elles portaient l'empreinte d'une intelligence

haute et cultivée, et d'un vif sentiment du véritable amour de Dieu et du prochain.

CHAPITRE LXXIV.

L'effort d'attention que je fis pour recevoir les sacrements semblait avoir épuisé mes forces; mais, au contraire, il me fut en aide en me plongeant dans une léthargie de plusieurs heures qui me reposa.

Je me réveillai un peu soulagé, et voyant Schiller et Kral près de moi, je leur pris les mains, et je les remerciai de leurs soins.

Schiller me dit : — J'ai l'œil exercé à voir des malades : je parierais que monsieur n'est pas près de mourir.

— Et vous ne croyez pas, lui dis-je, me faire là une triste prophétie !

— Non, me répondit-il ; les misères de la vie sont grandes, il est vrai ; mais celui qui les sup-

porte avec grandeur d'âme et humilité, gagne toujours quelque chose à vivre. —

Puis il ajouta : si monsieur vit, j'espère qu'il aura dans quelques jours une grande consolation. N'avez-vous pas demandé à voir M. Maroncelli?

— Je l'ai tant de fois demandé en vain, que je n'ose plus l'espérer ;

— Espérez, espérez, monsieur, et renouvelez votre demande.

Je la renouvelai en effet ce jour même. Le surintendant me fit également un devoir d'espérer, et ajouta que non-seulement il était possible que Maroncelli pût me voir, mais encore qu'il me fût donné pour infirmier, et plus tard pour compagnon inséparable.

Comme nous avions tous, nous autres prisonniers d'état, la santé plus ou moins délabrée, le gouverneur avait demandé à Vienne de permettre que nous fussions mis deux à deux, afin de pouvoir nous secourir mutuellement.

J'avais aussi demandé la faveur d'écrire un dernier adieu à ma famille.

Vers la fin de la seconde semaine, une crise s'opéra dans ma maladie, et je me trouvai hors de danger.

Je commençais à me lever, quand un matin ma porte s'ouvre, et je vois entrer, avec un air de fête, le surintendant, Schiller et le médecin.

Le premier courut à moi en me disant : — Nous avons la permission de vous donner Maroncelli pour compagnon, et de vous laisser écrire une lettre à vos parents.

La joie me coupa la respiration, et ce pauvre surintendant, qui, dans l'impétuosité de son bon cœur, avait manqué de prudence, me crut perdu.

Quand je recouvrai mes sens, et que je me rappelai la nouvelle que j'avais entendue, je demandai en grâce de ne pas me faire attendre un si grand bonheur. Le médecin y consentit, et Maroncelli fut conduit dans mes bras.

Oh ! quel moment que celui-là ! — Tu vis ! nous écriâmes-nous à la fois. O mon ami ! ô mon frère ! quel jour heureux, il nous est encore donné de voir ! Dieu en soit béni !

— Mais à notre joie qui était immense se joignait une immense compassion. Maroncelli devait être moins frappé de me trouver ainsi dépéri : il savait quelle grave maladie j'avais faite. Pour moi, sans m'abuser nullement sur ce qu'il avait eu à souffrir, je ne me le figurais pas si

changé. Ce visage autrefois si frais, si épanoui, s'était séché dans la douleur, dans la faim, au mauvais air de sa ténébreuse prison !

Toutefois, ce nous était une bien grande consolation de nous voir, de nous entendre, d'être enfin réunis, pour ne plus nous séparer ! Oh ! que de choses nous avions à nous communiquer, à nous rappeler, à nous répéter ! Quelle douceur à pleurer ensemble ! Quelle harmonie dans toutes nos idées ! Quelle joie de nous trouver d'accord en matière de religion, haïssant tous deux de la même haine l'ignorance et la barbarie, mais aussi ne haïssant aucun homme, prenant tous deux en pitié les ignorants et les méchants, et priant pour eux !

CHAPITRE LXXV.

On m'apporta une feuille de papier et un encrier, pour que j'écrivisse à mes parents.

Comme, à proprement parler, la permission

avait été accordée à un moribond qui désirait faire à sa famille ses derniers adieux, je craignais que ma lettre, maintenant qu'elle devait contenir autre chose, ne fût pas expédiée. Je me bornai donc à prier avec la plus vive tendresse mes parents, mes frères et mes sœurs, de se résigner à mon sort, leur protestant que, quant à moi, j'étais résigné.

Cette lettre pourtant fut expédiée, comme je le sus plus tard, lorsqu'après tant d'années d'absence je revis le toit paternel. Ce fut la seule que ces chers parents purent avoir de moi pendant ma longue captivité. Pour moi, je ne reçus jamais aucune des lettres qu'ils m'écrivaient : elles furent toutes retenues à Vienne. Mes autres compagnons d'infortune étaient également privés de toute relation avec leurs familles.

Nous demandâmes, nombre de fois, la grâce d'avoir du papier et de l'encre pour étudier, ainsi que de pouvoir faire usage de notre argent pour acheter des livres. Nous ne fûmes jamais exaucés.

Le gouverneur continuait cependant à nous permettre de lire nos livres.

Nous obtînmes aussi, grâce à lui, quelques

améliorations dans la nourriture, mais hélas ! cela ne fut pas de longue durée. Il avait permis que nos vivres, au lieu d'être fournis par la cuisine du traiteur des prisons, le fussent par celle du surintendant. Quelques fonds de plus avaient par lui été assignés à cet usage.

Ces dispositions ne furent jamais confirmées ; mais tant que dura cette faveur, j'en éprouvai un grand soulagement. Maroncelli aussi recouvra un peu de vigueur. Quant au malheureux Oroboni, hélas ! il était trop tard !

Ce dernier avait eu pour compagnon, d'abord l'avocat Solera, ensuite le prêtre D. Fortini.

Quand nous fûmes ainsi distribués, deux à deux, dans les prisons, on nous réitéra la défense de parler aux fenêtres sous peine, à celui qui oserait l'enfreindre, d'être rejeté dans la solitude. A dire vrai, quelquefois nous violâmes cette défense pour nous saluer, mais nous ne fîmes plus de longues conversations.

Le caractère de Maroncelli et le mien étaient en parfaite harmonie. Le courage de l'un soutenait le courage de l'autre : si l'un de nous se laissait aller à la tristesse ou à des mouvements de colère contre les rigueurs de notre condition, l'autre l'égayait par quelque plaisanterie ou par

des raisonnements placés à propos. Un doux sourire venait presque toujours tempérer nos douleurs.

Tant que nous eûmes des livres, bien qu'à force de les relire nous les eussions appris par cœur, ils furent pour notre âme un aliment salutaire : c'était continuellement un nouveau sujet d'examens, de comparaisons, de jugements, de rectifications, etc. Nous lisions ou nous méditions en silence une grande partie de la journée, et ne donnant à nos entretiens que le temps du dîner, celui de la promenade, et toute la soirée.

Maroncelli dans son souterrain avait composé beaucoup de vers d'une grande beauté. Il me les récitait et en composait d'autres. J'en composais aussi que je lui récitais à mon tour ; puis nous nous exercions à retenir tout cela dans notre mémoire.

Nous acquîmes par-là une facilité étonnante à composer par cœur de longs poëmes, à les polir et à les dépolir un nombre infini de fois, et à les amener au même degré de perfection qu'il nous eût été donné d'atteindre en les écrivant. Maroncelli composa ainsi, peu-à-peu, et grava dans son esprit plusieurs milliers de vers lyri-

ques et épiques. Je fis la tragédie de *Leoniero da Dertona* et diverses autres choses.

CHAPITRE LXXVI.

Oroboni, après avoir beaucoup souffert pendant l'hiver et au printemps, se trouva l'été beaucoup plus mal encore. Il cracha le sang et tomba en hydropisie.

Je laisse à penser quelle fut notre affliction pendant qu'il était là, se mourant si près de nous, sans qu'il nous fût possible de percer cette inexorable muraille qui nous empêchait de le voir et de lui rendre tous les soins d'une tendre amitié!

Schiller nous apportait de ses nouvelles. L'infortuné jeune homme eut à souffrir des douleurs atroces; mais son âme n'en fut jamais avilie. Il reçut les secours spirituels de l'aumônier (qui, par bonheur savait le français).

Il mourut le jour de sa fête le 13 juin 1823. Quelques heures avant d'expirer, il parla de son père octogénaire, s'attendrit et pleura. Puis il se reprit en disant : — Mais pourquoi pleurer le plus fortuné de tous les miens, puisqu'il est à la veille d'aller me rejoindre au sein de la paix éternelle? —

Ses dernières paroles furent : — Je pardonne de tout mon cœur à mes ennemis.

— D. Fortini lui ferma les yeux; c'était son ami d'enfance, un homme tout religion et charité.

Pauvre Oroboni! quel froid glacial courut dans nos veines quand on vint nous apprendre qu'il n'était plus! — Et que nous entendîmes les voix et les pas de ceux qui venaient prendre le corps! — Et que nous vîmes de la fenêtre le char qui le conduisait à sa dernière demeure! Il était traîné par deux condamnés ordinaires; quatre gardes l'accompagnaient. Nous suivîmes aussi des yeux le triste convoi jusqu'au cimetière. Il entra dans l'enceinte, s'arrêta à un angle : là était la fosse.

Peu d'instants après, le char, les condamnés et les quatre gardes revinrent sur leurs pas. Kubitzky était au nombre de ces derniers. Il me

dit (pensée noble et bien étonnante d'un homme si peu cultivé! : — J'ai bien remarqué le lieu de sa sépulture, afin que si quelque parent ou quelque ami pouvait un jour obtenir de recueillir ses os et de les porter dans son pays, on sache au moins où ils reposent.

Que de fois Oroboni m'avait dit en regardant, de la fenêtre, le cimetière — Il faut que je m'habitue à l'idée d'aller pourrir là, et cependant j'avoue que cette idée me fait frissonner. Il me semble qu'enseveli dans ce pays on ne doit pas être si bien que dans notre chère péninsule. — Puis il riait et s'écriait : — Enfantillages ! Quand un habit est usé, et qu'il faut s'en défaire, qu'importe où il soit jeté ? —

D'autres fois il disait : — Je me prépare chaque jour à la mort ; mais je me serais plus volontiers résigné, à une condition : rentrer à peine sous le toit paternel, embrasser les genoux de mon père, entendre une parole de bénédiction, et mourir ! — Il soupirait et ajoutait : — Si ce calice ne peut s'éloigner de moi, que votre volonté soit faite, ô mon Dieu !

— Et au matin de son dernier jour, il dit encore, en baisant un crucifix que Kral lui présentait :

— Toi qui étais Dieu, tu eus cependant horreur de la mort, et tu disais : *Si possibile est, transeat a me calix iste!* pardonne si je le dis aussi. Mais je répète aussi tes autres paroles : *Verumtamen, non sicut ego volo, sed sicut tu.*

CHAPITRE LXXVII.

Après la mort d'Oroboni, je tombai de nouveau malade. Je croyais que j'allais suivre de près notre ami : et je le désirais. Seulement aurais-je pu me séparer sans regret de Maroncelli.

Souvent, tandis qu'assis sur sa paillasse, il lisait ou faisait des vers, ou peut-être, feignant comme moi de se distraire avec l'étude, rêvait à nos infortunes, je le regardais douloureusement et je pensais : — Combien plus triste sera ta vie, lorsque le souffle de la mort m'aura touché; lorsque tu me verras porter hors de cette chambre, lorsqu'en regardant le cimetière tu diras : — Silvio aussi est là, et je m'attendrissais sur le

sort de ce pauvre ami destiné à me survivre, et je faisais des vœux pour qu'on lui donnât un autre compagnon capable de l'apprécier comme je l'appréciais, — ou pour que le Seigneur prolongeât mes tourments, et me laissât le doux soin de tempérer ceux de cet infortuné, en les partageant.

Je ne dirai point combien de fois mes maladies s'en allèrent et reparurent. L'assistance que, pendant toute leur durée, je recevais de Maroncelli, était celle du plus tendre frère. Il s'apercevait quand il ne me convenait pas de parler, et alors il gardait le silence; il s'apercevait aussi quand ses paroles pouvaient m'être de quelque soulagement, et alors il trouvait toujours des sujets conformes aux dispositions de mon esprit, tantôt, secondant lui-même ces dispositions, tantôt visant à les changer peu-à-peu. D'esprits plus élevés que le sien, je n'en avais jamais connus; de pareils au sien, un bien petit nombre. Un grand amour de la justice, une grande tolérance, une grande foi en la vertu de l'homme et dans les bontés de la Providence, un sentiment très-vif du beau dans tous les arts, une imagination riche de poésie, toutes les qualités les plus aimables de l'esprit et du cœur

s'unissaient en lui pour me le rendre cher.

Je n'oubliais pas Oroboni, et chaque jour je gémissais de sa mort; mais ce qui souvent m'était doux au cœur, c'était de penser que cet ami, libre de tous maux, et heureux dans le sein de la divinité, devait compter au nombre de ses joies celle de me voir avec un autre ami non moins tendre que lui.

Une voix semblait m'assurer au fond de mon âme qu'Oroboni n'était plus dans le lieu des expiations; néanmoins je priais toujours pour lui. Souvent, dans mes songes, je le vis qui priait aussi pour moi, et, ces songes, j'aimais à me persuader qu'ils n'étaient pas l'effet du hasard, mais bien de véritables apparitions que Dieu permettait pour me consoler. Il serait ridicule de peindre ici la vivacité de ces songes, et la satisfaction réelle qu'ils me laissaient pendant des journées entières.

Mais les sentiments religieux et mon amitié pour Maroncelli adoucissaient chaque jour davantage mes afflictions. La seule idée qui m'épouvantait, c'était la possibilité que ce malheureux, d'une santé déjà si délabrée, quoique moins chancelante que la mienne, me précédât au tombeau. Chaque fois qu'il devenait malade,

je tremblais; aussitôt que je le voyais aller mieux, c'était une fête pour moi.

Ces craintes que j'avais de le perdre donnaient à mon affection pour lui une force toujours croissante; et la peur de me perdre produisait sur lui le même effet.

Ah! il y a pourtant beaucoup de douceur dans ces alternatives de craintes et d'espérances, touchant la seule personne aimée qui nous reste! Assurément notre sort était l'un des plus misérables qui soient donnés sur la terre; eh bien! cette estime et cette amitié sans bornes, dont nous étions pénétrés l'un pour l'autre, faisaient naître, au milieu de nos douleurs, une sorte de félicité; et certes elle était bien réelle.

CHAPITRE LXXVIII.

J'aurais désiré que le prêtre, dont j'avais été si content lors de ma première maladie, nous eût

été accordé pour confesseur, et que nous eussions pu le voir de temps en temps, même sans être dangereusement malades. Loin de lui confier cette charge, le gouverneur nous assigna un Augustin, appelé le père Baptiste, en attendant que Vienne confirmât la nomination de celui-ci, ou en désignât un autre à sa place.

Je craignais de perdre au change ; je me trompais. Le père Baptiste était un ange de charité. Ses manières étaient pleines de noblesse et d'élégance ; il raisonnait avec profondeur sur les devoirs de l'homme.

Nous le priâmes de nous visiter souvent. Il venait tous les mois, et plus fréquemment s'il le pouvait. Il nous portait aussi quelques livres, avec la permission du gouverneur, et nous disait au nom de son abbé, que toute la bibliothèque du couvent était à notre disposition. C'eût été pour nous un grand avantage, s'il eût duré. Toute fois nous en profitâmes pendant quelques mois.

Après la confession, il s'arrêtait longuement à causer, et dans tous ses discours apparaissait une âme pleine de droiture et de dignité, éprise de la grandeur et de la sainteté de l'homme. Nous eûmes le bonheur de jouir environ une année

de ses lumières et de son amitié, et jamais il ne se démentit. Jamais une syllabe qui pût faire soupçonner l'intention de servir plutôt la politique que la religion. Jamais un léger manquement aux égards les plus délicats.

D'abord, pour dire la vérité, je me défiais de lui, je m'attendais à le voir tourner la finesse de son esprit à des investigations déplacées. Dans un prisonnier d'état, pareille défiance n'est que trop naturellle; mais aussi quel soulagement on éprouve, lorsqu'elle vient à se dissiper, et que, dans l'interprète de Dieu, on ne découvre de zèle que pour la cause de Dieu et de l'humanité!

Il avait une manière à lui toute particulière, et très-efficace de donner des consolations. Si je m'accusais, par exemple, de quelques mouvements de colère occasionnés par la rigueur de notre régime de prison, après quelques sages réflexions sur la nécessité de souffrir avec sérénité et en pardonnant, il s'attachait à me peindre des couleurs les plus vives toutes les misères inséparables des conditions différentes de la mienne. Il avait beaucoup vécu dans les villes et à la campagne, connu les grands et les petits, médité sur les injustices humaines: il était à même de bien décrire les passions ainsi que les mœurs des di-

verses classes de la société. Partout il me montrait des forts et des faibles, des oppresseurs et des opprimés ; partout la nécessité de haïr un semblable ou de l'aimer par un sentiment généreux d'indulgence et de compassion. Les exemples qu'il citait pour me rappeler l'universalité du malheur, et les bons effets qu'on peut tirer du malheur même, n'avaient rien d'extraordinaire, ou plutôt n'étaient que des faits très-communs, mais il se servait d'expressions si justes, si puissantes, qu'elles me faisaient fortement sentir les déductions qui émanaient de ses récits.

Ah ! oui, chaque fois que je venais d'entendre ces bienveillants reproches et ces nobles conseils, je brûlais de l'amour de la vertu, je ne haïssais plus personne, j'eusse donné ma vie pour le moindre de mes semblables, je bénissais Dieu de m'avoir fait homme.

Ah ! malheureux celui qui méconnait la sublimité de la confession ! Malheureux celui qui, de peur de paraître vulgaire, se croit obligé de la considérer avec dérision ! Que chacun sache déjà qu'il faut être bon, est-ce à dire pour cela qu'il soit inutile de se l'entendre répéter, et qu'on ait assez de ses propres réflexions et des lectures

faites à propos? non ; la parole vivante d'un homme a une puissance que n ont point ni nos lectures, ni nos propres réflexions ! L'âme en est mieux remuée ; les impressions qu'elle reçoit sont plus profondes. Il y a dans la parole d'un frère une vie, un à-propos, que nous chercherions souvent en vain dans les livres et dans nos propres pensées.

CHAPITRE LXXIX.

Au commencement de l'année 1824, le surintendant qui avait ses bureaux à l'un des bouts de notre corridor, se transporta ailleurs, et les chambres qui les composaient, avec d'autres dépendances, furent converties en prisons. Hélas ! nous comprîmes qu'on attendait d'Italie de nouveaux prisonniers d'état.

On vit bientôt arriver effectivement les condamnés d'un troisième procès ; tous de mes amis

ou connaissances ! Oh ! quelle fut ma tristesse, quand je sus leurs noms ! Borsieri était l'un de mes plus anciens amis. J'étais attaché à Confalonieri depuis moins long-temps, mais c'était de tout mon cœur. Si j'avais pu, en me condamnant au *carcere durissimo* ou à tout autre supplice, les exempter de leur peines et leur rendre la liberté, Dieu m'est témoin si je l'aurais fait ! Je ne dis pas que j'eusse donné ma vie : donner sa vie, c'est peu de chose ; souffrir, c'est bien davantage.

J'aurais eu alors un si grand besoin des consolations du père Baptiste ! on ne lui permit plus de venir.

Il arriva de nouveaux ordres pour le maintien de la discipline la plus sévère. La terrasse qui nous servait de promenade fut d'abord entourée d'une palissade de manière à ce que personne, même de loin et avec des télescopes, ne pût nous voir. Nous fûmes ainsi privés du magnifique spectacle des collines environnantes et de la ville, au fond de la vallée. On ne s'en tint pas à cela : pour aller à cette terrasse, il fallait, comme je l'ai dit, traverser la cour, et dans cette cour un grand nombre de personnes avaient la facilité de nous voir. Afin de nous soustraire à tous les yeux, on

nous enleva ce lieu de promenade, et il nous en fut assigné un autre beaucoup plus petit, contigu à notre corridor, et exposé au nord comme nos prisons.

Je ne puis exprimer combien ce changement de promenade nous affligeait. Je n'ai pas décrit tous les charmes qu'avait pour nous le lieu qu'on nous enlevait. La vue des jeunes fils du surintendant et leurs chères caresses, là même où, dans ces derniers jours, nous avions vu leur mère malade; quelques mots avec le serrurier, qui avait aussi son logement là; les joyeuses chansonnettes et les accords d'un caporal qui pinçait de la guitare, et enfin l'innocent amour, non de moi ni de mon compagnon, mais d'une honnête Hongroise, femme d'un caporal, et marchande de fruits, qui s'était éprise de Maroncelli.

Déjà, avant qu'on l'eût mis avec moi, cette femme et lui se voyaient presque tous les jours, et il s'était établi entre eux un peu d'amitié. Maroncelli avait une âme si honnête, si digne, si simple dans ses intentions, qu'il ne se doutait nullement d'avoir inspiré de l'amour à la pauvre créature. C'est moi qui le lui fis remarquer. Il hésita d'abord à me croire; mais, dans la seule

crainte que je n'eusse raison, il s'enjoignit à lui-même de se montrer plus froid avec elle. Mais, loin d'éteindre l'amour de cette femme, ce surcroît de réserve semblait l'augmenter.

Comme la fenêtre de sa chambre s'élevait à peine d'une coudée au-dessus du sol de la terrasse, elle sautait de notre côté, sous le prétexte apparent d'étendre du linge au soleil, ou de faire toute autre besogne; et elle s'arrêtait là à nous regarder, entrant même en conversation, si elle le pouvait.

Nos pauvres gardes, toujours fatigués d'avoir peu ou point dormi la nuit, saisissaient volontiers l'occasion de venir dans ce coin, où, sans être aperçus de leurs chefs, ils pouvaient s'asseoir sur l'herbe et sommeiller. Maroncelli se trouvait dans un grand embarras, tant l'amour de cette malheureuse était visible. J'étais encore plus embarrassé que lui. Néanmoins, de pareilles scènes, qui auraient pu être passablement risibles, si cette femme nous eût inspiré moins de respect, étaient pour nous sérieuses, je pourrais même dire, pathétiques. La malheureuse Hongroise avait une de ces physionomies qui révèlent d'une manière indubitable l'habitude de la vertu et le besoin d'estime. Elle n'était pas

belle, mais douée d'une telle expression de noblesse, que les contours un peu irréguliers de son visage semblaient s'embellir à chaque sourire, à chaque mouvement de ses muscles.

S'il était dans mon dessein de parler d'amour, j'aurais encore bien des choses à dire sur cette malheureuse et vertueuse femme, morte aujourd'hui. Mais qu'il me suffise d'avoir mentionné l'un des rares événements de notre détention.

CHAPITRE LXXX.

Ces rigueurs croissantes rendaient notre vie chaque jour plus monotone. Les années 1824, 1825, 1826, 1827, comment se passèrent-elles pour nous? La permission d'user de nos livres, que le gouverneur nous avait accordée provisoirement, nous fut retirée. La prison devint pour nous un vrai tombeau, dans lequel on ne nous laissait même pas la tranquillité du tombeau. Tous les mois, à un jour indéterminé, le chef de la police,

accompagné d'un lieutenant et de ses gardes, venait faire une minutieuse perquisition. On nous mettait tout nus, on examinait toutes les coutures de nos habits, pour s'assurer si nous n'y avions pas caché quelques papiers ou tout autre chose; on ouvrait nos paillasses et on en fouillait l'intérieur. Quoiqu'on ne dût rien trouver de suspect parmi nous, ces visites continuelles, faites hostilement et à l'improviste, avaient je ne sais quoi qui m'irritait, et qui, chaque fois, me donnait la fièvre.

Les années précédentes m'avaient semblé si malheureuses! et maintenant je me les rappelais avec regret, comme une époque de chères délices. Où étaient ces heures où je m'enfermais dans l'étude de la Bible, ou d'Homère? A force de lire Homère dans le texte, cette légère connaissance que j'avais du grec s'était augmentée, et je m'étais passionné pour cette langue. Combien je m'affligeais de ne pouvoir en continuer l'étude! Dante, Pétrarque, Shakespeare, Byron, Walter-Scott, Schiller, Goëthe, etc., que d'amis m'étaient enlevés! Parmi ces livres, je comptais encore quelques ouvrages de morale chrétienne, comme Bourdaloue, Pascal, l'Imitation de Jésus-Christ, la Philothée, etc., livres qu'on jette là

pour ne plus reprendre, quand on les lit avec un esprit de critique étroite et illibérale, en se récriant à chaque défaut de goût, à chaque pensée peu solide ; mais dans lesquels on découvre, si on les lit avec bonne foi, de même que sans vains scrupules, une philosophie sublime, fortement substantielle au cœur et à l'intelligence.

Quelques-uns de ces livres de religion nous furent depuis envoyés en présent par l'empereur, mais à l'exclusion absolue de tout autre genre de livres servant aux études littéraires.

Ce don d'ouvrages ascétiques nous fut obtenu en 1825 par un confesseur dalmate, qu'on nous envoya de Vienne, le père Stephano Paulowich, et qui fut nommé, deux ans après, évêque de Cattaor. Nous lui fûmes aussi redevables de la messe, qu'on nous avait d'abord constamment refusée, sous prétexte qu'on ne pouvait nous conduire à l'église et nous tenir séparés, deux à deux, comme il était prescrit.

Comme une telle dissémination était impossible, nous allions à la messe divisés en trois groupes, dont l'un se plaçait à la tribune de l'orgue, l'autre, sous la tribune, de manière à ne pas être aperçus ; et le troisième, dans une chapelle ayant vue dans l'église par une grille.

Maroncelli et moi, nous avions alors pour compagnons, mais avec défense d'échanger une parole d'un couple à l'autre, six condamnés, dont la sentence était antérieure à la nôtre. Deux d'entre eux avaient été mes voisins dans les *plombs* de Venise. Nous étions conduits par des gardes au poste qu'on nous avait assigné, et ramenés, après la messe, chaque couple dans sa prison. C'était un capucin qui venait nous dire la messe. Ce brave homme terminait toujours la cérémonie par un *oremus*, dans lequel il demandait à Dieu de nous délivrer de nos fers; et alors sa voix s'attendrissait. Quand il revenait de l'autel, il donnait à chacun des trois groupes un regard de pitié, et penchait tristement la tête en priant.

CHAPITRE LXXXI.

En 1825, Schiller fut jugé trop affaibli par les infirmités de la vieillesse, et on lui donna à gar-

der d'autres condamnés, pour lesquels il n'était pas besoin d'une vigilance aussi active. Oh ! qu'il nous fut pénible de le voir s'éloigner de nous, et qu'il lui en coûta aussi de nous quitter !

Pour successeur, il eut d'abord Kral, dont la bonté ne le cédait pas à la sienne. Mais lui aussi reçut bientôt une autre destination, et il nous en vint un qui, sans être méchant, était bourru et étranger à toute marque d'affection.

Ces changements me causaient une affliction profonde. Schiller, Kral et Kulitzky, mais particulièrement les deux premiers, nous avaient assisté dans nos maladies comme un père ou un frère auraient pu le faire. Incapables de trahir leur devoir, ils savaient du moins l'accomplir sans dureté de cœur. S'ils avaient un peu de rudesse dans les formes, cette rudesse était presque toujours involontaire ; et d'ailleurs, les tendres égards dont ils usaient envers nous la rachetaient pleinement. Je me fâchai quelquefois contre eux ; mais comme ils me pardonnaient de bon cœur ! comme ils avaient hâte de nous persuader qu'ils n'étaient pas sans affection pour nous ! comme ils se réjouissaient de voir que nous en étions persuadés, et que nous les reconnaissions pour gens de bien !

Depuis qu'il s'était éloigné de nous, Schiller avait fait plusieurs maladies dont il s'était relevé. Nous demandions de ses nouvelles avec une sollicitude toute filiale. Quand il était convalescent, il venait quelquefois se promener sous nos fenêtres. Nous toussions pour le saluer, il levait les yeux avec un sourire mélancolique, et il disait à la sentinelle de manière à se faire entendre de nous : — *Da sind meine sohne !* (ce sont là mes enfants!

Pauvre vieillard ! quelle peine c'était pour moi de te voir traîner lentement ton flanc malade, et de ne pouvoir te soutenir avec mon bras !

Il lui arrivait parfois de s'asseoir sur l'herbe, et de lire. C'étaient les livres qu'il m'avait prêtés; et, pour me les faire reconnaître, il en disait le titre à la sentinelle, ou en lisait tout haut quelque passage. La plupart du temps ces livres n'étaient que des contes d'Almanach, ou autres romans d'un faible mérite littéraire, mais remplis d'une saine morale.

Après avoir essuyé plusieurs attaques d'apoplexie, il se fit porter à l'hôpital militaire. Il était déjà dans un état désespéré, et il y mourut bientôt. Il possédait quelques centaines de flo-

rins, fruit de ses longues économies, et les avait prêtés à quelques-uns de ses anciens compagnons d'armes. Lorsqu'il se vit près de sa fin, il fit venir près de lui ces amis, et leur dit : — Je n'ai plus de parents; que chacun de vous garde ce que j'ai déposé dans ses mains. Je vous demande seulement de prier pour moi.

— Un de ces amis avait une fille de dix-huit ans, qui était la filleule de Schiller. Quelques heures avant de mourir, il la fit appeler. Il ne pouvait déjà plus prononcer aucune parole distinctement ; il ôta de son doigt un anneau d'argent, son dernier avoir, et le mit au doigt de la jeune fille. Puis il l'embrassa, et pleura en l'embrassant. La pauvre enfant poussait des cris, et l'arrosait de ses larmes. Il les lui essuyait avec son mouchoir. Il prit ensuite ses mains, et se les posa sur les yeux. Ces yeux étaient fermés pour toujours.

CHAPITRE LXXXII.

Les consolations humaines allaient ainsi nous manquant l'une après l'autre; et les douleurs croissaient chaque jour. Je me résignais à la volonté de Dieu, mais je ne me résignais qu'en gémissant; et mon âme, au lieu de s'endurcir au mal, semblait en être de plus en plus vivement affectée.

Une fois on m'apporta clandestinement une feuille de la gazette d'Augsbourg, dans laquelle on avançait sur mon compte une chose fort étrange, à propos de la prise d'habit de l'une de mes sœurs.

On disait : — « La signora Maria Angiola » Pellico, fille de, etc., etc., a pris aujourd'hui, » le voile dans le couvent de la Visitation à » Turin, etc.... C'est la sœur de l'auteur de » *Françoise de Rimini*, Silvio Pellico, lequel » est sorti depuis peu de la forteresse du Spiel-

» berg, gràcié par S. M. l'empereur; trait de
» clémence bien digne d'un souverain aussi
» magnanime, et qui a réjoui toute l'Italie, vu
» que, etc., etc. »

Suivait un magnifique éloge de moi.

Je ne pouvais m'imaginer dans quel but on avait inventé cette fable de ma grâce. Une pure plaisanterie de journaliste me paraissait chose invraisemblable; peut-être était-ce quelque ruse de la police autrichienne? qui sait? Mais les noms de Maria Angiola étaient précisément ceux de ma plus jeune sœur. De la gazette de Turin ils étaient probablement passés dans d'autres journaux. Ainsi donc, à n'en plus douter, cette excellente enfant se faisait religieuse. Ah! peut-être était-ce après la perte de ses parents, qu'elle embrassait cet état! Pauvre petite enfant! elle n'a pas voulu que je fusse seul à souffrir les angoisses d'une prison : elle aussi a voulu s'enfermer! Puisse le Seigneur la douer à un plus haut degré que moi de la vertu de patience et d'abnégation! Que de fois, dans sa cellule, cet ange pensera à moi! à combien d'austères pénitences elle se soumettra pour obtenir de Dieu qu'il adoucisse les maux de son frère!

Ces pensées m'attendrissaient et me déchi-

raient le cœur. Hélas! mes malheurs ne pouvaient que trop avoir contribué à abréger les jours de mon père ou de ma mère, et peut-être de tous les deux! Plus j'y réfléchissais, plus il me semblait impossible qu'à moins d'une telle perte ma Marietta se fût déterminée à quitter le toit paternel. Ce doute me pesait presque autant que la certitude, et il s'éleva ainsi dans mon âme une lutte horrible.

Maroncelli n'en était pas moins ému que moi. Quelques jours après il se mit à composer un chant élegiaque sur la jeune sœur du prisonnier. Il fit un petit poëme charmant, tout imprégné de mélancolie et de douleur. Lorsqu'il l'eût terminé, il me le récita. Oh! comme je lui fus reconnaissant de sa noble pensée! Parmi tant de milliers de vers qui avaient été faits jusqu'à ce jour pour des religieuses, c'étaient peut-être les seuls qui eussent été composés en prison pour le frère de la religieuse, par son compagnon de captivité. Quel trophée d'idées pathétiques et saintes!

C'est ainsi que l'amitié adoucissait mes douleurs. Ah! depuis cette époque, il ne se passa pas de jour que je ne me transportasse en pensée dans un couvent de jeunes vierges; qu'en-

tre ces vierges je ne m'arrêtasse à en considérer une avec la plus tendre compassion ; que je ne priasse ardemment le ciel de lui embellir la solitude, et de ne pas permettre que son imagination lui peignît trop vivement l'horreur de ma prison.

CHAPITRE LXXXIII.

La venue clandestine de cette gazette ne doit pas faire supposer au lecteur que je réussisse à me procurer fréquemment des nouvelles du dehors. Non : autour de moi tous étaient bons, mais tous enchaînés par une crainte excessive. S'il se fit parfois en secret une légère infraction à la discipline, ce ne fut absolument que lorsqu'il y avait absence évidente de tout danger ; ce qui était chose fort difficile au milieu de tant de perquisitions ordinaires et extraordinaires.

A l'exception de la note relative à ma jeune

sœur que je viens de rapporter, il ne me fut jamais donné de recevoir clandestinement aucunes nouvelles de mes chers parents, hélas ! si loin de moi.

La crainte que j'avais qu'ils n'eussent cessé de vivre, fut à quelque temps de là plutôt augmentée que diminuée par la manière dont le chef de la police vint un jour m'annoncer que toute ma famille se portait bien.

— S. M. l'empereur me charge, dit-il, de vous transmettre de bonnes nouvelles des parents que vous avez à Turin. —

Je tressaillis de plaisir et de surprise à cette communication qui jamais jusqu'alors ne m'avait été faite, et je demandai de plus longs détails.

— J'ai laissé à Turin, lui dis-je, un père, une mère, des frères, des sœurs : sont-ils tous vivants ? Oh ! si vous avez une lettre de quelqu'un d'eux, montrez-la moi, je vous en supplie !

— Je ne puis rien montrer. Vous devez vous contenter de cela. C'est toujours une preuve de bonté de la part de l'Empereur que de vous faire dire ces consolantes paroles. Cela ne s'est encore pratiqué pour personne.

— Je conviens que c'est une grande preuve de bonté de la part de sa Majesté ; mais vous concevrez qu'il m'est impossible de tirer aucune consolation de paroles aussi vagues. Quels sont ceux de mes parents qui se portent bien ? n'en ai-je perdu aucun ?

— Je regrette, monsieur, de ne pouvoir rien dire de plus que ce qui m'a été ordonné. —

Et là-dessus il s'en alla.

Nul doute qu'on n'eût l'intention de m'apporter quelque soulagement par cette nouvelle. Mais je me persuadai que l'Empereur, en même temps qu'il avait bien voulu céder aux instances de quelques personnes de ma famille, et permettre qu'on me donnât cet avis, avait défendu de me montrer aucune lettre, afin de me laisser ignorer le nom de ceux des miens dont j'aurais à déplorer la perte. A quelques mois de là je reçus un semblable avis, mais point de lettre et pas une explication de plus.

On s'aperçut que, loin de me satisfaire, une si grande faveur ne faisait que m'attrister davantage, et on ne me dit plus rien de ma famille.

La pensée que mon père et ma mère étaient morts, ainsi que mes frères peut-être, ainsi que Joséphine mon autre sœur bien-aimée ; et qu'à

son tour, la seule qui survécût, Marietta, s'éteindrait bientôt dans les angoisses de la solitude et dans les austérités de la pénitence, me détachait de plus en plus de la vie.

Quelquefois, violemment assailli par mes souffrances accoutumées ou par de nouvelles indispositions, telles que d'horribles coliques avec des symptômes très-douloureux, semblables à ceux du *Choléra-Morbus*, j'espérai mourir. Oui, *j'espérai*, c'est bien le mot.

Et néanmoins, ô contradiction de la nature humaine! si je jetais un regard sur mon ami languissant, mon cœur se déchirait à la pensée de le laisser seul, et de nouveau je désirais la vie!

CHAPITRE LXXXIV.

A trois diverses époques, il arriva de Vienne des personnages de haut rang pour visiter nos prisons, et s'assurer qu'il ne s'y commettait

aucun abus de discipline. La première fois, ce fut le baron Von Münch ; et celui-ci, s'apitoyant sur le peu de jour que nous avions, nous promit de demander à pouvoir prolonger notre journée en faisant placer, pour quelques heures de la soirée, une lanterne à l'extérieur du guichet. Sa visite eut lieu en 1825 : une année après, son pieux dessein fut exécuté ; et dorénavant, grâce à cette lueur sépulcrale, il nous fut possible de voir les murs et de nous promener sans risque de nous rompre le cou.

La seconde visite fut celle du baron Von Vogel. Il me trouva dans un état de santé déplorable, et apprenant que, quoique persuadé que le café me serait salutaire, le médecin n'osait me l'ordonner parce que c'était un objet de luxe, il dit en ma faveur un mot de consentement ; et le café me fut ordonné.

La troisième visite fut celle de je ne sais quel autre seigneur de la cour, homme d'environ cinquante à soixante ans, qui nous témoigna par ses manières et ses discours la plus noble compassion. Il ne pouvait rien pour nous, mais l'expression suave de sa bonté était déjà un bienfait, et nous lui en fumes reconnaissants.

Oh ! avec quelle ardeur le prisonnier désire

voir des créatures de son espèce! La religion chrétienne qui est si riche d'humanité, n'a pas oublié de mettre au nombre des œuvres de miséricorde la *visite des prisonniers*. La vue des hommes qui ont pitié de votre douleur, alors même qu'ils ne peuvent pas vous consoler d'une manière plus efficace, est elle seule une véritable consolation.

La solitude profonde peut profiter à l'amendement de quelques âmes; mais je crois qu'en général elle porte encore de meilleurs fruits, lorsqu'elle n'est point poussée à l'extrême et rigoureusement exclusive de tout contact avec la société. Moi du moins je suis ainsi fait : si je ne vois pas mes semblables, je concentre mes affections sur un trop petit nombre d'entre eux, et je cesse d'aimer les autres; si je puis en voir, je ne dirai pas beaucoup, mais un nombre raisonnable, j'aime avec tendresse tout le genre humain.

Mille fois je me suis senti le cœur si uniquement épris de l'amour d'un très-petit nombre, que je m'en effrayais. J'allais alors à la fenêtre, soupirant après la vue de quelque nouveau visage ; et je m'estimais heureux, si la sentinelle en se promenant ne rasait pas de trop près le

mur ; si elle s'en éloignait assez pour que je pusse la voir ; si elle levait la tête, en m'entendant tousser ; si elle avait dans sa physionomie quelque expression de bonté. Quand il me semblait y découvrir quelques traces de compassion, j'étais saisi d'un doux tressaillement, comme si ce soldat inconnu eût été pour moi un ami intime. Lorsqu'il s'éloignait, j'attendais avec une tendre inquiétude qu'il revînt sur ses pas, et s'il revenait en me regardant, je m'en réjouissais comme d'un grand acte de charité. S'il ne passait pas de manière à se laisser voir, j'en demeurais mortifié comme un homme qui aime, et qui voit qu'on fait peu de cas de son amour.

CHAPITRE LXXXV

Dans l'ancienne prison d'Oroboni, contiguë à la nôtre, étaient maintenant D. Fortini et M. Antonio Villa. Ce dernier, jadis robuste comme un Hercule, souffrit beaucoup de la faim la pre-

mière année, et quand il eut plus de nourriture, il se trouva sans force pour digérer. Il languit long-temps, et ensuite réduit presque à l'extrémité, il obtint qu'on lui donnât une prison mieux aérée. L'atmosphère méphitique d'un étroit tombeau lui était sans doute très-nuisible, ainsi qu'à nous tous. Mais le remède qu'il invoquait fut insuffisant. Il traîna quelques mois encore dans sa nouvelle prison, puis mourut, après quelques vomissements de sang.

Il fut assisté de son compagnon D. Fortini, et de l'abbé Paulowick, qui vint en toute hâte de Vienne, lorsqu'on y sut que Villa était mourant.

Quoique je fusse lié avec lui moins étroitement qu'avec Oroboni, sa mort ne laissa pas de m'affliger beaucoup. Je savais qu'il était aimé avec la plus vive tendresse par ses parents et p une épouse ! Pour lui, son sort était moins à plaindre qu'à envier, mais le sort de ceux qu i lui survivaient !....

Je l'avais encore eu pour voisin sous les *plombs*; Hemerello m'avait porté plusieurs vers de lui, et lui en avait rapporté de moi. Un profond sentiment régnait par fois dans ces vers qu'il m'envoyait.

Après sa mort, il me sembla que je lui étais

plus attaché que pendant sa vie, en apprenant de la bouche des gardes combien il avait cruellement souffert. Le malheureux ne pouvait se résigner à mourir, quoique profondément religieux. Il éprouva dans tout son excès l'horreur de ce terrible passage, sans toutefois cesser de bénir le Seigneur, lui criant avec des larmes: — je ne sais pas conformer ma volonté à la vôtre, et cependant je le voudrais; ô mon Dieu, opérez vous-même en moi ce miracle !

Il n'avait pas le courage d'Oroboni, mais il l'imita, en protestant qu'il pardonnait à ses ennemis.

Sur la fin de cette même année (c'était en 1826) nous entendîmes un soir dans le corridor le bruit mal comprimé des pas de plusieurs personnes. Notre oreille était devenue très-habile à discerner mille sortes de bruits. Une porte s'ouvre: nous reconnaissons que c'est celle de l'avocat Solera ; puis une autre: c'est celle de Fortini. Parmi plusieurs voix qui parlent bas, nous distinguons celle du chef de police. — qu'est-ce donc ? une perquisition à une heure si avancée? et pourquoi ?

Mais bientôt ils sortent de nouveau dans le corridor. Voilà que tout-à-coup le bon Fortini

se met à dire : — *oh ! pauvre étourdi que je suis ! pardon ! j'oubliais un tome de mon bréviaire.*

Et vite, vite il revint sur ses pas pour prendre ce livre, puis rejoignit les autres. La porte de l'escalier s'ouvrit, et nous entendîmes leurs pas jusqu'au fond : nous comprîmes qu'ils avaient tous deux reçu leur grâce, et, malgré nos regrets de ne pas les suivre, nous nous réjouîmes de leur bonheur.

CHAPITRE LXXXVI.

La délivrance de ces deux compagnons de captivité n'aurait-elle aucune conséquence pour nous ? Comment sortaient-ils, eux, qui avaient été condamnés comme nous, l'un à vingt ans, l'autre à quinze, tandis que sur nous et sur plusieurs autres ne brillait pas même la grâce ?

Des préventions plus graves pesaient-elles donc sur ceux qu'on ne renvoyait pas ? ou bien avait-on l'intention de nous gracier tous, à de courts

intervalles les uns des autres, et deux à la fois seulement? peut-être tous les mois? peut-être tous les deux ou trois mois?

Nous fûmes dans ce doute pendant quelque temps. Mais plus de trois mois s'écoulèrent sans qu'aucune autre mise en liberté fût réalisée. Vers la fin de 1827, nous pensâmes que le mois de décembre était peut-être choisi pour l'anniversaire des grâces. Le mois de décembre passa, et rien n'eut lieu.

Nos espérances se prolongèrent jusqu'à l'été de 1828. Cette époque complétait pour moi mes sept années et demi de peine, équivalentes à quinze suivant les paroles de l'empereur, pourvu qu'on voulût bien compter du moment de mon arrestation. Si on ne voulait pas y comprendre le temps du procès (et c'était la supposition la plus vraisemblable) mais bien remonter seulement à la publication de l'arrêt, mes sept ans et demi ne devaient expirer qu'en 1829.

Tous les termes calculables passèrent, et la grâce ne brilla point. Cependant, déjà avant le départ de Solera et de Fortini, il était survenu à mon pauvre Maroncelli une tumeur au genou gauche. Ce ne fut d'abord qu'une douleur légère, qui le rendait seulement un peu boiteux;

puis il eut peine à traîner ses fers, et n'allait que rarement à la promenade. Un matin d'automne, il lui prit fantaisie de sortir avec moi pour respirer un peu d'air : il y avait déjà de la neige ; dans un moment où par malheur je ne le soutenais pas, il trébucha et tomba. Le coup rendit incontinent sa douleur du genou beaucoup plus aiguë. Nous le portâmes sur son lit ; car il n'était plus en état de pouvoir marcher. Quand le médecin le vit, il se décida enfin à lui faire ôter ses fers. La tumeur augmenta de jour en jour ; devint énorme, et toujours de plus en plus douloureuse.

Tels étaient les tourments du pauvre malade, qu'il ne pouvait avoir de repos ni au lit, ni hors du lit.

Qu and il était obligé de se mouvoir, de se lever, de se coucher, il me fallait prendre le plus délicatement possible sa jambe malade et l'amener avec une extrême lenteur à la position qui lui convenait. Quelquefois pour ne la changer qu'à peine d'une place à l'autre, il fallait des quart d'heures de spasmes.

Sangsues, cautères, pierre infernale, cataplasmes secs ou humides, tout fut tenté par le médecin : c'étaient autant de surcroîts de douleur, et rien de plus. Après l'application de la

pierre infernale, la suppuration avait lieu ; la tumeur n'était plus qu'une large plaie, mais jamais elle ne diminuait ; la suppuration n'apportait aucun adoucissement à la douleur.

Marcncelli était mille fois plus malheureux que moi ; et pourtant quelle part je prenais à ses souffrances ! Les soins de garde-malade m'étaient doux, prodigués à un si digne ami. Mais le voir ainsi dépérir, en proie aux plus longs et plus atroces tourments, et ne pouvoir lui rendre la santé ! et prévoir que ce genou ne pourrait jamais se guérir ; et reconnaître dans le malade plus de confiance en la mort qu'en la guérison ! et falloir sans-cesse admirer son courage et sa sérénité ! Oh ! c'étaient là pour mon cœur des angoisses inexprimables !

CHAPITRE LXXXVII

Dans ce déplorable état, il continuait de faire des vers ; il chantait, il discourait, et tout cela,

pour me faire illusion, pour me cacher une partie de ses maux. Il ne pouvait plus digérer ni dormir ; il maigrissait d'une manière effrayante, tombait souvent en défaillance, et toutefois, dans certains moments, il recueillait encore ses forces pour relever mon courage, à moi.

Ce qu'il eut à souffrir pendant neuf longs mois est impossible à décrire. On finit par accorder une consultation. Vint le médecin en chef, qui approuva tout ce qui avait été tenté par son confrère, et se retira, sans énoncer son opinion sur la maladie ni sur ce qui restait à faire.

Un moment après, le surintendant vient dire à Maroncelli : « Le médecin en chef n'a pas osé s'expliquer en votre présence, craignant que vous n'eussiez pas la force de vous entendre annoncer une cruelle nécessité. Je l'ai assuré que vous ne manquiez point de courage.

— J'espère bien dit Maroncelli, que j'en ai fait preuve, en souffrant, sans crier, ces déchirements. Me proposerait-il... ?

— L'amputation, oui, monsieur. Seulement il vous trouve le corps si épuisé, qu'il hésite à la conseiller. Dans un tel état de faiblesse, vous sentiriez-vous capable de supporter l'amputation ? Voulez-vous courir le danger... ?

— De mourir ? Et ne mourrais-je pas de même bientôt si l'on ne mettait un terme à ce mal ?

— Ainsi donc, nous allons faire de suite un rapport à Vienne de tout cela, et la permission d'amputer à peine arrivée...

— Quoi ! on veut une permission !

— Oui, monsieur. »

A huit jours de là arriva le consentement tant désiré.

Le malade fut porté dans une pièce plus grande; il demanda que je le suivisse.

— Je pourrais expirer sous l'opération, dit-il; que je puisse au moins me trouver entre les bras de mon ami. »

Ma compagnie lui fut accordée.

L'abbé Wurba, notre confesseur (il avait succédé à Paulowich), vint administrer les sacrements à l'infortuné. Cet acte de religion accompli, nous attendîmes les chirurgiens, qui tardaient à paraître. Maroncelli se mit encore à chanter un hymne.

Les chirurgiens arrivèrent enfin ; ils étaient deux : l'un, le chirurgien ordinaire de la maison, c'est-à-dire notre barbier, lequel avait le droit, chaque fois que l'occasion s'en présentait, de faire les opérations de sa main, et ne voulait

pas en céder l'honneur à d'autres ; l'autre, un jeune élève de l'école de Vienne, qui jouissait déjà d'une grande réputation d'habileté. Celui-ci, envoyé par le gouverneur pour assister à l'opération et la diriger, aurait bien voulu la faire lui-même ; mais il lui fallut se contenter d'en veiller l'exécution.

Le malade fut assis sur le bord du lit, les jambes en dehors. Moi, je le tenais dans mes bras. Au-dessus du genou, à l'endroit où la cuisse commençait à être saine, on forma une ligature pour indiquer le cercle que devait suivre l'instrument. Le vieux chirurgien tailla tout autour à la profondeur d'un doigt ; puis il releva la peau ainsi découpée, et continua l'opération sur les muscles à nu. Le sang coulait par torrents des artères : mais elles furent bientôt liées avec un fil de soie. En dernier lieu on scia l'os.

Maroncelli ne poussa pas un cri. Quand il vit emporter sa jambe coupée, il lui jeta un regard de compassion, et, se tournant vers le chirurgien opérateur, il lui dit :

« Vous m'avez délivré d'un grand ennemi, et je n'ai pas le moyen de vous en récompenser. »

Il y avait une rose dans un verre, sur la fenêtre.

« Je te prie de m'apporter cette rose, » me dit-il.

Je lui obéis, et il l'offrit au vieux chirurgien, en lui disant : « Je ne puis vous faire présent d'autre chose en témoignage de ma reconnaissance. »

Celui-ci prit la rose, et se prit à pleurer.

CHAPITRE LXXXVIII.

Les chirurgiens avaient cru que l'infirmerie du Spielberg serait pourvue de tout ce qu'il fallait, à l'exception des instruments qu'ils apportèrent avec eux. Mais, l'amputation faite, ils aperçurent qu'il leur manquait diverses choses indispensables : de la toile gommée, de la glace, des bandes, etc.

Le malheureux mutilé dut attendre pendant deux heures que tout cela fût apporté de la ville. Enfin, il put s'étendre sur le lit, et la glace lui fut posée sur le moignon.

Le lendemain, ils débarrassèrent le moignon

des grumeaux de sang qui s'y étaient formés, le lavèrent, rapprochèrent les bords de la plaie, et placèrent les bandages.

Pendant plusieurs jours, on ne fit prendre au malade qu'une demi-tasse de bouillon avec un jaune d'œuf délayé. Et quand le danger de la fièvre causée par l'amputation fut passé, on commença à le restaurer peu à peu avec un régime plus nourrissant. L'empereur avait ordonné que, jusqu'au rétablissement de ses forces, on lui servît de bons aliments, de la cuisine du surintendant.

La guérison s'opéra en quarante jours, au bout desquels nous fûmes ramenés dans notre prison. On nous l'avait agrandie en la réunissant, au moyen d'une ouverture pratiquée dans le mur, à celle jadis occupée par Orobone, et ensuite par Villa.

Je transportai mon lit là même où avait été celui d'Oroboni, là même où il était mort. Cette identité de lieu m'était chère; il me semblait m'être rapproché de lui. Souvent je rêvais de lui, et je croyais voir son esprit m'apparaître réellement et m'apporter la sérénité dans de célestes consolations.

L'horrible spectacle de tant de tourments sup-

portés par Maroncelli, avant qu'on lui coupât la jambe, et pendant et après cette opération, raffermit mon courage. Dieu qui m'avait conservé assez de santé pendant la maladie de Maroncelli, parce que mes soins lui étaient nécessaires, me reprit mes forces aussitôt que mon ami put se traîner sur des béquilles.

Il me vint plusieurs tumeurs glanduleuses qui me firent beaucoup souffrir. J'en guéris, et à ces douleurs succédèrent des maux de poitrine, qui s'étaient déjà fait sentir autrefois, mais jamais avec la même violence, des vertiges et des dissenteries spasmodiques.

—Mon tour est venu, me disais-je. Serai-je moins patient que mon compagnon ?

Je m'appliquai dès-lors à faire tout mon possible pour imiter sa vertu.

Sans doute il est des devoirs particuliers à toutes les situations de la vie. Ceux d'un malade sont la patience, le courage, et la combinaison de tous ses efforts pour ne pas être désagréable à ceux qui l'entourent.

Maroncelli sur ses pauvres béquilles, n'avait plus son agilité d'autrefois, et il s'en affligeait, craignant de ne pas être assez prompt à me servir. Il craignait en outre que, pour lui épargner

des mouvements et de la fatigue, je n'eusse pas recours à ses services aussi souvent que j'en aurais besoin.

Et en effet, cela avait lieu quelquefois, mais je faisais en sorte qu'il ne pût s'en apercevoir.

Quoiqu'il eût repris de la force, il n'était pas pour cela exempt de tout ressentiment de douleur. Il éprouvait, ainsi qu'il arrive à tous les amputés, des sensations douloureuses dans les nerfs, comme si la partie retranchée de son corps eût eu encore le mouvement et la vie. Il souffrait au pied, à la jambe et au genou qu'il n'avait plus. Joignez à cela que l'os avait été mal scié et que, traversant les chairs nouvelles, il formait fréquemment de nouvelles plaies.

Ce ne fut qu'au bout d'un an environ que le moignon fut suffisamment endurci et cessa de s'ouvrir.

CHAPITRE LXXXIX.

Pauvre infortuné, de nouvelles douleurs vinrent l'assaillir presque sans relâche! D'abord

un arthritique, qui commença par les jointures des mains, et ensuite martyrisa pendant plusieurs mois toute sa personne ; enfin le scorbut. Ce dernier fléau lui couvrit bientôt le corps de taches livides, et jetait déjà l'épouvante.

Je cherchais à me consoler par cette pensée : — Puisqu'il faut mourir en prison, tant mieux que le scorbut soit venu attaquer l'un de nous ! c'est un mal contagieux qui nous conduira au tombeau, sinon tous deux à la fois, du moins à peu de distance l'un de l'autre.

— Nous nous préparions ensemble à la mort, et nous étions tranquilles. Neuf ans de prison et de cruelles souffrances avaient fini par nous familiariser avec l'idée de la destruction totale de deux corps ruinés et nécessiteux de repos : nos âmes se confiaient en la bonté divine, et croyaient à leur réunion dans un lieu où cessent les haines des hommes, et où nous demandions à Dieu dans nos prières de réunir un jour avec nous, dépouillés enfin de leurs ressentiments, ceux-là même qui ne nous aimaient pas.

Le scorbut, dans le cours des années précédentes, avait fait beaucoup de ravages dans ces prisons. Le gouvernement, en apprenant que Maroncelli était attaqué de ce mal terrible, eut

peur d'une nouvelle épidémie scorbutique, et consentit à la demande du médecin qui prétendait qu'il n'y avait pour Maroncelli de remède efficace que le grand air, et conseillait de le tenir le moins possible enfermé dans sa chambre.

Moi, comme son compagnon de chambre, et aussi comme malade d'une discrasie, je pus jouir du même avantage.

Nous restions dehors tout le temps que le lieu de la promenade était libre, c'est-à-dire, depuis une demi-heure avant l'aube pendant une couple d'heures, ensuite pendant le dîner, quand cela nous faisait plaisir, et encore pendant trois heures de la soirée jusqu'après le coucher du soleil : cela pour les jours ordinaires. Les jours de fêtes, la promenade accoutumée n'ayant pas lieu pour les autres, nous restions dehors du matin au soir, excepté à l'heure du dîner.

Un autre malheureux, d'une santé pleinement ruinée et de l'âge d'environ soixante-dix ans, nous fut donné pour troisième compagnon, dans la pensée que l'oxygène pourrait aussi lui être salutaire. C'était M. Constantino Munari, aimable vieillard, toujours passionné pour la littérature et la philosophie, et dont la société nous fut fort agréable.

A ne remonter maintenant qu'à l'époque, non de mon arrestation, mais de mon jugement, sept ans et demi de peine expiraient pour moi en 1829, dans les premiers jours de juillet, si l'on datait de la signature de l'Empereur, ou bien au 22 du mois d'août, si l'on datait de la publication de l'arrêt.

Mais ce terme passa encore, et je vis s'éteindre toute espérance.

Jusqu'alors Maroncelli, Munari et moi, nous supposions quelquefois qu'il nous serait possible de revoir le monde, notre belle Italie, nos parents; et c'était pour nous un sujet de conversations pleines de désir, de piété filiale et d'amour.

Le mois d'août s'étant écoulé, puis septembre, puis toute cette année, nous nous accoutumâmes à ne plus rien espérer sur la terre, à ne plus compter que sur l'inaltérable continuation de notre mutuelle amitié, et sur l'assistance de Dieu pour arriver dignement à la fin de notre long sacrifice.

Oh! l'amitié et la religion sont deux biens inappréciables. Elles embellissent jusqu'aux heures des prisonniers pour qui ne brille plus aucune espérance de grâce! Dieu est véritable-

ment avec les malheureux, — avec les malheureux qui savent aimer !

CHAPITRE XC.

Après la mort de Villa et le départ de Paulowich promu à la dignité de l'épiscopat, nous eûmes pour confesseur l'abbé Wrba, morave, professeur de Nouveau Testament à Brünn, et disciple distingué de l'*Institut sublime* de Vienne.

Cet institut est une congrégation fondée par le célèbre Frint, alors aumônier de la cour. Les membres de cette congrégation sont tous des prêtres qui, déjà gradués en théologie, poursuivent, sous les lois d'une discipline sévère, les études qui doivent les conduire aux dernières limites de la science où l'on puisse arriver. L'intention du fondateur fut admirable. Il voulut créer, pour ainsi dire, une vaste source d'où se répandît en flots inépuisables parmi le clergé catholique de l'Allemagne une science forte et vraie; en général son but fut atteint.

Wrba, résidant à Brünn, nous consacrait beaucoup plus de temps que n'avait pu le faire Paulowich. Il devint pour nous ce qu'était le père Baptiste, excepté qu'il n'avait pas, comme le premier, la liberté de nous prêter des livres. Nous avions souvent ensemble de longues conférences dans lesquelles mes sentiments religieux puisaient une nouvelle force, du moins il me le semblait. Mais toujours est-il certain qu'elles me procuraient une bien grande consolation.

En l'année 1829, il tomba malade ; puis, ayant à remplir de nouveaux engagements, il ne put nous continuer ses visites. Nous en éprouvâmes un grand déplaisir ; mais nous fûmes assez heureux pour avoir, dans la personne de son successeur, l'abbé Ziak, vicaire, un homme non moins docte et non moins excellent que lui.

Parmi tous ces prêtres *allemands* qui nous furent destinés, il n'y en eut pas un dont nous eussions sujet de nous plaindre ! pas un qui nous parût (et il est si facile de le découvrir) vouloir se faire l'instrument de la politique ! pas un, au contraire, qui ne réunît les divers mérites d'une vaste érudition, d'une foi catholique très-éclairée, et d'une profonde philosophie! Oh !

combien de tels ministres de l'Église sont respectables!

Ce petit nombre qu'il me fut donné de connaître me fit concevoir une opinion très-avantageuse du clergé catholique allemand.

L'abbé Ziak avait aussi avec nous de longues conférences. Son exemple m'apprenait à supporter patiemment mes douleurs. Continuellement tourmenté de fluxion aux dents, à la gorge, aux oreilles, il n'en avait pas moins un visage toujours souriant.

Cependant le grand air fit disparaître insensiblement les taches scorbutiques de Maroncelli, et de notre côté, Munari et moi, nous étions beaucoup mieux.

CHAPITRE XCI

Enfin parut le premier jour d'août 1830. Il y avait bientôt dix ans que j'avais perdu ma liberté, et que je subissais le *carcere duro*.

C'était un dimanche. Comme les autres jours

de fête, nous allâmes respirer l'air dans l'enceinte accoutumée ; du haut du petit mur de clôture, nous regardâmes encore une fois la vallée ainsi que le cimetière où gisaient Oroboni et Villa ; nous parlâmes encore du repos qu'un jour aussi nous y trouverions; nous nous assîmes encore sur le banc ordinaire, en attendant que les pauvres femmes condamnées vinssent à la messe qu'on disait pour elles avant la nôtre. On les conduisait dans ce même petit oratoire où nous allions nous-mêmes pour assister à la messe suivante, et qui touchait au lieu de la promenade.

Il est d'usage dans toute l'Allemagne que durant la messe le peuple chante des hymnes en langue vulgaire ; et comme l'empire d'Autriche est un pays mêlé d'Allemands et de Slaves, et que, dans les prisons du Spielberg, la majorité des condamnés ordinaires appartient à l'une ou à l'autre de ces deux races, les hymnes s'y chantent, une fête en allemand, l'autre en slave. Ainsi à chaque fête, on fait deux prédications dans les deux langues alternativement. C'était pour nous un plaisir bien doux d'entendre ces chants et l'orgue qui les accompagnait.

Parmi ces femmes, il en était dont la voix allait au cœur. Les malheureuses ! quelques unes

étaient toutes jeunes. L'amour, la jalousie, un mauvais exemple les avait entraînées au crime ! — Il résonne encore dans mon âme, leur chant si religieux du *Sanctus* : — *Heilig ! heilig ! heilig !* Je versais encore une larme en l'écoutant.

A dix heures les femmes se retirèrent, et ce fut notre tour d'aller à la messe. Je vis encore une fois ceux de nos compagnons d'infortune qui entendaient la messe sur la tribune de l'orgue, dont une seule grille nous séparait ; je les vis tous pâles, amaigris, accablés du poids de leurs fers.

Après la messe nous retournâmes dans nos tanières. Un quart d'heure après on nous apporta le dîner. Nous mettions le couvert, ce qui consistait à placer une douve sur le lit de camp et à prendre nos cuillers de bois, quand Vegrath, le sous-intendant, entra dans notre prison.

— Je suis fâché de troubler votre dîner, dit-il; mais veuillez me suivre ; monsieur le chef de la police est là, qui vous attend. — Comme ce dernier n'avait coutume de venir que pour des choses désagréables, telles que perquisitions, ou inquisitions, nous suivîmes de fort mauvaise humeur le bon sous-intendant jusqu'à la chambre d'audience.

Là, nous trouvâmes le chef de la police et le surintendant. Le premier nous fit une inclination plus polie que de coutume.

Il prit un papier dans sa main, et dit d'une voix embarrassée comme s'il eût craint de produire sur nous une trop forte surprise en s'exprimant plus clairement :

— Messieurs..... J'ai le plaisir..... J'ai l'honneur.... De vous annoncer... Que S. M. l'Empereur a fait encore une grâce.... —

Et il hésitait à dire quelle était cette grâce. Nous pensâmes qu'il s'agissait de quelque adoucissement de peine, comme d'être exemptés du travail, d'avoir quelques livres de plus et une nourriture moins dégoûtante.

— Mais vous ne comprenez donc pas ? ajouta-t-il.

— Non, monsieur. Ayez la bonté de nous expliquer de quelle sorte de grâce il est question.

— C'est la liberté pour vous deux, et pour un troisième que vous embrasserez bientôt.

Il semble qu'à cette nouvelle nous eussions dû éclater de joie. Eh bien ! notre pensée se porta rapide vers nos parents dont nous n'avions pas de nouvelle depuis si long-temps ; et la crainte de ne plus les retrouver sur la terre s'empara de

nous avec tant de force, qu'elle paralysa le plaisir que pouvait nous faire la nouvelle de la liberté.

— Vous restez muets? dit le chef de la police ; je m'attendais à vous voir transportés de joie.

— Je vous prie, lui répondis-je, de transmettre à l'Empereur l'expression de notre reconnaissance ; mais, si on ne nous donne aucune nouvelle de nos familles, il nous est impossible de ne pas craindre que nous n'ayons bientôt à pleurer la perte de quelques personnes bien chères. Cette incertitude nous accable, même en ce moment qui devrait être pour nous celui d'une joie immense. —

Il donna alors à Maroncelli une lettre de son frère qui le consola. Quant à moi, il me dit qu'il n'y en avait pas de ma famille, ce qui me fit d'autant plus craindre qu'il n'y fût arrivé quelque malheur.

— Retournez dans vos chambres, continua-t-il ; et, dans quelques moments, je vous enverrai celui de vos compagnons qui a pareillement obtenu sa grâce.

Nous nous retirâmes, et nous attendîmes ce troisième avec anxiété. Nous aurions voulu que

tous fussent délivrés avec nous, et pourtant il ne pouvait y en avoir qu'un. — Plût au ciel que ce fût ce pauvre vieux Munari, ou un tel, ou tel autre ! Il n'en était aucun pour qui nous ne fissions des vœux.

Enfin la porte s'ouvre, et ce troisième compagnon, c'est monsieur Andréa Tonelli, de Brescia.

Nous nous embrassâmes. Nous ne pouvions plus dîner.

Nous causâmes jusqu'au soir, en déplorant le sort des amis qui n'étaient pas du voyage.

Au coucher du soleil, le chef de la police revint pour nous tirer de ce malheureux séjour. Nos cœurs gémissaient, en passant devant les prisons de tant d'amis, sans pouvoir les emmener avec nous! Qui sait combien de temps ils devaient y languir encore ? Combien d'entr'eux étaient destinés à y devenir la proie lente de la mort !

On nous mit à chacun une capote de soldat sur les épaules et un berrei sur la tête ; et ainsi, avec nos vêtements de forçat, moins la chaîne, nous descendîmes la funeste colline pour être conduits, à la ville, dans les prisons de la police.

Il faisait un beau clair de lune. Les rues, les maisons, les personnes que nous rencontrions,

tout me semblait si doux et si étrange, depuis tant d'années que je n'avais pu voir un pareil spectacle !

CHAPITRE XCII.

Nous attendîmes dans les prisons de la police un commissaire impérial qui devait venir de Vienne pour nous accompagner jusqu'aux frontières. En attendant, comme nos malles avaient été vendues, nous nous pourvûmes de linge et de vêtements, nous déposâmes la livrée des prisons.

Au bout de cinq jours le commissaire arriva, et le chef de la police nous consigna entre ses mains. Il lui remit en même temps l'argent que nous avions porté au Spielberg, et celui qu'on avait retiré de la vente de nos malles et de nos livres, argent qui nous fut ensuite rendu à la frontière.

Notre voyage se fit aux frais de l'Empereur, et rien ne fut épargné.

Ce commissaire était M. Von Noë, gentilhomme attaché au secrétariat du ministre de la police. On ne pouvait nous adresser une personne d'une éducation plus achevée. Il nous traita toujours avec les plus grands égards.

Mais je partis de Brüun avec une difficulté de respirer très-pénible; et le mouvement de la voiture accrut à tel point le mal, que le soir je hâletais d'une manière effrayante. On craignait que je ne fusse étouffé d'un instant à l'autre. J'eus en outre une fièvre ardente toute la nuit, et le lendemain matin le commissaire était incertain si je pourrais continuer le voyage jusqu'à Vienne. Je lui dis que oui, et nous partîmes: la violence de la douleur était excessive: je ne pouvais ni manger, ni boire, ni parler.

J'arrivai à Vienne à demi-mort. On nous donna un bon logement à la direction générale de la police. On me mit au lit, et on appela un médecin: celui-ci m'ordonna une saignée dont je me trouvai bien. Une diète sévère, et force infusion de digitale, tel fut mon régime pendant huit jours, et je guéris. Ce médecin était M. Singer: il me traita véritablement comme un ami.

J'étais dans une grande impatience de partir,

d'autant plus qu'avait pénétré jusqu'à nous la nouvelle des *trois journées* de Paris.

L'Empereur avait signé le décret de notre délivrance, le jour même où éclatait cette révolution. Sans doute, il ne l'eût pas révoqué maintenant; mais il était assez vraisemblable que, les temps redevenant critiques pour toute l'Europe, on craignait aussi en Italie des mouvements populaires, et que l'Autriche, en ce moment, ne voulût pas nous laisser rentrer dans notre patrie. Nous étions bien persuadés qu'on ne nous ramènerait point au Spielberg; mais nous avions peur que quelqu'un ne suggérât à l'Empereur l'idée de nous déporter dans quelque ville de l'empire éloignée de la péninsule.

J'affectai de paraître mieux portant que je ne l'étais en effet, et je priai M. Von Noë de solliciter notre départ. Cependant j'avais le plus vif désir d'aller me présenter à S. E. M. le comte de Pralermo, envoyé de la cour de Turin à la cour d'Autriche, à la bonté duquel je savais combien j'étais redevable : il s'était employé avec le plus généreux et constant empressement à obtenir ma liberté. Mais la défense qui m'était faite de ne voir personne ne souffrit aucune exception.

Je fus à peine convalescent qu'on nous fit la

politesse de nous envoyer, pour quelques jours, une voiture, afin que nous pussions nous promener un peu dans Vienne. Le commissaire avait ordre de nous accompagner et de ne nous laisser parler à qui que ce fût. Nous vîmes la belle église de Saint-Etienne, les délicieuses promenades de la ville, la villa prochaine de Lichtenten, et enfin la villa impériale de Schœnbrunn.

Pendant que nous étions dans les magnifiques avenues de Schœnbrunn, l'empereur vint à passer, et le commissaire nous fit retirer, pour que la vue de nos maigres personnes ne l'affligeât point.

CHAPITRE XCIII.

Nous partîmes enfin de Vienne, et je pus aller jusqu'à Bruck. Là, mon asthme reprit toute sa violence. Le médecin fut appelé : c'était un certain M. Jüdmann, un bien galant homme.

Il me fit tirer du sang, rester au lit, et continuer la digitale. Au bout de deux jours j'insistai pour que l'on se remît en route.

Nous traversâmes l'Autriche et la Styrie, et nous entrâmes dans la Carinthie sans accident; mais, arrivés à un village appelé Feldkircken, à peu de distance de Klagenfurt, voilà que nous recevons un contre-ordre : nous devions nous y arrêter jusqu'à nouvel avis.

Je laisse à penser combien nous fut pénible cet incident. En outre, j'avais le chagrin d'être celui qui portait un si grand préjudice à mes deux compagnons : s'ils ne pouvaient revoir leur patrie, ma fatale maladie en était la cause.

Nous restâmes cinq jours à Feldkircken, pendant lesquels le commissaire ne cessa pas de faire tout son possible pour me distraire. Il y avait un petit théâtre de pauvres comédiens, il nous y mena. Il nous donna un jour le divertissement d'une chasse : notre hôte et quelques jeunes gens du pays, avec le propriétaire d'une belle forêt étaient les chasseurs; et nous, placés dans un lieu favorable, nous jouissions du spectacle.

Enfin arriva un courrier de Vienne, avec

ordre au commissaire de nous conduire à notre destination. Je me réjouis avec mes compagnons de cette heureuse nouvelle ; mais en même temps je tremblais de voir s'approcher pour moi le jour d'une fatale découverte ; je tremblais d'apprendre que je n'avais plus ni mon père, ni ma mère, ni qui sait quels autres encore de mes chers parents !

Et ma tristesse augmentait à mesure que nous avancions vers l'Italie.

De ce côté, l'entrée en Italie est d'autant moins agréable à l'œil, qu'on descend des belles montagnes de l'Allemagne dans les plaines de l'Italie par de longs chemins stériles et peu gracieux ; de telle sorte que les voyageurs qui ne connaissent point encore notre péninsule, rient de la magnifique idée qu'ils s'en étaient faits, et s'imaginent avoir été le jouet de ceux qui la leur ont tant vantée.

Le morne aspect de ce sol aride contribuait à me rendre plus triste. Revoir notre ciel, rencontrer des figures humaines qui n'avaient pas les formes septentrionales, ouïr sur toutes les lèvres des mots de notre idiome, tout cela me remplissait d'émotion, mais d'une émotion qui me disposait plutôt aux larmes qu'à la joie. Que

de fois dans la voiture je me couvrais le visage de mes mains, feignant de dormir, et je pleurais ! Que de nuits je passais dans l'ardeur de la fièvre et dans l'insomnie ! tantôt donnant de toute mon âme les plus ferventes bénédictions à ma douce Italie, et remerciant le ciel qui me la rendait ; tantôt me tourmentant de ne pas avoir de nouvelles de ma famille, et me créant des malheurs imaginaires ; tantôt pensant que dans peu je serais forcé de me séparer, et peut-être pour toujours, d'un ami qui avait tant souffert avec moi, et m'avait donné tant de preuves de son affection fraternelle !

Ah ! tant d'années de sépulture dans les cachots n'avaient pas éteint l'énergie de mes sensations ; mais cette énergie était si faible pour la joie, et si forte pour la douleur !

Que j'aurais voulu revoir Udine et cette auberge où deux amis généreux étaient venus, déguisés en domestiques, nous serrer furtivement la main !

Nous laissâmes cette ville à notre gauche, et nous passâmes outre.

CHAPITRE XCIV.

Pordenone, Conegliano, Ospedaletto, Vicenza, Vérone, Mantoue me rappelaient tant de choses ! Dans le premier de ces endroits était né un jeune homme plein de mérite, qui avait été mon ami, et qui était mort dans les désastres de Russie : Conegliano était le pays où, si j'en croyais les *secondini* des *plombs*, on avait conduit la Siera Zanze ; à Ospedaletto s'était marié, mais ne vivait déjà plus, une angélique et malheureuse créature que j'avais eue long-temps et que j'avais encore en vénération. Dans tous ces lieux enfin j'étais assiégé de souvenirs plus ou moins chers ; et à Mantoue plus qu'en toute autre ville. Il me semblait que c'était hier que j'y étais venu, avec Ludovico, en 1815 ! Hier seulement que j'y étais venu avec Porro en 1820 ! — Les mêmes rues, les mêmes places, les mêmes palais, et tant de changements dans la société ! Tant

de personnes que je connaissais enlevées par la mort, ou exilées! Une génération de jeunes hommes que j'avais vus dans l'enfance! Et ne pouvoir courir à cette porte ou à celle-ci, ne pouvoir parler de tel ou tel avec personne!

Et pour comble de douleur, Mantoue était le point où je devais me séparer de Maroncelli. Nous passâmes ensemble cette dernière nuit, tous les deux fort tristes. J'étais agité comme un homme à la veille d'entendre sa condamnation.

Le matin je me lavai la figure, et regardai au miroir si l'on pouvait connaître encore que j'avais pleuré. J'affectai, de mon mieux, un air souriant et calme ; j'adressai à Dieu une courte prière, mais, en vérité, avec beaucoup de distraction ; et entendant Maroncelli qui déjà remuait ses béquilles et parlait au garçon, je courus l'embrasser. Tous deux nous paraissions remplis de courage pour cette séparation; quoiqu'un peu émus, nous nous parlions d'une voix assurée.

L'officier de gendarmerie qui doit le conduire aux frontières de la Romagne est arrivé ; il faut partir : nous savions à peine que nous dire. Un embrassement, un baiser, encore un embrasse-

ment! — Il monta en voiture et disparut; je demeurai comme anéanti.

Je revins dans ma chambre, où me jetant à genoux, je priai pour ce pauvre mutilé qu'on séparait de son ami, je fondis en larmes et j'éclatai en sanglots.

J'ai connu beaucoup d'hommes excellents, mais aucun qui se montrât, dans ses rapports avec les hommes, plus affectueux que Maroncelli; aucun qui fût mieux formé par l'éducation à tous les égards de la politesse, et mieux en garde contre les accès d'une humeur sauvage, et plus constamment fidèle à ce principe, que la vertu consiste dans l'exercice continuel de la tolérance, de la générosité, et du bon sens. O toi, mon compagnon de tant d'années de douleur, puisse le ciel te combler de ses bénédictions, en quelque lieu que tu respires, et te donner des amis qui m'égalent en affection et me surpassent en bonté!

CHAPITRE XCV.

Nous partîmes le matin même de Mantoue pour Brescia. C'est là que fut laissé libre notre troisième compagnon de captivité, Andréa Tonelli. Ce malheureux apprit, en arrivant, la mort de sa mère, et ses larmes de désespoir m'arrachèrent le cœur.

Malgré toutes les raisons que j'avais d'être triste, et je l'étais en effet, le trait suivant me fit un peu rire :

Sur une table de l'auberge était une affiche de théâtre. Je la prends et je lis : — *Françoise de Rimini, opéra*, etc.

— De qui est cet opéra? dis-je au garçon :

— Qui l'a mis en vers ou en musique, c'est ce que j'ignore, répondit-il ; mais, en somme, c'est toujours cette *Françoise de Rimini* que tout le monde connaît.

— Tout le monde! vous vous trompez. Moi

qui arrive d'Allemagne, comment voulez-vous que je connaisse *vos françoises*.

Le garçon (c'était un jeune homme de figure dédaigneuse, véritable enfant de Brescia) me regarde avec un air de pitié méprisante.

— Comment je veux !!. Monsieur, il ne s'agit pas ici de plusieurs *françoises*. Il ne s'agit que d'une seule *françoise de Rimini*. Je veux dire la tragédie de Silvio Pellico. Ici on l'a mise en opéra, en la gâtant un peu, mais c'est toujours celle-là.

— Ah ! Silvio Pellico ? Il me semble avoir entendu prononcer ce nom quelque part. N'est-ce point ce mauvais garnement qui fut condamné à mort et puis au *carcere duro*, il y a huit ou neuf ans ?

Plût à Dieu que je n'eusse jamais fait cette plaisanterie : le garçon regarda autour de lui, puis me regarda en face, en faisant grincer trente deux belles dents, et s'il n'eût entendu du bruit, je crois, qu'il m'assommait.

Il s'en alla en marmottant : — mauvais garnement ! — Mais avant mon départ, il découvrit qui j'étais ; et alors il ne savait plus ni questionner, ni répondre, ni marcher. Il ne savait plus que me regarder, se frotter les mains, et dire à tout venant, hors de propos : — *Sior si ! Sior*

si! (oui, monsieur ! oui, monsieur !) On eût dit qu'il éternuait.

Deux jours après, le 9 septembre, j'arrivai avec le commissaire à Milan. A l'approche de cette ville, quand j'aperçus la coupole du dôme, que je repassai dans cette avenue de Loreto, autrefois ma promenade habituelle et chérie ; quand je rentrai par la porte orientale, et que je me retrouvai aux cours, et que je revis ces maisons, ces temples, ces rues, j'éprouvai les sentiments les plus doux à la fois et les plus pénibles. C'était un violent désir de m'arrêter quelque temps à Milan pour y embrasser ceux de mes amis que je pouvais y avoir encore ; — une douleur profonde en pensant à ceux que j'avais laissés au Spielberg, à ceux qui erraient en terre étrangère, à ceux qui étaient morts ; —une vive reconnaissance pour l'intérêt dont les Milanais en général m'avaient donné de touchants témoignages ; — un mouvement de colère contre le petit nombre de ceux qui m'avaient calomnié, tandis qu'ils n'avaient cessé d'être l'objet de ma bienveillance et de mon estime.

Nous allâmes loger à la *Bella Venezia*.

C'est là que je m'étais assis tant de fois à de joyeux banquets avec mes amis ; là que j'avais

visité tant d'illustres étrangers ; là qu'une respectable dame me sollicitait, mais en vain, de la suivre en Toscane, prévoyant, si je restais à Milan, les malheurs qui me sont arrivés. O souvenirs touchants ! O passé mêlé de tant de plaisir et de douleurs, et si rapidement évanoui !

Les garçons de l'auberge découvrirent aussitôt qui j'étais. Le bruit s'en répandit, et vers le soir je vis beaucoup de monde s'arrêter sur la place et regarder aux fenêtres. Une personne (j'ignore qui elle était) parut me reconnaître, et me salua en levant les deux bras.

Ah ! où étaient les fils de Porro, mes fils ? pourquoi ne les vis-je point ?

CHAPITRE XCVI.

Le commissaire me conduisit à la police pour me présenter au directeur. Quelle émotion fut la mienne, en revoyant ce lieu, ma première

prison ! Ah ! je me souvins de toi avec tendresse, ô Melchior Gioja, et des pas précipités que je te voyais faire en long et en large entre ces étroites murailles, et des heures que tu passais immobile à ta petite table, écrivant tes nobles pensées, et des signes que tu me faisais avec ton mouchoir, et de la tristesse avec laquelle tu me regardais, quand il te fut défendu de me faire des signes ! Et je pensai à ta tombe, ignorée peut-être du plus grand nombre de ceux qui t'aimèrent, comme elle était ignorée de moi ! — Et je demandai à Dieu le repos pour ton âme !

Je me souvins encore du petit muet, de la voix touchante de Madeleine, des mouvements de pitié qui faisaient battre mon cœur pour elle, des voleurs mes voisins, du prétendu Louis XVII, du malheureux condamné qui se laissa surprendre un billet, et qu'il me semblait avoir entendu hurler sous le bâton.

Ces souvenirs, et beaucoup d'autres encore, m'oppressaient comme un rêve lourd et pénible, mais le souvenir le plus accablant pour moi était celui des deux visites que mon pauvre père était venu me faire dans cette prison, il y avait dix ans. Comme le bon vieillard se faisait

illusion, en espérant que bientôt je pourrais aller le rejoindre à Turin! Aurait-il pu supporter l'idée de dix ans de captivité pour son fils et de quelle captivité? Mais les illusions une fois perdues, aura-t-il eu, ma mère aura-t-elle eu la force de résister à un coup si cruel? Me serait-il encore donné de les revoir l'un et l'autre? Ou seulement l'un des deux? et lequel?

O doute horrible et toujours renaissant! Je touchais, pour ainsi dire, au seuil de la maison paternelle, et je ne savais pas encore si mon père et ma mère vivaient, s'il me restait même un seul membre de ma famille.

Le directeur de la police me fit un acceuil affable, et permit que je m'arrêtasse à la *Bella Venezia* avec le commissaire impérial, au lieu de me faire garder ailleurs. Du reste, il me défendit de me montrer à qui que ce fût; c'est pourquoi je me déterminai à partir le lendemain matin. Tout ce que je pus obtenir, ce fut de voir le consul piémontais, pour lui demander des nouvelles de mes parents. Je serais allé le trouver; mais étant repris de la fièvre et obligé de me mettre au lit, je le fis prier de passer chez moi.

Il eut la complaisance de ne pas se faire atten-

dre, et combien je lui en fus reconnaissant!

Il me donna de bonnes nouvelles de mon père et de mon frère aîné. Mais, au sujet de ma mère, de mon autre frère et de mes deux sœurs, je restai dans une cruelle incertitude.

En partie rassuré, mais non pas suffisamment, j'aurais voulu, pour soulager mon cœur, prolonger long-temps la conversation avec le consul. Il ne se montra point avare de politesse, mais il dut enfin me quitter.

Resté seul, j'aurais eu besoin de pleurer, et je ne le pouvais pas. D'où vient qu'en certaines occasions la douleur me fait fondre en larmes, et que d'autres fois, c'est même le plus souvent, quand elles pourraient me procurer une si douce consolation, je les invoque inutilement? Cette impuissance d'épancher mon affliction augmentait ma fièvre : j'éprouvais un grand mal de tête.

Je demandai à boire à Stundberger : c'était un sergent de la police de Vienne, qui était attaché au commissaire en qualité de domestique. Il n'était pas vieux, mais, par un effet du hasard, il lui arriva de me donner à boire d'une main tremblante. Ce tremblement me rappela Schiller, mon bon ami Schiller, quand, le jour même

de mon arrivée au Spielberg, je lui demandai d'un ton impérieux et fier la cruche à l'eau, et qu'il me la présenta.

Chose étrange, ce souvenir ajouté à tant d'autres, fendit la roche de mon cœur, et les larmes jaillirent.

CHAPITRE XCVII.

Le matin du 10 septembre, j'embrassai mon excellent commissaire, et je partis. Nous nous connaissions seulement depuis un mois, et il me semblait déjà un ami de plusieurs années. Pénétré du sentiment du beau et de l'honnête, il n'était ni investigateur, ni artificieux; non qu'il fût inhabile à le devenir, mais il avait cet amour d'une noble simplicité qui se trouve chez les hommes droits.

Quelqu'un, pendant le voyage, en un lieu où nous nous étions arrêtés, me dit à la dérobée:

— Méfiez-vous de cet *ange gardien;* s'il n'était pas de ces réprouvés, on ne vous l'aurait pas donné.

— Vous êtes pourtant dans l'erreur, m'écriai-je; j'ai la plus intime conviction que vous êtes dans l'erreur.

— Les plus rusés, reprit-on, sont ceux-là mêmes qui semblent se montrer les plus simples.

— S'il en était ainsi, il ne faudrait plus croire à la vertu de personne.

— Il est dans la société certains postes, où l'on peut avoir un excellent ton, un parfait usage du monde, mais de la vertu, jamais; jamais! jamais! —

Je ne pus que répondre :

— Exagération, monsieur, exagération!

— Je suis conséquent, ajouta-t-il, persistant dans son opinion. —

Mais nous fûmes interrompus; et le *cave à consequentiariis* de Leibnitz me revint à l'esprit.

La plupart des hommes ne raisonnent que trop avec cette fausse et terrible logique : — Je suis le drapeau A, qui sans aucun doute est celui de la justice; cet autre suit le drapeau B qui, je n'en suis pas moins convaincu, est celui

de l'injustice. Donc cet autre est un méchant homme.

Eh non ! logiciens furibonds ! quelque drapeau que vous suiviez, ne raisonnez pas d'après un système si contraire à l'humanité. Songez qu'en partant d'une donnée défavorable quelconque (et quelle est la société ou l'individu qui ne puisse en présenter de telles?) et en procédant avec une inflexible rigueur, de conséquence en conséquence, il est facile à qui que ce soit d'arriver à cette conclusion : « Excepté nous quatre, tous les hommes méritent d'être brûlés vifs. »

Et pour peu qu'il se fasse un scrutin plus sévère encore, chacun des quatre dira : « Tous les hommes hors moi méritent d'être brûlés vifs. »

Ce rigorisme vulgaire est suprêmement antiphilosophique. Une défiance modérée peut être sage : une défiance poussée trop loin, jamais.

Depuis l'avis qui m'avait été donné sur cet *ange gardien,* j'apportai plus de soins à l'étudier que je ne faisais auparavant, et chaque jour je me convainquis davantage de son caractère inoffensif et généreux.

Quand il existe une société, qu'elle soit plus

ou moins bien établie, peu importe, toutes les charges sociales que la conscience universelle ne déclare pas infâmes, toutes les charges sociales qui promettent une noble coopération au bien public et dont les promesses ne sembleront pas vaines à un grand nombre de personnes, toutes les charges sociales dans lesquelles il serait absurde de nier qu'il se soit trouvé d'honnêtes gens, peuvent toujours être occupées par d'honnêtes gens.

J'ai lu quelque part qu'un quaker avait horreur des soldats. Il vit un jour un soldat se jeter dans la Tamise, et sauver un malheureux qui se noyait : « Je ne cesserai pas pour cela d'être quaker, dit-il, mais les soldats aussi sont de bonnes créatures.

CHAPITRE XCVIII.

Stundberger m'accompagna jusqu'à la voiture où je montai avec le brigadier de gendarmerie

auquel j'avais été confié. Il pleuvait, et l'air était froid.

— Enveloppez-vous bien de votre manteau, me disait Stundberger ; couvrez-vous mieux la tête et tâchez de ne pas arriver malade chez vous ; il faut si peu de chose pour vous refroidir ! combien je regrette de ne pouvoir vous offrir mes services jusqu'à Turin ! — Et tout cela il me le disait si cordialement et d'une voix si émue !

Dès ce moment, reprit-il, monsieur n'aura plus peut-être aucun Allemand auprès de lui ; il n'entendra peut-être plus parler cette langue que les Italiens trouvent si dure ; et peu lui importera probablement. Monsieur a eu tant à souffrir parmi les Allemands qu'il n'aimera guère à se souvenir de nous. Et néanmoins moi, dont monsieur aura bien vite oublié le nom, moi, je prierai toujours pour monsieur.

— Et moi pour toi, lui dis-je, en lui pressant la main une dernière fois.—

Le pauvre homme cria encore : *Guten morgen! gute reise! leben sie wold !* (bon jour ! bon voyage ! portez vous bien !) ce furent les dernières paroles allemandes que j'entendis prononcer, et elles

frappèrent agréablement mon oreille comme si elles eussent été italiennes.

J'aime passionnément ma patrie, mais je n'ai d'antipathie pour aucune autre nation. La civilisation, la richesse, la puissance, la gloire, sont dispensées d'une manière diverse aux diverses nations ; mais dans toutes il est des âmes qui obéissent à la grande vocation de l'homme : aimer, compâtir, être utile.

Le brigadier qui m'accompagnait me raconta qu'il avait été un de ceux qui arrêtèrent mon ami, le trop malheureux Confalonieri. Il me dit comment celui-ci avait essayé de fuir, comment il avait manqué son coup, comment il avait été arraché des bras de son épouse, et comment elle et Confalonieri avaient supporté, non sans émotion, mais avec dignité, leur malheur.

Je brûlais de la fièvre en écoutant cette déplorable histoire, et il me semblait qu'une main de fer m'étreignait le cœur.

Il racontait cela tout bonnement, en vue de me tenir bonne compagnie, ne s'apercevant pas que bien que je n'eusse aucun sujet de ressentiment contre lui, je ne pouvais m'empêcher de frémir, en regardant ces mains qui s'étaient appesanties sur mon ami.

A Buffalora, il déjeuna ; le chagrin que je ressentais m'empêcha de rien prendre.

Jadis, il y a bien long-temps de cela, quand j'habitais la campagne à Arluno, avec les fils du comte Porro, je venais quelquefois me promener à Buffalora le long du Tésin.

Je me réjouis de voir qu'on avait terminé le beau pont, dont j'avais vu les matériaux épars sur la rive lombarde, à une époque où l'on pensait généralement que ce travail ne se poursuivrait point. Je tressaillis de joie en repassant ce fleuve, et en me retrouvant sur la terre Piémontaise. Ah ! quoique j'aime toutes les nations, Dieu sait combien je préfère mon Italie; et malgré ma prédilection pour l'Italie, Dieu sait combien plus doux encore que le nom de toute autre contrée de l'Italie, est pour moi le nom du Piémont, du pays de mes pères !

CHAPITRE XCIX ET DERNIER.

Vis-à-vis de Buffalora est Saint-Martin. Là le brigadier lombard parla aux carabiniers piémontais, puis me salua et repassa le pont.

— Nous allons à Novare, dis-je au voiturin.

— Ayez la bonté d'attendre un moment, reprit un carabinier. —

Je m'aperçus que je n'étais pas encore libre, et je m'en affligeai, craignant que mon arrivée à la maison paternelle ne vînt à être retardée.

Après plus d'un quart d'heure d'attente parut un monsieur qui me demanda la permission de venir avec moi à Novare. Il avait déjà manqué une occasion, et maintenant il n'y avait d'autre voiture que la mienne ; il serait bien heureux que je lui permisse d'en profiter, etc. etc.

C'était un carabinier déguisé, d'humeur joviale, et qui me fit bonne compagnie jusqu'à Novare. A notre arrivée en cette ville, tout en feignant de vouloir me conduire dans une auberge, il dirigea la voiture vers la caserne des carabiniers et là on me dit qu'il y avait pour moi un lit dans la chambre d'un brigadier, et que je devais y attendre des ordres supérieurs.

Je pensais pouvoir partir le jour suivant ; je me mis au lit, et après avoir causé quelque temps avec le brigadier mon hôte, je m'endormis d'un sommeil profond. De long-temps je n'avais si bien reposé.

Je me réveillai le matin, me levai prompte-

ment, et les premières heures me semblèrent bien longues. Je déjeunai, je causai, je me promenai dans la chambre et sur la terrasse, je donnai un coup d'œil aux livres de mon hôte ; enfin on m'annonça une visite.

Un brave officier vint me donner des nouvelles de mon père, et me dire qu'il y avait à Novare une lettre de lui, laquelle ne tarderait pas à m'être apportée. Je lui fus on ne peut plus reconnaissant de cette aimable courtoisie. Il se passa encore quelques heures qui me parurent une éternité, et enfin la lettre arriva.

Oh ! quelle joie de revoir ces caractères chéris ! Quelle joie d'apprendre que ma mère, mon excellente mère vivait encore, ainsi que mes deux frères et ma sœur aînée ! Hélas ! la plus jeune, cette Marietta qui avait pris le voile au couvent de la visitation, ce dont j'avais reçu clandestinement la nouvelle dans ma prison, avait cessé de vivre depuis neuf mois ! Il m'est doux de croire que je suis redevable de ma liberté à tous ceux qui m'aimaient et qui ne cessaient d'intercéder pour moi près de Dieu, et surtout à ma jeune sœur morte avec tous les signes de la plus grande piété. Que Dieu la dédommage de toutes les angoisses que son cœur

eut à souffrir à l'occasion de mes malheurs!

Les jours se passaient, et la permission de partir de Novare ne venait point. Le matin du 16 septembre, cette permission fut enfin donnée, et dès ce moment je fus affranchi de toute surveillance de la part des carabiniers. Oh! depuis combien d'années il ne m'avait été permis d'aller où je voulais sans être accompagné des gardes!

Je touchai quelque argent, je reçus les compliments des personnes qui connaissaient mon père, et je partis vers trois heures de l'après-midi. J'avais pour compagnons de voyage une dame, un négociant, un statuaire, et deux peintres, dont l'un était sourd-muet. Ces peintres venaient de Rome ; et j'eus le plaisir d'apprendre qu'ils connaissaient la famille de Maroncelli. Il est si doux de pouvoir parler de ceux qu'on aime avec quelqu'un qui n'y soit pas indifférent!

Nous couchâmes à Vercelli. Enfin l'heureux jour du 17 septembre se leva. On continua le voyage. Oh! comme les voitures sont lentes! Nous n'arrivâmes à Turin que le soir.

Qui jamais, qui jamais pourrait décrire la consolation de mon cœur, et de ces cœurs bien-

aimés, quand je revis, quand j'embrassai mon père, ma mère, mes frères?.... Il manquait ma chère sœur Joséphine que son devoir retenait à Chieri ; mais, à la nouvelle de mon bonheur, elle se hâta de venir passer quelques jours dans la famille. Rendu à ces cinq objets de ma plus vive tendresse, j'étais, je suis de tous les mortels le plus digne d'envie.

Ah ! de mes maux passés et de mon bonheur présent, comme de tout le bien et de tout le mal qui m'est réservé, soit bénie la Providence, entre les mains de qui les hommes et les choses, qu'ils veuillent ou ne veuillent pas, sont d'admirables instruments qu'elle sait employer à des fins dignes d'elle !

DES DEVOIRS DES HOMMES.

DES DEVOIRS DES HOMMES.

DISCOURS

A UN JEUNE HOMME

PAR

SILVIO PELLICO DE SALUCES,

TRADUIT DE L'ITALIEN,

PAR M. LÉGER NOEL.

Justitia enim perpetua est
et immortalis.
Lib. *Sapientiæ*, c. 1, v. 15.

PARIS,
SOCIÉTÉ REPRODUCTIVE DES BONS LIVRES,
8, rue St.-Hyacinthe-St.-Michel.
EN BELGIQUE ET DANS LES DÉPARTEMENS,
AUX BUREAUX DE LA SOCIÉTÉ.

1837.

AVERTISSEMENT.

Ce discours est adressé à un seul ; mais je le publie dans l'intérêt de toute la jeunesse en général.

Ce n'est ici ni un traité scientifique, ni une longue suite de recherches approfondies sur les devoirs. L'obligation où nous sommes d'être honnêtes et religieux n'a pas besoin, ce me semble, qu'on le prouve par d'ingénieux arguments. Celui qui n'en trouve point la preuve dans sa conscience, ne la trouvera jamais dans un livre. Celui-ci ne renferme qu'une simple énumération des devoirs que l'homme rencontre dans la vie ;

une invitation à les étudier attentivement, et à les remplir avec une généreuse persévérance.

Je me suis proposé d'éviter toute pompe de pensées et de style. Le sujet m'a paru exiger la plus pure simplicité.

Jeunesse de mon pays, je t'offre ce petit volume, avec le désir bien vif qu'il te serve de stimulant vers la vertu, et contribue à ton bonheur.

DES DEVOIRS

DES HOMMES.

CHAPITRE PREMIER.

NÉCESSITÉ ET PRIX DU DEVOIR.

L'homme ne peut se soustraire à l'idée du devoir; il ne peut pas ne pas sentir l'importance de cette idée. Le devoir est attaché invinciblement à notre existence; à peine commençons-nous à posséder l'usage de la raison, que déjà la conscience nous le révèle; cette voix de la conscience s'accroît avec la raison, et devient d'autant plus forte que celle-ci reçoit plus de développements. D'un autre côté, tout ce qui compose le monde extérieur nous en avertit également, parce que tout

est régi par une loi harmonique et éternelle, que tout a une destination commune qui est de manifester la sagesse et d'accomplir la volonté de l'être qui est le principe et la fin de toutes choses.

L'homme a aussi sa destination, sa nature. Il faut qu'il soit ce qu'il doit être, ou bien il n'est estimé ni des autres, ni de lui-même; il n'est pas heureux. Sa nature est d'aspirer au bonheur, de voir et d'éprouver qu'il ne peut y atteindre à moins d'être bon; c'est-à-dire, à moins de faire ce que lui commande son propre avantage, d'accord avec le système de l'univers, avec les vues de la providence.

Lors même qu'entraînés par la passion, nous sommes tentés d'appeler notre bien ce qui s'oppose au bien des autres et à l'ordre universel, toujours est-il que nous ne pouvons nous le persuader; la conscience nous crie que non. Et la passion une fois calmée, tout ce qui s'oppose au bien des autres et à l'ordre nous inspire un sentiment d'horreur.

L'accomplissement du devoir est tellement nécessaire à notre bonheur, que même les douleurs et la mort qui sont bien, selon toute apparence, nos calamités les plus immédiates, se

changent en volupté dans le cœur de l'homme généreux qui souffre et meurt avec l'intention de servir le prochain, ou de se conformer aux adorables desseins du Tout-Puissant.

Être ce qu'il doit être, voilà donc à la fois pour l'homme la définition du devoir et celle du bonheur. La religion exprime cette vérité d'une manière sublime, en disant que l'homme est fait *à l'image de Dieu*. Le devoir, le bonheur de l'homme, c'est d'être cette image, de ne vouloir pas être autre chose, de vouloir être bon, parce que Dieu est bon, et qu'il lui a commandé de s'élever à toutes les vertus, et de tendre à ne faire qu'un avec lui.

CHAPITRE II.

AMOUR DE LA VÉRITÉ.

Le premier de nos devoirs, c'est d'aimer la vérité et d'avoir foi en elle.

La vérité, c'est Dieu. Aimer Dieu, aimer la vérité, c'est une seule et même chose.

O mon ami, fortifie en toi l'amour de la vérité, garde-toi bien de te laisser éblouir par la fausse éloquence de ces sophistes mélancoliques et furibonds, qui s'ingénient à répandre sur toutes choses le doute amer et décourageant.

La raison ne sert à rien et devient au contraire une arme fatale, lorsqu'elle s'attache à combattre la vérité, à la décréditer, à soutenir d'ignobles suppositions; lorsque, prompte à tirer des maux épars dans la vie, les conséquences les plus désespérées, elle ose nier que la vie soit un bien; lorsque, supputant quelques désordres apparents de l'univers, elle se refuse à y reconnaître un ordre général; lorsque, frappée seulement de la matérialité et de la dissolution des corps, elle répugne à croire en un *moi* tout spirituel et impérissable; lorsqu'elle traite de chimères toute distinction entre le vice et la vertu, et qu'enfin elle consent à ne voir dans l'homme qu'une brute, dénuée de toute ressemblance avec Dieu.

Si l'homme et la nature étaient choses si abominables, si dignes de mépris, pourquoi alors perdre le temps à philosopher? il faudrait se tuer; la raison ne pourrait donner d'autre conseil.

Dès lors que la conscience nous dit à tous de vivre (car l'exception de quelques esprits malades ne prouve rien) ; dès lors que nous vivons pour aspirer au bonheur ; dès lors que nous sentons que le bonheur de l'homme consiste, non pas à se dégrader et à se confondre avec les vers de la fange, mais à s'ennoblir, à s'élever vers Dieu : il est clair que l'usage de la raison n'est salutaire qu'autant qu'il fournit à l'homme une haute idée de la dignité à laquelle il peut atteindre, et la force nécessaire pour acquérir cette dignité.

Ce principe une fois établi, ne craignons pas de fouler aux pieds le scepticisme, le cynisme et toutes les philosophies dégradantes; imposons-nous l'obligation de croire à ce qui est vrai, à ce qui est beau, à ce qui est bon. Pour croire, il est besoin de vouloir croire, il est besoin d'aimer fortement le vrai.

Il n'y a que cet amour qui puisse donner de l'énergie à l'âme; tandis qu'il n'y a rien qui l'énerve comme de se complaire et de s'endormir dans le doute.

A cette foi dans tous les principes d'équité, joins la ferme résolution d'être toujours toi-même, dans toutes tes paroles et dans toutes

tes actions, l'expression vivante de la vérité.

La conscience de l'homme n'a de repos qu'en la vérité. Celui qui ment, lors même que son mensonge reste ignoré, porte en soi-même sa punition ; il s'accuse intérieurement de trahir un devoir et de s'avilir.

Pour ne point contracter la misérable habitude de mentir, il n'y a qu'un moyen : c'est de se résoudre fermement à ne mentir jamais. Si l'on fait une seule exception à cette règle, il n'y aura plus de raison pour n'en pas faire deux, pour n'en pas faire à l'infini. Et c'est ainsi que tant d'hommes deviennent peu à peu si horriblement enclins à feindre, à exagérer, et même à calomnier.

C'est dans les temps les plus corrompus que le mensonge est le plus en vogue. De là cette défiance générale qui règne même entre père et fils ; de là, cet effroyable débordement de protestations, de serments et de perfidies ; de là, au milieu des diverses opinions politiques, religieuses, et même seulement littéraires, cet acharnement continuel à supposer toutes sortes de faits et d'intentions viles au parti contraire ; de là, cette persuasion qu'il est permis de dénigrer ses adversaires, n'importe par quels moyens;

de là, cette rage à chercher des témoignages contre eux, à aller jusqu'à en produire dont la légèreté et la fausseté sont manifestes, et cet engagement pris de les soutenir, de les exalter, de paraître les croire valables. Ceux qui n'ont point la simplicité de cœur, supposent toujours de la duplicité chez les autres. Si quelqu'un qui n'a pas le privilége de leur plaire, ouvre seulement la bouche, vite ils trouvent moyen d'envenimer jusqu'à la moindre de ses paroles; s'il prie, ou fait l'aumône, ils rendent grâce au ciel de n'être pas hypocrites comme lui.

Toi, bien que tu sois né dans un siècle où le mensonge absurde et la plus excessive défiance sont choses si communes, prends soin de te conserver également pur de ces deux vices; sois généreusement disposé à croire à la sincérité des autres, et si l'on ne croit pas à la tienne, ne t'en formalise point : c'est assez pour toi qu'elle brille aux regards de celui qui pénètre et voit tout.

CHAPITRE III.

LA RELIGION.

Une fois cette vérité reconnue, que l'homme est infiniment supérieur à la brute, et qu'il porte en lui quelque chose de divin, nous devons avoir une grande estime pour tous les sentiments qui tendent à l'ennoblir, et, comme il est évident qu'aucun sentiment ne l'ennoblit autant que celui qui le fait aspirer, malgré ses misères, à la perfection, au bonheur, à Dieu enfin, force nous est de reconnaître l'excellence de la religion, et de la pratiquer.

Ne t'effraie ni du nombre des hypocrites, ni des railleries de ceux qui oseront t'appeler bigot, te voyant religieux. Sans force d'âme, on ne possède aucune vertu, on n'accomplit aucun grand devoir; de même pour être pieux, il ne faut pas être pusillanime.

Ne t'effraie pas davantage de te trouver associé,

en ta qualité de chrétien, à une foule d'esprits vulgaires, incapables de comprendre tout le sublime de la religion. De ce que le vulgaire peut et doit être religieux, il ne s'en suit nullement que la religion soit chose vulgaire. L'ignorant aussi est obligé à l'honnêteté : faudra-t-il pour cela que l'homme d'un esprit cultivé rougisse d'être honnête?

Tes études et ta raison t'ont fait connaître qu'il n'y a pas de religion plus pure que le christianisme, plus exempte d'erreurs, plus éclatante de sainteté, plus visiblement empreinte du caractère de la divinité. Il n'en est aucune qui ait autant contribué à avancer et à répandre la civilisation, à détruire ou à adoucir l'esclavage, à faire sentir à tous les hommes leur fraternité devant Dieu, leur fraternité avec Dieu même.

Considère bien tout cela, et particulièrement la solidité des preuves historiques de la religion : elles sont de nature à résister au plus subtil examen, pourvu qu'il soit exempt de passions.

Et pour n'être dupe d'aucun sophisme contre la validité de ces preuves, joins à l'examen que tu en feras le souvenir de cette foule d'hommes supérieurs qui les ont reconnues parfaites, à remonter de quelques-uns des forts penseurs de

notre époque jusqu'à Dante, jusqu'à saint Thomas, jusqu'à saint Augustin, jusqu'aux premiers pères de l'église.

Chaque nation t'offre d'illustres noms qu'aucun incrédule n'oserait mépriser.

Le célèbre Bacon, si vanté par l'école empirique, bien loin d'être incrédule comme ses plus chauds panégyristes, fit toujours profession de la foi chrétienne. Grotius était chrétien, quoiqu'il fût tombé dans quelques erreurs, et il écrivit un traité sur *la vérité de la religion*. Newton ne dédaigna pas de composer un livre *sur la Concordance des Évangiles*. Locke traita du christianisme raisonnable. Notre Volta, ce grand physicien, cet esprit d'une si vaste culture, se montra toute sa vie un très-vertueux catholique. Tous ces grands génies, et une foule d'autres, doivent être, ce me semble, de quelque poids, pour témoigner que le christianisme est en parfaite harmonie avec le bon sens ; c'est-à-dire, avec ce sens qui est multiple dans les connaissances et dans les recherches, qui ne s'enferme pas dans des limites étroites, n'envisageant les questions que sous une de leurs faces, qui ne s'est pas laissé pervertir par la passion de la raillerie et de l'irréligion.

CHAPITRE IV.

QUELQUES CITATIONS.

Parmi les hommes renommés dans le monde, on en compte quelques-uns d'irréligieux, et un plus grand nombre, qui, sur l'article de la foi, ont donné dans toutes sortes de travers et d'inconséquences. Mais qu'en résulte-t-il ? Ils se sont élevés avec force, tant contre le christianisme en général, que contre le catholicisme, mais ils n'ont rien prouvé; les principaux d'entr'eux n'ont même pu s'empêcher, dans tel ou tel de leurs ouvrages, de confesser la sagesse de cette religion qu'ils haïssaient ou qu'ils suivaient si mal. Les citations suivantes, bien qu'elles n'aient plus le mérite de la nouveauté, n'ont rien perdu de leur importance, et il est bon de les rapporter ici :

Jean-Jacques Rousseau a écrit dans son Emile ces mémorables paroles :

« J'avoue que la majesté des Écritures m'é-
« tonne ; la sainteté de l'Évangile parle à mon
« cœur..... Voyez les livres des philosophes

« avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près « de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si « sublime et si simple soit l'ouvrage des hom- « mes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire « ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton « d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? « Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! « Quelle grâce touchante dans ses instructions ! « Quelle élévation dans ses maximes ! Quelle « profonde sagesse dans ses discours ! Quelle « présence d'esprit, quelle finesse et quelle jus- « tice dans ses réponses ! Quel empire sur les « passions ! Où est l'homme, où est le sage qui « sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et « sans ostentation ? Quand Platon peint son « juste imaginaire couvert de tout l'opprobre du « crime et digne de tout le prix de la vertu, il « peint trait pour trait Jésus-Christ.... La mort « de Socrate, philosophant tranquillement avec « ses amis, est la plus douce que l'on puisse dé- « sirer : celle de Jésus-Christ expirant dans les « tourments, injurié, raillé, maudit de tout un « peuple, est la plus horrible que l'on puisse « craindre. Socrate, prenant la coupe empoi- « sonnée, bénit celui qui la lui présente et qui « pleure ; Jésus, au milieu d'un supplice affreux,

« prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la « vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie « et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu. Di- « ra-t on que l'histoire de l'Evangile est inven- « tée à plaisir ?.... Ce n'est pas ainsi que l'on in- « vente, et les faits de Socrate, dont personne ne « doute, sont moins attestés que ceux de Jésus- « Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans « la détruire ; il serait plus inconcevable que « plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué « ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni « le sujet... Et l'Evangile a des caractères de vé- « rité si grands, si frappants, si parfaitement « inimitables, que l'inventeur en serait plus « étonnant que le héros. »

Ce même Rousseau dit encore :

« Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer « la nature sèment dans le cœur des hommes « de désolantes doctrines....., renversent, dé- « truisent, foulent aux pieds tout ce que les « hommes respectent ; ils ôtent aux affligés la « dernière consolation de leur misère, aux puis- « sants et aux riches le seul frein de leurs pas- « sions ; ils arrachent du fond des cœurs le re- « mord du crime, l'espoir de la vertu, et se van- « tent encore d'être les bienfaiteurs du genre

« humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nui-
« sible aux hommes. Je le crois comme eux, et
« c'est, à mon avis, une grande preuve que ce
« qu'ils enseignent n'est pas la vérité. »

Montesquieu, qui n'est pas à l'abri de tout reproche en fait de religion, s'indignait contre ceux qui attribuent au christianisme des torts qu'il n'a pas.

« Bayle, dit-il, après avoir insulté toutes les
« religions, flétrit la religion chrétienne ; il ose
« avancer que de véritables chrétiens ne forme-
« raient pas un état qui pût subsister. Pourquoi
« non ? Ce seraient des citoyens infiniment éclai-
« rés sur leurs devoirs, et qui auraient un très-
« grand zèle pour les remplir : ils sentiraient
« très-bien le droit de la défense naturelle ; plus
« ils croiraient devoir à la religion, plus ils pen-
« seraient devoir à leur patrie. Chose admirable!
« la religion chrétienne, qui ne semble avoir
« d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore
« notre bonheur dans celle-ci ! » (v. *l'Esprit des lois*, livre III, chap. VI).

Et plus loin :

« C'est mal raisonner contre la religion, de
« rassembler dans un grand ouvrage une lon-
« gue énumération des maux qu'on lui repro-

« che, si l'on ne fait de même celle des biens « qu'elle a produits.... Si je voulais raconter tous « les maux qu'ont produits dans le monde les « lois civiles, la monarchie, le gouvernement « républicain, je dirais des choses effroyables.... « Que l'on se mette devant les yeux les massa- « cres continuels des rois et des chefs grecs ou « romains; la destruction des peuples et des « villes par ces mêmes chefs; Timur et Gengis- « khan qui ont dévasté l'Asie; et nous verrons « que nous devons au christianisme, dans le « gouvernement un certain droit politique, et « dans la guerre un certain droit des gens que « la nature humaine ne saurait assez recon- « naître. »

Le grand Byron, ce génie prodigieux, qui se laissa si malheureusement entraîner à diviniser tantôt le vice, tantôt la vertu, aujourd'hui la vérité, demain l'erreur, mais qui ne laissait pas d'être tourmenté par une soif ardente de la vérité et de la vertu, donna des preuves de la vénération qu'au fond il était forcé d'avoir pour la doctrine catholique. Il voulut que sa fille fût élevée dans la religion catholique; et l'on connaît une lettre de lui, dans laquelle, parlant de cette résolution, il dit qu'il l'a voulu ainsi, parce

que de toutes les religions, la religion catholique est à ses yeux celle qui fait jaillir de la vérité la plus éclatante lumière.

L'ami de Byron, et le plus grand poète qui lui ait survécu en Angleterre, Thomas Moore, après être resté de longues années incertain sur le choix d'une religion, fit des études profondes sur le christianisme, reconnut enfin qu'il n'est pas possible d'être chrétien et bon logicien, sans être catholique ; et il écrivit les recherches qu'il avait faites, et l'irrésistible conclusion à laquelle il fut amené.

« Salut! s'écrie-t-il, salut, ô église une et « véritable, ô toi, qui es l'unique vie de la vie, « et la seule dont les tabernacles ne connaissent « point la confusion des langues! que mon âme « repose à l'ombre de tes saints mystères; loin « de moi également et l'impiété qui insulte à leur « obscurité, et la foi imprudente qui voudrait « en sonder l'abîme. A l'une et à l'autre j'adresse « le langage de Saint Augustin : Toi, rai- « sonne; pour moi, j'admire; toi, discute; moi, « je croirai.

Si je ne puis percer toute la profondeur,
Du moins mes yeux sont-ils frappés de la splendeur.

(*Voyages d'un Irlandais* à la recherche d'une religion.)

CHAPITRE V.

RÉSOLUTION A PRENDRE AU SUJET DE LA RELIGION.

Que les précédentes considérations, et les preuves infinies qui militent en faveur du christianisme et de notre unique église, te fassent répéter ces paroles, te fassent dire résolument :

— Je veux rester insensible à tous ces arguments spécieux, mais nullement concluants, avec lesquels on attaque ma religion. Il n'est pas vrai, je le vois bien, qu'elle s'oppose au progrès des lumières ; il n'est pas vrai qu'elle ait convenu aux temps barbares et qu'elle ne convienne plus maintenant, puisque après avoir suffi à la civilisation asiatique, à la civilisation grecque, à la civilisation romaine, aux états si divers du moyen-âge, elle convint en outre à tous les peuples qui, à partir de cette époque, commencèrent à se civiliser, et qu'elle satisfait encore

aujourd'hui des intelligences qui ne le cèdent en rien aux plus élevées. Je vois que, depuis les premiers hérésiarques jusqu'à l'école de Voltaire et de ses disciples, et jusqu'aux Saints-Simoniens de nos jours, tous se vantèrent d'enseigner quelque chose de mieux, et pas un n'en put seulement approcher. Donc ! — Donc, tant que je me ferai gloire d'être l'ennemi de la barbarie et l'ami des lumières, je me ferai gloire aussi d'être catholique, et je plaindrai ceux qui me raillent, ceux qui affectent de me confondre avec les superstitieux et les pharisiens.

Cela bien vu et bien résolu, sois conséquent et inébranlable. Honore la religion de toute la force de tes affections et de ton intelligence, et professe-la au milieu des croyants et des non-croyants. Professe-la, dis-je, non pas en observant froidement et extérieurement les pratiques du culte, mais en animant ces pratiques de pensées grandes et pieuses, en t'élevant par l'admiration jusqu'à la sublimité des mystères, sans permettre à ton orgueil de prétendre les expliquer; en te pénétrant des vertus qui en émanent, et n'oubliant jamais qu'il ne suffit pas d'adorer Dieu dans nos prières, et que notre culte doit se manifester dans toutes nos actions.

Il est quelques esprits où brille la religion catholique dans tout l'éclat de sa beauté et de sa vérité; et qui comprennent qu'aucune philosophie n'est comparable à la sienne, ni plus opposée à l'injustice, ni plus favorable à tous les intérêts de l'homme. — Néanmoins ils se laissent aller au courant perfide, ils vivent comme si le christianisme était affaire du vulgaire, laquelle ne regarde pas les esprits supérieurs. Ceux-là sont plus coupables que les incrédules eux-mêmes, et malheureusement le nombre en est grand.

Moi, qui fus de ce nombre, je sais qu'on ne sort pas de cet état sans effort. Tente-le, cet effort, si tu y tombais jamais. Que la raillerie n'ait point de prise sur toi, quand il s'agit d'avouer un noble sentiment : quel plus noble sentiment que l'amour de Dieu. S'il arrivait que tu eusses à passer des fausses doctrines ou de l'indifférence à la vraie profession de foi, ne va pas donner aux incrédules le scandaleux spectacle d'une bigoterie ridicule et de scrupules pusillanimes. Sois humble devant Dieu et devant les hommes, mais ne te montre jamais oublieux de ta dignité d'homme, n'abdique jamais la saine raison. Il

n'y a que la raison des esprits haineux et superbes, qui soit contraire à l'évangile.

CHAPITRE VI.

PHILANTHROPIE OU CHARITÉ.

C'est uniquement par la religion que l'homme sent le devoir d'une parfaite philanthropie, d'une parfaite charité.

Ce mot *charité* est admirable, mais cet autre mot *philanthropie* a aussi quelque chose de sacré. L'apôtre s'en est servi pour exprimer l'amour de l'humanité, et l'a aussi appliqué à cet amour de l'humanité qui est en Dieu même. On lit dans l'épître à Tite, chap. III.

Ὅτε δὲ ἡ χρηστότης καὶ ἡ φιλανθρωπία ἐπέφανε τοῦ Σωτῆρος ἡμῶν Θεοῦ.

Lorsqu'apparurent la bonté et la philanthropie du Sauveur notre Dieu....

Le Tout-Puissant aime les hommes et veut que chacun de nous les aime. Il ne nous est donné, comme nous l'avons déjà dit, d'être bons, d'être

contents de nous-mêmes, de nous estimer, qu'à la condition d'imiter Dieu dans ce généreux amour, en lui demandant pour nos semblables la vertu et le bonheur, et en rendant à ceux-ci tous les services que nous pouvons.

L'homme n'a quelque mérite aux yeux de Dieu que par cet amour, qui est même partie essentielle de l'amour que nous devons à Dieu, comme le témoignent plusieurs passages sublimes des livres saints, entr'autres celui-ci :

« Le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, ô les bénis de mon père, venez prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai été étranger, et vous m'avez accueilli; nu, et vous m'avez couvert; malade, et vous m'avez visité; prisonnier, et vous êtes venus à moi. — Alors les justes lui répondront, disant : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu ayant faim, et que nous vous avons nourri? ayant soif, et que nous vous avons donné à boire? quand est-ce que nous vous avons vu étranger, et que nous vous avons accueilli? ou nu, et que nous vous avons couvert? et quand est-ce que nous vous avons vu

malade, ou prisonnier, et que nous sommes venus à vous? Et répondant, le roi leur dira : Oui, je vous le dis, chaque fois que vous avez fait de ces choses au moindre de mes frères que voici, si peu que ce fût, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Mathieu, chap. XXV.)

Formons-nous de l'homme dans notre esprit un type élevé, et tâchons de ressembler au modèle. Mais que dis-je? ce type, notre religion nous l'a donné, et qu'il est admirable! celui qu'elle nous propose d'imiter, c'est l'homme fort et doux au suprême degré, l'irréconciliable ennemi de l'oppression et de l'hypocrisie, le philanthrope prêt à tout pardonner, hors la perversité impénitente; celui qui peut se venger et ne le veut pas, celui qui fraternise avec les pauvres, et ne fait point d'imprécations contre les heureux de la terre, pour peu qu'ils se souviennent que les pauvres aussi sont leurs frères; celui qui n'apprécie pas les hommes d'après leur degré de science ou de prospérité, mais d'après leurs sentiments et leurs actions. C'est l'unique philosophe, en qui l'on ne découvre pas la plus petite tache; c'est la plus complète manifestation de Dieu dans un être de notre nature; c'est l'Homme-Dieu.

Lorsqu'on a dans le cœur un si digne modèle, avec quelle vénération ne regarde-t-on pas l'humanité ? L'amour est toujours proportionné à l'estime. Pour aimer beaucoup l'humanité, il faut l'estimer beaucoup.

Lorsqu'au contraire, on se fait de l'homme une idée vague, mesquine, triviale; lorsqu'on se complaît à considérer le genre humain comme un troupeau de bêtes stupides et féroces, nées dans le seul but de se repaître, de se reproduire, de s'agiter et de retourner dans la poussière; lorsqu'on s'obstine à ne voir rien de grand dans la civilisation, ni dans les sciences, ni dans les arts, ni dans la recherche de la justice, ni dans notre tendance éternelle vers ce qui est beau, vers ce qui est bon, vers ce qui est divin, hélas! quelle raison aura-t-on alors de respecter sincèrement son semblable, de l'aimer, de l'entraîner avec soi à la conquête de la vertu, de se dévouer pour lui être utile?

Pour aimer l'humanité, il faut savoir soutenir, sans en être scandalisé, la vue de ses faiblesses, et de ses vices.

Si nous sommes parfois choqués de son ignorance, rappelons nous combien c'est une admirable faculté donnée à l'homme de pouvoir sortir

de cette ignorance, en faisant usage de l'intelligence; combien c'est une admirable faculté de pouvoir pratiquer, même au sein d'une si profonde ignorance, les plus sublimes vertus sociales, telles que le courage, la compassion, la reconnaissance, la justice.

Ceux qui ne s'inquiètent nullement d'acquérir des lumières, ou de pratiquer le vertu, ne sont, après tout, que des individus, et ne constituent pas l'humanité. S'ils sont excusables et à quel point ils le sont, c'est Dieu qui le sait. Qu'il nous suffise, à nous, de savoir qu'il ne sera demandé compte à chacun que de la somme qu'il aura reçue.

CHAPITRE VII.

ESTIME DE L'HOMME.

Considérons dans l'humanité ceux qui, témoignant par leur exemple de la grandeur humaine, nous indiquent le chemin où nous devons désirer de les suivre. Nous ne pourrons sans doute les égaler en renommée, mais ce n'est pas là ce qui importe. Nous pourrons du moins les égaler en mérite intrinsèque, c'est-à-dire en

cultivant comme eux les nobles sentiments, du moment que nous ne sommes pas des êtres avortés ou stupides, du moment que notre vie, douée d'intelligence, peut s'étendre un peu au-delà de l'enfance.

Quand nous sommes tentés de mépriser l'humanité, en voyant de nos propres yeux, en lisant dans l'histoire ses turpitudes, fixons notre attention sur ces vénérables mortels dont l'histoire sert aussi à montrer l'éclat.

L'irascible, mais généreux Byron, me disait que c'est le seul moyen de se préserver de la misanthropie. — « Le premier grand homme qui se présente à mon esprit, me disait-il, c'est toujours Moïse : Moïse, qui réhabilite un peuple avili ; qui le sauve de l'opprobre de l'idolâtrie et de la servitude; qui lui donne une loi pleine de sagesse, admirable anneau intermédiaire entre la religion des patriarches et la religion des siècles civilisés, qui est l'évangile. Les vertus et les institutions de Moïse, voilà le moyen dont se servit la providence pour tirer du milieu de ce peuple d'habiles hommes d'état, de vaillants guerriers, d'excellents citoyens, d'ardents et saints zélateurs de la justice, appelés à prophétiser la chute des superbes et des

hypocrites, et la future civilisation de toutes les nations.

En jetant les yeux sur quelques grands hommes, et principalement sur mon Moïse, ajoutait Byron, je répète toujours avec enthousiasme ce vers du sublime Dante :

« Comme à les voir je sens mon âme transportée ! »

et je reprends alors une bonne opinion de cette chair d'Adam et des esprits qu'elle porte. »

Ces paroles du poète anglais me restèrent profondément gravées dans le cœur, et j'avoue que j'ai ressenti parfois une grande joie d'agir comme lui, alors que j'étais assailli par l'horrible tentation de la misanthropie.

Les hommes magnanimes, morts ou vivants, ne suffisent-ils pas pour confondre ceux qui se font une pauvre idée de l'espèce humaine ? Combien n'en a-t-on pas vus dans l'antiquité la plus reculée ! combien au temps des Romains ! combien au milieu de la barbarie du moyen-âge et parmi les civilisations modernes ! Ici les martyrs de la vérité ; là les bienfaiteurs des affligés ; plus loin les pères de l'Eglise, si admirables par leur prodigieuse philosophie, et par leur ardente charité ; partout enfin de valeureux guerriers,

des défenseurs de la justice, des restaurateurs des lumières, de sages poètes, de sages savants, de sages artistes !

Que l'éloignement des temps et les magnifiques destinées de ces personnages ne vous les fassent pas regarder comme étant d'une nature différente de la nôtre ! Non : ils n'étaient pas dans l'origine plus demi-dieux que nous. Ils étaient fils de la femme ; ils ont souffert et pleuré comme nous, ils ont eu comme nous à combattre leurs mauvais penchants, à rougir quelquefois d'eux-mêmes, à lutter rudement pour se vaincre.

Les annales des nations, et les autres monuments qui restent, ne nous parlent que d'un petit nombre de ces âmes sublimes qui ont vécu sur la terre. Et c'est par milliers qu'il faudrait compter ceux, qui, sans avoir aucune célébrité, honorent chaque jour par les fruits de leur âme et par leurs dignes actions, le nom d'homme et leur fraternité avec les bons, leur fraternité, disons-le encore une fois, avec Dieu même.

Remémorer l'excellence et la multitude des bons, ce n'est pas, que je pense, se faire illusion, ce n'est pas envisager le seul beau côté de la nature humaine, ce n'est pas nier qu'il y ait aussi

une foule d'insensés et de méchants. Les méchants et les insensés abondent sans doute ; mais ce qu'on a dessein de prouver, c'est que l'homme peut se rendre admirable par l'exercice de ses facultés, qu'il peut se préserver de la perversité, qu'il peut aussi, en tout temps et quel que soit le degré de ses connaissances, de sa fortune, se distinguer par de nobles vertus, qu'à de tels titres il a droit à l'estime de toute créature intelligente.

C'est en lui accordant l'estime qui lui est due, c'est en le voyant tendre vers la perfection infinie, et appartenir au monde immortel des idées, plutôt qu'à cette retraite de quatre jours, où semblable aux plantes et aux bêtes, il ne fait qu'apparaître, soumis lui-même aux lois du monde matériel ; c'est en le voyant capable de s'élever au-dessus de ce vil troupeau de bêtes, et de leur dire : « je suis supérieur à vous et à tous les objets terrestres qui m'environnent. »— C'est alors que nous sentirons redoubler pour lui nos élans de sympathie. Il n'y aura pas jusqu'à ses misères, jusqu'à ses erreurs, qui n'augmentent notre compassion, nous rappelant combien c'est un être grand. Nous gémirons que le roi des créatures déroge parfois à sa dignité,

qu'il aille jusqu'à se dégrader ; nous aurons à cœur de voiler religieusement ses torts, ou de lui tendre la main pour l'aider à se relever de la fange, et à remonter au faîte d'où il est tombé ; nous serons dans la joie, chaque fois que nous le verrons, pénétré de sa dignité, résister invincible à toutes les douleurs, à tous les outrages, sortir triomphant des plus rudes épreuves, et, par la glorieuse puissance de sa volonté, se rapprocher de son divin modèle.

CHAPITRE VIII.

AMOUR DE LA PATRIE.

Toutes les affections qui resserrent l'union des hommes et les excitent à la vertu, sont nobles. Le cynique qui a tant de sophismes contre tout généreux sentiment, ne manque pas de faire étalage de philanthropie, pour déprimer l'amour de la patrie.

« Ma patrie, dit-il, c'est le monde ; le coin de terre où je suis né n'a aucun droit à ma prédilection, du moment que rien ne l'élève au dessus de tant d'autres pays, où l'on est aussi bien, souvent même mieux ; l'amour de la patrie n'est autre chose qu'une espèce d'égoïsme commun à un groupe d'hommes, qui s'en autorisent pour haïr le reste de l'humanité. »

Mon cher ami, ne va pas être dupe d'une si misérable philosophie. Son caractère est de rabaisser l'homme, de nier la vertu dans lui, d'appeler illusion ou sottise ou perversité tout ce qui l'élève. Accumuler ainsi de magnifiques paroles pour étouffer toute tendance généreuse, toute inspiration utile à la société, c'est un art facile, mais méprisable.

Le cynisme tient l'homme dans la fange : la vraie philosophie est celle qui aspire à l'en retirer ; celle-là est religieuse, et elle honore l'amour de la patrie. Ce n'est pas, certes, que nous ne devions aussi considérer le monde entier comme notre patrie. Tous les peuples sont des fractions d'une même famille, mais si vaste, il est vrai, qu'elle ne saurait être gouvernée par le même chef, quoiqu'elle n'ait que Dieu pour souverain maître. Il est beau de regarder ainsi

les créatures de notre espèce comme une famille; cela contribue à nous rendre bienveillants pour l'humanité en général. Mais cette manière de voir n'en détruit pas beaucoup d'autres qui ont aussi leur justesse.

C'est encore un fait, que l'humanité se divise en peuples. Un peuple quelconque, est cette association d'hommes qu'unissent dans une sympathie particulière, à la fois, religion, lois, coutumes, identité de langue, d'origine, de gloire, de regrets, d'espérances, ou, sinon tous ces éléments, du moins la plupart. Appeler du nom d'égoïsme cette sympathie, cet accord d'intérêts entre les membres d'un même peuple, c'est comme si la manie de blâmer allait jusqu'à vouloir flétrir l'amour paternel et l'amour filial, en signalant ces deux sentiments comme une ligue entre chaque père et ses enfants.

Ne perdons jamais de vue que la vérité a plusieurs faces; que de tous les sentiments vertueux il n'en est pas un qui ne doive être cultivé. Peut-être en est-il aussi, qui en devenant exclusifs, pourraient devenir nuisibles. Qu'ils ne deviennent point exclusifs, ils ne seront point nuisibles. L'amour de l'humanité est excellent, mais il ne doit pas empêcher l'amour du pays

natal ; l'amour du pays natal est aussi très-bon mais il ne doit pas exclure l'amour de l'humanité.

Honte à l'âme vile qui n'applaudit point à cette multiplicité d'aspects et de motifs, que peut prendre, parmi les hommes, l'instinct sacré qui les porte à se regarder comme frères, à se faire un mutuel échange d'honneur, de secours et de politesse !

Deux voyageurs européens se rencontrent dans une autre partie du globe ; l'un sera né à Turin, l'autre à Londres. Ils sont européens : cette communauté de noms établit déjà entr'eux une certaine liaison d'amitié, je dirais volontiers une sorte de patriotisme, et par suite une louable sollicitude à se rendre mutuellement de bons offices.

Voici, d'autre part, des individus qui ont peine à se comprendre ; ils ne parlent pas habituellement la même langue. Vous ne croyez pas qu'il puisse exister entr'eux aucun patriotisme. Vous vous trompez. Ce sont des Suisses, l'un d'un canton italien, l'autre d'un canton français, un troisième d'un canton allemand. L'identité du lien politique qui les protège supplée au défaut d'une langue commune ; il les unit d'affec-

tion, et les fait contribuer, par de généreux sacrifices, au bien d'une patrie qui n'est pas une nation.

Voyez, en Italie ou en Allemagne, un autre spectacle : des hommes, vivant sous des lois différentes, et devenus par cela même des peuples différents, forcés quelquefois de s'armer les uns contre les autres. Mais ils parlent ou du moins ils écrivent tous la même langue ; ils honorent les mêmes ancêtres ; ils se font gloire de la même littérature ; ils ont des goûts semblables, un besoin reciproque d'amitié, d'indulgence, de consolation. Ces divers motifs les rendent plus bienveillants les uns pour les autres, et plus portés à lutter entr'eux de nobles procédés.

L'amour de la patrie, qu'il s'applique à un vaste pays ou à un petit coin de terre, est toujours un sentiment noble. Il n'est aucune partie d'une nation qui n'ait ses gloires propres : des princes qui lui ont donné une puissance relative, plus ou moins considérable ; des faits historiques dignes de mémoire ; de bonnes institutions ; d'importantes cités ; quelque trait honorable et saillant dans son caractère ; des hommes illustres par leur courage, ou par leurs talents politiques, illustres dans les sciences ou dans les arts. Ce

sont autant de raisons pour chacun d'aimer de préférence la province, la ville, le bourg même où il est né.

Mais, cet amour de la patrie, soit qu'il embrasse un grand cercle, soit qu'il se déploie dans une étroite circonférence, gardons-nous de le faire consister dans un vain orgueil d'être nés dans tel ou tel lieu, et de nous en prévaloir pour nourrir des haines contre les autres villes, les autres provinces, les autres nations. Ce patriotisme exclusif, envieux, féroce, n'est plus une vertu, mais un vice.

CHAPITRE IX.

LE VÉRITABLE PATRIOTE.

Pour aimer la patrie d'une affection vraiment noble, nous devons commencer par lui donner en nous des citoyens dont elle n'ait point à rougir, dont elle ait plutôt à se glorifier. Affecter du

mépris pour la religion et pour les bonnes mœurs, et aimer dignement la patrie, sont deux choses incompatibles, aussi incompatibles que de prétendre estimer un ami, comme il le mérite, et de ne point se croire obligé à lui rendre les soins d'une amitié réciproque.

Si un homme insulte aux autels, à la sainteté du lien conjugal, à la décence, à la probité, et qu'il crie : « Patrie ! patrie ! » Défie-toi. C'est un hypocrite de patriotisme, c'est un très-mauvais citoyen.

Il n'y a de bon patriote que l'homme vertueux; l'homme qui comprend, qui aime ses devoirs, et se fait étude de les accomplir.

Il ne va jamais se confondre avec les plats courtisans de la puissance, ni avec les dangereux ennemis de toute autorité : irrévérence et servilité sont des excès également blâmables.

S'il occupe, dans le gouvernement, quelque emploi civil ou militaire, son but n'est pas sa propre fortune, mais bien l'honneur et la prospérité du prince et du peuple.

S'il est un simple particulier, son vœu le plus ardent, c'est encore la prospérité du prince et du peuple ; non-seulement il ne fait rien qui puisse en arrêter les progrès, mais encore fait-

il tout ce qui est en son pouvoir pour y contribuer.

Il sait que dans toutes les sociétés il y a des abus; il voudrait qu'on y portât remède; mais il a horreur des forcenés qui prétendent les réformer par la spoliation et les sanglantes représailles, parce que de tous les abus, ceux-ci sont les plus terribles et les plus funestes.

Il n'invoque pas, il n'excite pas les discordes civiles; il s'attache, au contraire, par son exemple et par ses paroles, à calmer, autant qu'il le peut, l'exaltation des esprits, à recommander l'indulgence et la paix.

Il ne cesse d'être un agneau que lorsque la patrie en danger réclame son bras pour la défendre. Alors il devient lion; il combat et triomphe ou meurt pour son pays.

CHAPITRE X.

AMOUR FILIAL.

La carrière de tes actions commence dans ta famille : ton premier gymnase de vertu, c'est

la maison paternelle. Que dire de ceux qui prétendent aimer la patrie, qui font grand bruit de leur héroïsme, et qui manquent à un devoir aussi essentiel que celui de la piété filiale.

Là où règne la noire ingratitude, il n'y a pas amour de la patrie, il n'y a pas le moindre germe d'héroïsme.

A peine l'intelligence de l'enfant s'ouvre-t-elle à l'idée du devoir, que déjà la nature lui crie : « Aime tes parents. » L'instinct de l'amour filial est si fort, qu'il semble n'avoir pas besoin de soins pour subsister toute la vie. Néanmoins, comme nous l'avons déjà dit, tous les bons instincts veulent être secondés par la volonté, ou ils se détruisent. La piété envers les parents demande qu'on la cultive avec une ferme résolution.

Comment celui qui se pique d'aimer Dieu, d'aimer l'humanité, d'aimer la patrie, n'aurait-il pas une grande vénération pour ceux à qui il doit les titres d'enfant de Dieu, d'homme, de citoyen?

Un père et une mère sont naturellement nos premiers amis; ce sont, de tous les hommes, ceux à qui nous devons le plus. Aussi sommes-nous tenus envers eux, de la manière la plus

sacrée, à la reconnaissance, au respect, à l'amour, à l'indulgence, à la plus tendre manifestation de ces divers sentiments.

La grande intimité dans laquelle nous vivons avec les personnes qui nous appartiennent de plus près, ne nous accoutume que trop aisément à les traiter avec une négligence excessive, et ne nous rend que trop peu soucieux d'être aimables et d'embellir leur existence.

Préservons-nous d'un tort semblable. Celui qui veut ajouter à sa bonté naturelle, doit porter dans toutes ses affections un certain désir d'exactitude et de bonne-grâce, qui leur donne toute la perfection dont elles sont susceptibles.

Réserver ses égards, ses attentions, ses prévenances pour le monde, et manquer, en attendant, de complaisance ou de douceur envers ses parents, c'est une faute. Les belles manières ne s'acquièrent que par une étude assidue, commencée au sein même de la famille.

« Quel mal y a-t-il, disent quelques-uns, à vivre en toute liberté avec ses parents? ne savent-ils pas bien qu'ils sont aimés de leurs enfants? faut-il encore imposer à ceux-ci la contrainte des dehors gracieux? faut-il les obliger

à dissimuler leurs ennuis et leurs petites colères? » Toi qui ne veux pas ressembler aux gens vulgaires, garde-toi de raisonner ainsi; parce que, si vivre en toute liberté, cela signifie être grossier, c'est le droit d'être grossiers qu'ils réclament; et, cette conduite, il n'est pas de parenté si intime, capable de la justifier.

Celui qui n'a pas le courage de faire, chez lui, comme dehors, tout ce qu'il peut pour se rendre agréable aux autres, pour acquérir les vertus qui lui manquent, pour honorer l'homme en lui-même et Dieu dans l'homme, est un être pusillanime. Pour se reposer de la noble tâche d'être bon, affable et délicat, il n'y a pas d'autre temps que celui du sommeil.

L'amour filial n'est pas seulement un devoir de reconnaissance, c'est encore un devoir d'impérieuse convenance.

Dans le cas bien rare où nous aurions des parents peu bienveillants, peu en droit de prétendre à l'estime: par cela seul qu'ils sont les auteurs de nos jours, ils revêtent un caractère si respectable, que nous ne saurions sans infamie, je ne dirai pas les outrager, mais même les traiter avec tant soit peu d'insouciance. Dans ce cas, les égards que nous leur témoignons au-

ront plus de mérite, mais n'en seront pas moins une dette payée à la nature, à l'édification de nos semblables, à notre propre dignité.

Malheur à celui qui se fait le censeur sévère de quelque défaut de ses parents ! Et envers qui commencerons-nous à pratiquer la charité, si nous n'en avons pas pour un père, ou pour une mère?

Exiger, pour les respecter, qu'ils soient sans défaut, qu'ils possèdent toutes les perfections humaines, c'est à la fois de l'orgueil et de l'injustice. Mais nous tous, qui tenons si fortement à être respectés et aimés, sommes-nous toujours irréprochables? Lors même qu'un père ou qu'une mère n'atteindrait pas cet idéal de sens et de vertu que nous désirons, rendons-nous ingénieux à les excuser, à cacher leurs défauts aux yeux d'autrui, à faire ressortir toutes leurs bonnes qualités. En agissant ainsi, nous deviendrons meilleurs nous-mêmes, nous gagnerons un caractère pieux et généreux, nous apprendrons à discerner les mérites des autres.

Mon cher ami, ouvre souvent ton âme à cette pensée, triste, il est vrai, mais féconde en compassion, en longanimité : « Ces têtes blanches que je puis contempler maintenant, qui sait si

avant peu elles ne reposeront pas dans la tombe? » — Ah ! tandis que tu as encore le bonheur de les voir, honore-les, procure-leur des consolations propres à adoucir les maux déjà si nombreux de la vieillesse !

Leur âge ne les dispose déjà que trop au chagrin ; ne contribue jamais à les attrister. Que tes manières à leur égard, et toute ta conduite, soient toujours d'une telle aménité, que ta seule vue les ranime et les réjouisse. Chaque sourire que tu feras encore épanouir sur leurs lèvres flétries, chaque joie que tu feras descendre en leur âme, sera pour eux le plus salutaire des plaisirs, et tournera à ton propre avantage. Les bénédictions que répand un père ou une mère sur un fils reconnaissant sont toujours sanctionnées par Dieu.

CHAPITRE XI.

RESPECT AUX VIEILLARDS ET AUX ANCÊTRES.

Honore dans la personne des vieillards l'image de tes parents et de tes aïeux. La vieillesse est vénérable à tous les cœurs bien nés.

Il y avait dans l'antique Sparte une loi qui enjoignait aux jeunes gens de se lever à la survenue d'un vieillard ; de se taire, dès qu'il parlait, de lui céder le pas partout où ils le rencontreraient. Ce que chez nous la loi ne fait pas, que la décence le fasse ; cela sera mieux encore.

Il y a dans ce respect quelque chose de si beau, de si moral, que ceux-là même qui oublient de le pratiquer, sont forcés à l'applaudir chez les autres.

Un vieillard athénien cherchait une place aux jeux olympiques, et tous les gradins de l'amphithéâtre étaient complètement garnis. Quelques jeunes gens d'Athènes lui firent signe

de s'approcher, et lorsque, cédant à leur invitation, il fut parvenu jusqu'à eux, non sans peine, au lieu d'un accueil honnête, il ne trouva qu'indignes risées. Lepauvre vieillard, repoussé d'un lieu à l'autre, arriva enfin du côté où étaient assis les Spartiates. Ceux-ci, fidèles à la coutume sacrée de leur patrie, se lèvent avec modestie, et lui font prendre place au milieu d'eux. Ces mêmes Athéniens qui l'avaient ainsi baffoué sans pudeur, furent pénétrés d'estime pour leurs généreux émules, et les plus vifs applaudissements éclatèrent de toutes parts.

Alexandre le Macédonien — et ici je lui donnerais volontiers le titre de grand — pendant que les plus brillants succès conspiraient à l'enorgueillir, savait néanmoins s'humilier devant la vieillesse. Arrêté un jour dans sa marche triomphante par d'énormes monceaux de neige, il fit allumer des feux, et il se chauffait, assis sur son banc royal, lorsqu'il aperçut parmi ses guerriers un homme accablé par l'âge, grelottant de froid. Il courut à lui, et de ses mains invincibles qui avaient renversé l'empire de Darius, il prit le vieillard engourdi, et le transporta sur son propre siége.

« Il n'y a de méchant que celui qui n'a point

d'égards pour la vieillesse, pour les femmes, pour le malheur, » disait Parini. Et Parini profitait de toute l'autorité qu'il avait sur ses élèves, pour les maintenir dans le respect dû aux vieillards. Un jour qu'il était fort indigné contre un jeune homme dont on lui avait rapporté quelques torts assez graves, il lui arriva de le rencontrer dans une rue, au moment où ce même jeune homme, soutenant un vieux capucin, apostrophait dignement quelques malotrus qui avaient heurté ce pauvre homme. Parini se mit à crier à l'unisson, et, jetant ses bras au col de son élève, il lui dit : « Il y a un moment, je te croyais méchant ; maintenant que je suis témoin de ta piété envers les vieillards, je te rends mon estime, et je te crois de nouveau capable de beaucoup de vertus. »

La vieillesse est surtout respectable dans ceux qui ont eu à supporter les dégoûts de notre enfance et de notre adolescence ; dans ceux qui ont contribué, autant qu'ils l'ont pu, à nous former l'esprit et le cœur. Ayons de l'indulgence pour leurs défauts ; tenons-leur généreusement compte des peines que nous leur avons coûtées, de l'affection qu'ils ont épanchée sur nous ; qu'ils en trouvent la récompense dans la persévérance

de notre amour. Non, celui qui se consacre du fond du cœur à l'éducation de la jeunesse n'est pas assez payé par le pain que si justement on lui donne. Ces soins de père et de mère ne sont pas d'un mercenaire. Ils anoblissent celui qui en fait son occupation habituelle. Ils accoutument à aimer et donnent le droit d'être aimé.

Portons un respect filial à tous nos supérieurs, par la seule raison qu'ils sont nos supérieurs.

Ayons pour sacrée la mémoire de tous ces hommes qui ont bien mérité de la patrie ou de l'humanité ; ayons pour sacrés leurs écrits, leurs images, leurs tombes.

Et lorsque nous considérons les siècles passés et les restes de barbarie qui subsistent encore, lorsque, gémissant sur beaucoup de maux présents, nous les regardons comme la conséquence des passions et des erreurs des temps écoulés, ne cédons pas à la tentation de blâmer nos aïeux. Faisons-nous conscience d'être réservés dans nos jugements sur eux. Ils entreprenaient des guerres que nous déplorons aujourd'hui ; mais ces guerres n'étaient-elles pas justifiées par la nécessité, peut-être par d'innocentes illusions, qu'à une si grande distance nous ne pouvons

pas bien apprécier ? Ils invoquèrent des interventions étrangères, qui eurent des suites funestes; mais n'étaient-elles pas justifiées de même par la nécessité ou par d'innocentes illusions ? Ils fondèrent des institutions qui nous déplaisent ; mais est-il bien vrai qu'elles ne convinssent pas à leur temps ? qu'elles ne fussent pas ce que la sagesse humaine pouvait combiner de mieux avec les éléments sociaux qui existaient alors ?

La critique doit se montrer éclairée, mais non cruelle à l'égard des aïeux. Elle ne doit point calomnier, ni refuser dédaigneusement ses respects à ceux qui ne peuvent sortir du tombeau et nous dire : « la raison de notre conduite, nos neveux, la voici. »

On connaît ce mot célèbre du vieux Caton :

« C'est chose difficile, de faire comprendre aux hommes qui vivront dans un autre siècle ce qui justifie notre vie. »

CHAPITRE XII.

AMOUR FRATERNEL.

Tu as des frères et des sœurs. Fais tous tes efforts pour que l'amour que tu dois à tes semblables commence à s'effectuer en toi dans toute sa perfection, d'abord envers ton père et ta mère, ensuite envers ceux qui te sont unis par la plus étroite de toutes les fraternités, celle de devoir la vie aux mêmes parents.

Pour bien exercer envers tous les hommes la divine science de la charité, il faut en faire l'apprentissage dans sa famille. Quelle douceur n'y a-t-il pas dans cette pensée ! « Nous sommes fils de la même mère ! » Quelle douceur encore d'avoir trouvé, à peine venus au monde, les mêmes objets à vénérer, et à aimer de préférence. Cette identité de sang et la conformité d'une foule d'habitudes entre frères et sœurs,

produisent naturellement une forte sympathie, que rien ne saurait détruire, si ce n'est un horrible égoïsme.

Si tu veux être bon frère, garde-toi de l'égoïsme ; renouvelle chaque jour la ferme résolution d'être généreux dans tes relations fraternelles. Que chacun de tes frères, que chacune de tes sœurs voie que ses intérêts te sont aussi chers que les tiens. Si l'un d'eux commet une faute, sois indulgent pour lui, non-seulement comme tu le serais pour un autre, mais plus encore. Réjouis-toi de leurs vertus, imite-les, excite-les par ton propre exemple à progresser de plus en plus dans le bien ; fais en sorte qu'ils aient à bénir le ciel de t'avoir pour frère.

Ils sont infinis, les motifs de douce reconnaissance, d'affectueux désirs, de pieuse crainte, qui contribuent sans-cesse à alimenter l'amour fraternel. Mais il ne faut pas laisser d'y réfléchir ; autrement ils passent souvent inaperçus. Il faut se commander de les sentir. Les sentiments exquis ne s'acquièrent que par une volonté active et puissante. De même qu'on n'arrive pas sans étude à l'intelligence parfaite de la poésie ou de la peinture, de même on ne comprend pas l'excellence de l'amour fraternel,

sans une volonté assidue de la comprendre.

Que l'intimité domestique ne te fasse jamais oublier d'être poli avec tes frères.

Sois plus aimable encore avec tes sœurs. Leur sexe est doué d'une grâce puissante ; et elles profitent ordinairement de ce don céleste pour rasséréner toute la maison, pour en bannir la mauvaise humeur, pour adoucir les corrections paternelles ou maternelles dont parfois elles sont témoins. Honore en elles la suavité des vertus naturelles à la femme ; favorise l'influence, qu'elles exercent sur ton âme pour l'adoucir. Et puisque la nature les a faites plus faibles et plus sensibles que toi, sois d'autant plus attentif à les consoler, si elles sont affligées, à ne pas les affliger toi-même, à leur montrer constamment du respect et de l'amour. Ceux qui contractent à l'égard de leurs frères et de leurs sœurs, des habitudes de malveillance et de rusticité, ne savent plus ensuite se corriger de ces habitudes ; ils restent méchants et grossiers pour tout le monde. Que ces relations de famille soient telles qu'il n'y ait rien au monde de plus beau, de plus affectueux, de plus saint ; et lorsqu'un jour l'enfant, devenu homme, passera le seuil de la maison, il portera dans ses relations avec le

reste de la société ce besoin d'estime et d'affections nobles, et cette foi en la vertu, qui naissent d'un exercice continuel de sentiments élevés.

CHAPITRE XIII.

AMITIÉ.

Outre ton père et ta mère, et les autres parents que la nature t'a donnés plus immédiatement pour amis ; outre ces maîtres, si dignes de ton estime, que tu te plais aussi à nommer tes amis, il t'arrivera d'éprouver une sympathie particulière pour d'autres personnes dont les qualités te seront moins connues, et surtout pour des jeunes gens de ton âge ou d'un âge peu éloigné du tien.

Quand devras-tu céder à cette sympathie ? ou quand devras-tu la réprimer ? la réponse n'est pas douteuse.

Nous devons de la bienveillance à tous les

hommes, mais nous ne devons pousser cette bienveillance jusqu'à l'amitié que pour ceux qui ont des droits à notre estime. L'amitié est une fraternité, et dans son sens le plus élevé, elle est le beau idéal de la fraternité. C'est un accord suprême entre deux ou trois âmes, jamais beaucoup plus, qui sont devenues comme nécessaires l'une à l'autre, qui ont trouvé l'une dans l'autre la plus parfaite disposition à se comprendre, à s'entr'aider, à s'interpréter noblement, à s'encourager au bien.

Ne déshonore point le nom sacré d'ami, en le donnant à un homme de nul ou de peu de vertu.

« De toutes les sociétés, dit Cicéron, il n'en est pas de plus respectable, de plus solide que celle qui se forme entre d'honnêtes gens, rapprochés par les mêmes goûts, et unis par l'amitié. [1] »

Que celui qui hait la religion, celui qui n'a pas vivement à cœur sa dignité d'homme, celui qui ne comprend pas qu'il doit honorer la patrie par son talent et par sa vertu, celui qui est fils

[1] Omnium societatum nulla præstantior est nulla firmior, quam quùm viri boni moribus similes sunt, familiaritate conjuncti (de off., I. 1. chap. XVII).

peu respectueux et mauvais frère, eût-il l'extérieur le plus magnifique, un air doux, de belles manières, une conversation éloquente ; eût-il les connaissances les plus variées et les plus vastes, et même parfois quelque noble élan vers les actions généreuses ; qu'un tel homme, dis-je, ne t'induise pas à te lier avec lui d'amitié. Te témoignât il la plus vive affection, ne l'admets point dans ton intimité. L'homme vertueux seul possède les qualités qui conviennent à un ami.

Tant que tu ne sais pas encore si telle personne est vertueuse, la seule possibilité qu'elle ne le soit point doit te maintenir à son égard dans les bornes d'une politesse générale. Le don du cœur est chose trop grave ; se presser de le jeter au premier-venu, c'est une imprudence coupable, c'est un manque de dignité. Celui qui se lie avec des pervers ne tarde pas lui-même à se pervertir, ou, du moins, il fait honteusement rejaillir sur lui leur propre infamie.

Mais heureux celui qui trouve un digne ami ! Abandonnée à sa propre force, souvent sa vertu languissait : l'exemple et les encouragements d'un ami la raniment. Peut-être était-il d'abord effrayé de se voir enclin à beaucoup de vices, n'ayant pas encore toute la mesure de son éner

gie : l'estime d'un homme qu'il aime le relève à ses propres yeux. Il rougit encore secrètement de ne pas posséder tout le mérite que lui suppose l'indulgence de son ami ; mais il n'en a que plus de courage pour travailler à se corriger. Il se réjouit de voir que ses qualités n'ont point échappé à son ami ; il lui en est reconnaissant ; il ambitionne d'en acquérir d'autres ; et grâce à l'amitié, voici quelquefois s'avancer vigoureusement vers la perfection un homme qui en était loin ! qui en serait peut-être resté bien loin.

Ne cours pas tant après les amis. Mieux vaut n'en avoir aucun que d'avoir à se repentir d'un choix trop précipité. Mais si tu parviens à en trouver un, honore-le d'une haute amitié.

Ce noble sentiment a été sanctionné par tous les philosophes ; il est sanctionné par la religion.

Nous en rencontrons de beaux exemples dans l'Écriture : « l'âme de Jonathas se fondit avec celle de David.... Jonathas aima David comme son âme.... » Mais ce qui est bien mieux encore c'est que l'amitié fut consacrée par le rédempteur lui-même ! Il tint reposée sur son sein la tête de Jean qui dormait, et du haut de la croix, avant que d'expirer, il prononça ces divines paroles toutes d'amour filial et d'amitié : — « Mère

voilà votre fils ; disciple, voici ta mère. »

Je crois que l'amitié (j'entends la noble et sincère amitié, celle qui se fonde sur une grande estime) est presque nécessaire à l'homme pour le protéger contre les vils penchants. Elle donne à l'âme, je ne sais quel sentiment de poésie, de grandeur, de force, sans lequel elle ne saurait s'élever au-dessus du terrain fangeux de l'égoïsme.

Mais une fois l'amitié conçue et promise, graves-en bien les devoirs dans ton cœur. Ces devoirs sont nombreux. Il ne s'agit de rien moins que de travailler toute ta vie à te rendre digne de ton ami.

Il y en a qui conseillent de ne jamais se lier d'amitié avec personne, parce que l'amitié, disent-ils, absorbe trop l'âme et l'esprit, et qu'elle est d'ailleurs une source de jalousie ; mais je suis de l'avis d'un excellent philosophe, de saint François de Sales, qui, dans sa *Philotée*, appelle cela « un mauvais conseil. »

Il accorde qu'il peut y avoir de la prudence à interdire dans les cloîtres les affections particulières ; — « mais dans le monde il est nécessaire, dit-il, que ceux qui veulent combattre sous la bannière de la vertu, sous la bannière de

la croix, soient unis..... Les hommes qui vivent dans le siècle, où ils ont à franchir tant de pas difficiles pour arriver à Dieu, ressemblent à ces voyageurs, qui, dans les chemins escarpés ou glissants, se donnent la main pour se soutenir, pour cheminer plus sûrement. »

En effet, si les méchants s'unissent pour faire le mal, ne faut-il pas que les bons s'unissent aussi pour faire le bien ?

CHAPITRE XIV.

LES ÉTUDES.

Dès que tu le peux, c'est pour toi un devoir sacré de cultiver ton esprit. Tu te rendras par là plus propre à honorer Dieu, la patrie, tes parents, tes amis.

Cette absurdité de Rousseau, que le sauvage est le plus heureux des hommes — que l'igno-

rance est préférable au savoir — est démentie par l'expérience. Tous les voyageurs ont trouvé le sauvage très-malheureux ; nous voyons tous qu'un ignorant peut être homme de bien, mais que celui qui sait peut l'être également, et doit même l'être à un plus haut degré.

Le savoir n'est condamnable qu'autant qu'il engendre l'orgueil ; s'il est uni à l'humilité, il porte l'âme à aimer Dieu, à aimer le genre humain d'un amour plus noble, plus élevé.

Tout ce que tu apprends, applique-toi à l'approfondir autant qu'il est possible. Les études superficielles ne produisent que trop souvent des hommes médiocres et présomptueux, des hommes qui ont en secret la conscience de leur nullité, mais qui n'en sont que plus ardents à se liguer avec des ennuyeux de leur espèce, pour crier par le monde qu'eux seuls sont grands, et que les véritables grands sont petits. De là ces attaques continuelles des pédants contre les hautes intelligences, et des vains déclamateurs contre les bons philosophes. De là cette erreur dans laquelle tombe souvent la multitude, de vénérer celui qui crie le plus et qui sait le moins.

Notre siècle ne manque pas d'hommes d'un

profond savoir ; mais les savants superficiels prédominent d'une manière honteuse. Dédaigne d'être de ce nombre ; dédaigne d'en être, non par vanité, mais par sentiment du devoir, par amour de la patrie, par une noble estime de l'âme humaine que t'a donnée le créateur.

Si tu ne peux te rendre profond dans toutes les sciences, glisse légèrement sur quelques-unes, de manière à t'en former seulement cette idée qu'il est indispensable d'avoir, mais choisis-en une dans le nombre, et appliques-y avec plus de force tous tes moyens intellectuels, et toute ta volonté surtout, pour ne rester en arrière de personne.

Voici, du reste, un excellent conseil de Sénèque : « Veux-tu que la lecture te laisse des impressions durables ? Borne-toi à quelques auteurs pleins d'un bon esprit, et nourris-toi de leur substance. Être partout c'est comme si l'on n'était nulle part. Une vie passée en voyage fait connaître beaucoup d'hôtes, mais peu d'amis. Il en est de même, en quelque sorte, de ces lecteurs avides, qui sans prédilection pour aucun livre, en dévorent un nombre infini. »

Quelle que soit la science que tu cultiveras de préférence, garde-toi d'un vice assez com-

mun : celui de devenir admirateur exclusif de ta science favorite, au point de mépriser celles pour lesquelles tu ne t'es point senti d'aptitude.

Les fiers dédains de certains poètes contre la prose, de certains prosateurs contre la poésie, des naturalistes contre les physiciens, des mathématiciens contre ceux qui ne le sont pas, et réciproquement, ne sont que puérilités. Toutes les sciences, tous les arts, tous les moyens que nous avons de trouver, de faire comprendre le vrai et le beau, ont droit aux hommages de la société, et premièrement, à ceux de l'homme instruit. Il n'est pas vrai que les sciences exactes et la poésie soient incompatibles. Buffon fut un grand naturaliste, et pourtant son style brille d'un remarquable éclat poétique. Mascheroni était à la fois bon poète et bon mathématicien.

En cultivant la poésie et les autres sciences du beau, prends garde de ne pas ôter à ton intelligence la faculté de s'appliquer froidement à un calcul, ou à des méditations logiques. Si l'aigle disait : « Ma nature est de voler, je ne puis considérer les objets qu'en volant, » ce langage seraitridicule. Il est tant de choses qu'il peut très-bien considérer, sans mettre l'aile au vent.

Comme aussi le calme et la froideur qu'exigent de toi les sciences d'observation ne doivent pas t'accoutumer à croire que l'homme est parfait lorsqu'il a éteint en lui toute lueur d'imagination, lorsqu'il a tué le sentiment poétique. Ce sentiment bien réglé, loin d'affaiblir la raison, lui prête, en certains cas, une nouvelle force.

En fait de science comme en fait de politique, défie-toi des partis et de leurs systèmes. Examine ceux-ci pour connaître, pour comparer et pour juger, non pour en être l'esclave. A quoi aboutirent ces grandes querelles entre les enthousiastes admirateurs et les détracteurs acharnés d'Aristote, et de Platon, et d'autres philosophes? Ou bien celles encore qui éclatèrent entre les partisans et les ennemis d'Arioste et du Tasse? Tour-à-tour déifiés et vilipendés, ces grands maîtres sont restés ce qu'ils étaient réellement, pas plus des dieux que des esprits médiocres. Et ceux qui s'agitèrent pour les peser dans de fausses balances furent baffoués, et ils n'apprirent rien au monde qu'ils étourdirent de leurs clameurs.

Dans toutes les études que tu entreprends, efforce-toi d'unir au discernement le calme et

la pénétration, à la patience de l'analyse la force de la synthèse, mais principalement à la volonté de ne te laisser abattre par aucun obstacle, la volonté de ne point tirer vanité de tes triomphes : c'est à dire, prends la ferme résolution de t'éclairer par tous les moyens approuvés de Dieu, avec élan, mais sans arrogance.

CHAPITRE XV.

CHOIX D'UN ÉTAT.

Le choix d'un état est chose de haute importance. Nos pères disaient que pour le faire bon, il faut invoquer l'inspiration de Dieu. Je ne sais s'il y a, même aujourd'hui, quelque chose de mieux à dire. Réfléchis mûrement et religieusement à ton avenir présumé parmi les hommes, réfléchis et prie.

Lorsque tu auras entendu dans ton cœur, non pas un seul jour, mais des semaines en-

tières, des mois entiers, la voix divine qui te dira chaque fois avec une nouvelle puissance de persuasion : — « vôici l'état que tu dois choisir ! » — obéis à cette voix avec une volonté courageuse et ferme. Entre dans la carrière, et va ; mais portes-y les vertus qu'elle demande.

Moyennant ces vertus, toute profession est excellente pour quiconque s'y sent porté ; le sacerdoce qui épouvante celui qui l'a embrassé par légèreté, et avec un cœur avide de divertissements, est un délire et une gloire pour l'homme pieux et ami de la retraite; cette même vie monastique que tant de gens dans le monde regardent comme intolérable, ou même comme ridicule, est un délice et une gloire pour le religieux philosophe qui ne se croit pas inutile à la société, en exerçant sa charité au profit de quelques autres moines, ou de quelques pauvres laboureurs. La robe qui est d'un si grand poids pour quelques-uns, à cause des soins patients qu'elle exige, est légère à l'homme qui se sent animé d'un zèle ardent pour la défense éclairée des droits de son semblable. Le noble métier des armes a un charme infini pour quiconque est doué de courage et qui comprend qu'il n'est pas d'action plus glorieuse que d'exposer ses jours pour la patrie.

Chose admirable ! Toutes les professions, depuis les plus élevées jusqu'à celle de l'humble artisan, ont leur douceur et une dignité véritable. Il suffit pour cela de vouloir nourrir en soi les vertus qui appartiennent à chaque état.

C'est parce qu'on manque en général de cette volonté, que nous entendons chaque jour tant de gens maudire la condition qu'ils ont embrassée.

Toi, lorsque tu auras prudemment fait choix d'une carrière, ne va pas, comme eux, te lamenter éternellement ; ne vas pas te laisser consumer par un vain repentir, par une folle envie de changer. Tout chemin, dans la vie, a ses épines. Du moment que tu as mis le pied dans l'un, poursuis ; rétrograder serait faiblesse. Il est toujours noble de persévérer en tout, hors dans le mal. Et celui-là seul qui sait persévérer dans son entreprise, peut espérer de s'y distinguer.

CHAPITRE XVI.

IL FAUT IMPOSER UN FREIN AUX INQUIÉTUDES.

Beaucoup persévèrent dans l'état qu'ils ont choisi, et s'y affectionnent ; mais ils enragent de voir telle autre profession rapporter à d'autres plus d'honneur et plus d'argent ; ils enragent, parce qu'il leur semble qu'ils sont eux-mêmes trop peu considérés, trop peu récompensés ; ils enragent, parce qu'ils ont trop de concurrents, et que tous ne veulent pas consentir à leur être inférieurs.

Bannis loin de toi de telles inquiétudes ; celui qui s'en laisse dominer, a perdu sa part de bonheur sur la terre ; il devient orgueilleux et quelquefois ridicule en s'estimant lui-même plus qu'il ne vaut, et il devient injuste en estimant moins qu'il ne doit ceux à qui il porte envie.

Sans doute, dans la société humaine, la récompense n'est pas toujours proportionnée au

mérite. Tel qui travaille parfaitement a souvent trop de modestie pour savoir se faire connaître ; et trop souvent des gens médiocres, mais audacieux, s'efforcent de le tenir dans l'ombre, ou de le dénigrer même, afin d'arriver avant lui à la fortune. Le monde est ainsi fait, et en ceci du moins, il n'y a pas à espérer qu'il change.

Il ne te reste donc qu'à sourire à cette nécessité, et à t'y résigner. Imprime-toi bien dans l'esprit cette forte vérité : l'important c'est d'avoir du mérite, que ce mérite soit, ou non, récompensé par les hommes ; s'il est recompensé, tant mieux ! Si non, eh bien ! il n'en sera que plus grand de continuer à subsister sans l'aliment de la récompense.

La société serait moins vicieuse, si chacun s'efforçait d'imposer un frein à ses inquiétudes, à ses ambitions ; non pas qu'on doive négliger d'augmenter la somme de son bonheur, non pas qu'on doive s'abandonner à la paresse ou à l'apathie, mais il faudrait ne porter avec soi que des ambitions nobles et non des ambitions frénétiques ou envieuses ; il faudrait se renfermer dans cette limite qu'on sait bien ne pouvoir franchir, et se dire : « si je ne suis pas arrivé à « ce haut grade, dont je me croyais digne, dans

« la position inférieure où je reste, je suis tou-
« jours le même homme, et j'ai donc la même
« valeur intrinsèque. »

Un homme n'est excusable de s'inquiéter de la récompense de ses travaux que lorsqu'il s'agit de son nécessaire et de celui de sa famille. Au delà du nécessaire, tous ces accroissements de prospérité, il nous est permis de les rechercher, de les désirer, mais sans agitation, sans trouble d'esprit. S'ils nous arrivent, béni soit Dieu ! Ce nous est un moyen de rendre notre vie plus douce, et d'en soulager bien d'autres ; la fortune s'obstine-t-elle à nous fuir, loué soit encore Dieu ! On peut vivre avec dignité, bien qu'avec moins d'agréments ; et si l'on ne peut venir en aide à ses semblables, du moins la conscience n'en fait-elle aucun reproche.

Fais tout ce qui dépendra de toi pour être un citoyen utile, et pour engager les autres à t'imiter ; ensuite laisse aller les choses comme elles vont. Donne quelques soupirs aux injustices et aux malheurs dont tu es témoin ; mais ne va pas pour cela te transformer en ours ; garde-toi de la misanthropie, garde-toi surtout de cette fausse philanthropie, plus funeste encore, laquelle, sous prétexte de servir les intérêts de

l'humanité, ne respire qu'effusion de sang, et contemple la destruction comme on contemple un bel édifice, comme Satan contemple la mort.

Celui qui hait toute réforme possible des abus sociaux est un scélérat ou un insensé ; mais celui qui, par amour pour cette réforme, devient cruel, n'en est pas moins un scélérat ou un insensé, et même à un plus haut degré.

Sans le calme de l'esprit, la plupart des jugements humains ne sont que mensonges et calomnies. Le calme de l'esprit peut seul te rendre fort dans la souffrance, fort dans les travaux qui exigent de la persévérance, juste, indulgent, aimable envers tout le monde.

CHAPITRE XVII.

REPENTIR ET AMENDEMENT.

En te recommandant de bannir l'inquiétude, je t'ai averti de ne pas t'abandonner à la paresse,

et principalement de ne pas succomber à la tâche commencée de te rendre de jour en jour meilleur.

L'homme qui dit : « mon éducation morale est faite, et mes œuvres l'ont fortifiée, » s'abuse étrangement. Nous devons toujours apprendre à nous faire une règle pour le jour présent et pour ceux qui suivront. Nous devons toujours tenir notre vertu en haleine, en lui faisant produire de nouveaux actes ; nous devons toujours être attentifs à nos fautes, et nous en repentir.

Oui, nous en repentir ! Rien de plus vrai que ce que dit l'église : que notre vie tout entière doit être une vie de repentir et d'aspiration à nous sanctifier. Le christianisme n'est pas autre chose ; et Voltaire lui-même, pendant une intermittence de sa fièvre de haine et de raillerie contre la religion, Voltaire a écrit : « la con-« fession est une chose excellente en elle-même, « c'est un frein pour le crime, inventé dans « l'antiquité la plus reculée ; la confession était « en usage dans la célébration de tous les an-« ciens mystères. Nous n'avons fait qu'imiter « et sanctifier cette sage coutume : elle est très-

« efficace pour ramener au pardon les cœurs « ulcérés par la haine. »

Il serait honteux pour quiconque s'honore d'être chrétien, de ne pas sentir ce dont Voltaire lui-même ose convenir. Prêtons l'oreille à la conscience, rougissons des actions qu'elle nous reproche, confessons-les pour nous purifier, et ne cessons de nous retremper, jusqu'à la fin de nos jours, dans les eaux sacrées de la pénitence. Si l'on n'apporte point à cet acte de religion une volonté endormie, si les fautes que l'on accuse ne sont pas seulement condamnées du bout des lèvres, si au repentir s'unit un sincère désir de se corriger, rie qui voudra, mais rien ne saurait être plus salutaire, ni plus sublime, ni plus digne de l'homme.

Dès que tu reconnais avoir commis une faute, ne balance pas à la réparer. Ce n'est qu'en la réparant que tu satisferas ta conscience. Le délai qu'on apporte à cette réparation enchaîne l'âme au mal par un lien chaque jour plus fort, et l'accoutume à se mésestimer[1].

Et dès que l'homme se refuse intérieurement sa propre estime, malheur à lui ! Malheur à lui, dès qu'il en est réduit à feindre cette estime, se

[1] V. ce mot, Encyclopéd. t. III.

sentant dans la conscience une corruption qui ne devrait pas y être ! Malheur à lui, dès qu'il se persuade qu'ayant cette ulcère à l'âme, il ne lui reste plus qu'à le dissimuler. Il n'a plus rang parmi les êtres nobles ; c'est un astre tombé, un débris de la création.

Si quelque jeune impudent te traite de lâche, parce que tu ne t'obstines pas comme lui dans tes fautes, réponds-lui qu'il y a plus de courage à résister au vice qu'à s'y laisser entraîner ; réponds-lui que l'arrogance du pécheur n'est qu'une vaine force qui s'évanouit toujours au lit de la mort, à moins qu'elle ne soit soutenue par le délire ; réponds-lui que la force dont tu es jaloux, c'est précisément celle de braver la raillerie, en quittant le sentier mauvais pour le sentier de la vertu.

Quand tu as commis une faute, ne ments jamais pour la nier ou pour l'atténuer. C'est une faiblesse honteuse que le mensonge ; conviens que tu as failli ; là est la magnanimité ; et la honte que te coûtera cet aveu te vaudra l'approbation des gens de bien.

S'il t'arrive d'offenser quelqu'un, sois assez noblement humble pour lui en faire des excuses. Comme toute ta conduite montrera que tu n'es

pas un lâche, personne pour cela ne l'appellera lâche. Persister dans l'insulte, et, plutôt que de se rétracter honorablement, en venir à un duel ou à une éternelle inimitié, ce sont là des forfanteries d'hommes orgueilleux et féroces, auxquelles on s'efforce en vain d'opposer le nom brillant de l'honneur.

Il n'y a d'honneur que dans la vertu ; et il n'y a de vertu qu'à la condition de se repentir continuellement du mal qu'on a fait, et de travailler sans relâche à le réparer.

CHAPITRE XVIII.

CÉLIBAT.

Lorsque tu auras pris, parmi les carrières sociales, celle qui te convient, et que tu jugeras ton caractère assez affermi dans les bonnes habitudes, pour pouvoir être dignement homme,

—alors, et non pas plus tôt,—si ton dessein est de prendre femme, occupe-toi d'en choisir une qui mérite ton amour.

Mais avant de renoncer au célibat, réfléchis bien si tu ne dois pas le préférer.

Dans le cas où tu n'aurais pas su dompter ton penchant à la colère, à la jalousie, au soupçon, à l'impatience, à une dure domination, de manière à pouvoir espérer de te rendre agréable à ta compagne, aie la force de renoncer aux douceurs du mariage. En prenant une femme tu la rendrais malheureuse, et tu te rendrais malheureux toi-même.

Si tu ne rencontres pas une personne qui réunisse toutes les qualités qu'elle doit avoir à tes yeux pour qu'elle puisse faire ton bonheur et placer en toi tout son amour, ne te laisse pas entraîner à accepter une épouse. Ton devoir est plutôt de rester célibataire, que de jurer un amour que tu n'aurais pas.

Mais, soit que tu prolonges seulement ton célibat, soit que tu y restes pour toujours, honore-le par les vertus qu'il prescrit, et sache en apprécier les avantages.

Car le célibat a aussi ses avantages ; et il est du devoir de l'homme de rechercher et d'ap-

précier ceux de la condition dans laquelle il se trouve, sous peine de s'y croire malheureux et dégradé, et de détruire en lui le courage d'agir avec dignité.

La manie de se montrer indigné des désordres sociaux, et peut-être aussi l'opinion qu'il faut les exagérer pour qu'on les réprime, a souvent porté des hommes d'une vive éloquence à attirer l'attention générale sur les scandales donnés par beaucoup de célibataires, et à crier que le célibat est contre nature, qu'il est une affreuse calamité, qu'il est la cause la plus puissante de la dépravation des peuples.

Ne te laisse pas exalter par ces hyperboles. Les scandales du célibat n'existent que trop. Mais de ce que les hommes ont des bras ou des jambes, il naît aussi un scandale, celui des coups de poing et des coups de pieds ; ce n'est pourtant pas à dire que les jambes et les bras soient choses déplorables.

Que ceux qui accumulent ainsi les considérations sur la prétendue immoralité qui résulte du célibat, énumèrent également les maux qui proviennent de la légèreté avec laquelle on se marie sans inclination.

Aux courtes folies des noces succède l'ennui,

succède l'horreur de n'être plus libre, succède la réflexion que le choix a été trop précipité, que les caractères sont incompatibles. De ces regrets des deux époux, ou seulement de l'un des deux, naissent les mauvais procédés, les offenses, les cruelles amertumes de chaque jour. C'est ordinairement la femme, l'être des deux le plus doux et le plus généreux, qui est victime de ce triste désaccord ; elle en souffre jusqu'à la mort, ou — ce qui est pire encore — elle se dénature, elle perd sa bonté, elle donne place en son cœur à des sentiments où elle croit trouver une compensation à la perte de l'amour conjugal, et qui ne lui rapporte que honte et remords. De ces unions formées sous de malheureux auspices, naissent des enfants, qui, pour première école, ont sous les yeux l'indigne conduite de leur père ou de leur mère, ou de tous les deux à la fois ; des enfants que par cela même on aime peu ou mal, dont on soigne peu ou mal l'éducation ; des enfants sans respect pour leurs parents, sans tendresse pour leurs frères, sans notion aucune des vertus domestiques, qui sont la base des vertus sociales !

Toutes ces choses sont si fréquentes, qu'il suf-

fit d'ouvrir les yeux pour en être frappé. Personne ne me dira que j'exagère.

Je ne nie pas les maux qui ont leur source dans le célibat, mais quiconque fera attention à ces autres maux dont je parle, ne pourra certainement pas les tenir pour moindres, et il dira comme moi d'un infinité de gens mariés : — « plût à Dieu qu'il n'eussent jamais prononcé ce *oui* fatal ! »

Une grande partie des hommes est appelée au mariage, mais cela n'empêche pas que le célibat soit aussi dans la nature. S'affliger de ce que tous ne travaillent pas à la procréation, c'est le comble du ridicule. Le célibat, quand on l'embrasse pour de bonnes raisons, et qu'on l'observe avec honneur, n'a rien d'ignoble. Il est même très-digne de respect, comme toute espèce de sacrifice raisonnable, accompli dans un but élevé. En nous affranchissant des soins de la famille, il laisse aux uns plus de temps et plus de vigueur pour se consacrer à de hautes études ou au sublime ministère de la religion ; aux autres plus de moyens pour soutenir ceux de leurs parents qui ont besoin de secours ; à d'autres enfin plus de liberté dans leurs affections, pour qu'ils les puissent répandre sur beaucoup de pauvres.

Et tout cela peut-être n'est pas bien ?

Ces réflexions ne sont pas inutiles. Pour quitter le célibat ou pour l'embrasser, il faut savoir ce qu'on embrasse ou ce qu'on quitte. Les déclamations partiales faussent le jugement.

CHAPITRE XIX.

HONNEUR A LA FEMME.

Le cynisme railleur et vil est le génie des hommes vulgaires ; c'est Satan, forgeant sans-cesse des calomnies au genre humain pour l'exciter à rire de la vertu et à la fouler aux pieds. Il recueille tous les faits qui déshonorent l'autel, et dissimulant les faits contraires, il s'écrie : « qu'est-ce que Dieu ? qu'est-ce que cette influence bienfaisante du sacerdoce et de l'instruction religieuse ? Chimères de fanatiques ! » — Il recueille tous les faits qui déshonorent

la politique, et il s'écrie : — « Qu'est-ce que les lois? Qu'est-ce que l'ordre civil? Qu'est-ce que l'honneur? Qu'est-ce que le patriotisme? Tout cela, c'est guerre de ruses et de force du côté de qui gouverne ou de qui aspire à gouverner ; Faiblesse et sottise du côté de qui obéit! » — Il recueille tous les faits qui déshonorent le célibat, le mariage, la paternité, la maternité, le titre de fils, de parent, d'ami, et il s'écrie avec un infâme trépignement : — « j'ai découvert que tout n'est qu'égoïsme, imposture, fureur des sens, haine et mépris réciproques ! »

Les fruits de cette science infernale et moqueuse sont précisément l'égoïsme, l'imposture, la fureur des sens, la haine et le mépris réciproques.

Comment ce honteux génie de la vulgarité, qui se plaît à profaner toute chose sainte, ne serait-il pas l'implacable ennemi des vertus de la femme, comment ne serait-il pas jaloux de l'avilir?

Dans tous les siècles ne s'est-il pas évertué à la dépeindre dans un état d'abjection, à ne reconnaître en elle d'autres qualités que l'envie, l'artifice, l'inconstance, la vanité, à lui dénier le rayon sacré de l'amitié, et l'inaltérable pureté de l'amour? Aussi *toute* femme de quelque vertu

fut-elle toujours considérée comme une exception.

Mais les tendances généreuses de l'humanité protégèrent la femme. Le christianisme la réhabilita, en proscrivant la polygamie et les amours déshonnêtes, et en présentant, après l'homme-Dieu, comme la première des créatures humaines, supérieure à tous les saints et aux anges mêmes, une femme!

La société moderne a senti l'influence de cet esprit de délicatesse.

Au milieu de la barbarie, la chevalerie s'embellit du culte épuré de l'amour; et nous, chrétiens civilisés, nous enfants de la chevalerie, nous ne considérons comme bien élevé que celui qui honore le sexe de la douceur, des vertus domestiques et des grâces.

Néanmoins l'antique adversaire des nobles affections et de la femme est resté dans le monde. Et plût à Dieu qu'il n'eût pour adeptes que des âmes grossières, des esprits médiocres! Mais il pervertit quelquefois des génies brillants, et toujours ce pervertissement commence là où cesse la religion, qui seule sanctifie l'homme.

On a vu des philosophes (c'est du moins le nom qu'ils se donnaient) qui, dans certains mo-

ments, se montraient pleins d'un zèle ardent pour l'humanité, et qui, d'autres fois, saisis de l'esprit d'irréligion, répandaient des écrits obscènes, cédant à la fureur d'exciter l'ivresse des sens par des poèmes et des romans infâmes, par des raisonnements, ou des anecdotes et des fictions de toute sorte.

On a vu le plus prestigieux des écrivains, Voltaire (cette âme douée de quelques bonnes qualités, mais corrompue par un besoin effréné de faire rire), composer gaiement un long poème, en dérision de l'honneur des femmes, en dérision de la plus sublime héroïne qu'ait eue sa patrie, de la magnanime et de l'infortunée Jeanne d'Arc. Madame de Staël appelle justement ce livre *Un crime de lèze-nation.*

— Par la bouche d'hommes obscurs et d'hommes célèbres; d'auteurs vivants et d'auteurs morts, par la bouche même de quelques femmes que leur impudeur a rendues indignes de leur sexe naturellement si modeste, de toutes parts enfin tu entendras fréquemment ce génie de la vulgarité crier autour de toi : *mépris à la femme !*

Repousse cette odieuse tentation, ou toi-même, fils de la femme, tu seras méprisable.

Éloigne tes pas de ceux qui, dans la femme, n'honorent pas leur mère. Foule aux pieds ces livres qui l'avilissent, en prêchant le libertinage. Conserve-toi digne, par ta noble estime pour la dignité de la femme, de protéger celle qui te donna la vie, de protéger tes sœurs, de protéger un jour peut-être, celle qui portera le titre sacré de mère de tes enfants.

CHAPITRE XX.

DIGNITÉ DE L'AMOUR.

Honore la femme, mais redoute les séductions de sa beauté, et plus encore les séductions de ton cœur.

Heureux ! si tu sais te borner à n'aimer d'amour que la femme que tu auras à la fois le désir et la faculté de choisir pour compagne de toute ta vie.

Garde ton cœur libre de toute chaîne d'amour.

plutôt que de le jeter en proie à une femme qui en serait indigne. Un homme de sentiments peu élevés pourrait être heureux avec une telle femme ; toi, tu ne saurais l'être. Il te faut la liberté, la liberté à jamais, ou une compagne qui corresponde à l'idée généreuse que tu te fais de l'humanité, et particulièrement de la femme.

Elle doit être une de ces âmes choisies qui comprennent si parfaitement le sublime de la religion et de l'amour. Prends garde de te la figurer telle dans ton imagination, tandis qu'elle serait toute autre en réalité.

Si tu trouves une femme ainsi faite, une femme éprise véritablement de l'amour de Dieu, capable d'un noble enthousiasme pour toutes les vertus, empressée à faire tout le bien qu'elle peut, irréconciliable ennemie de toute action moralement basse ; si à tant de mérites elle joint un esprit cultivé, sans aucune ambition de le faire paraître ; si même, avec beaucoup d'esprit, elle est la plus humble des femmes ; si toutes ses paroles, toutes ses actions révèlent la bonté, un naturel affable, un ferme attachement à ses devoirs, une délicate attention à n'affliger personne, à consoler ceux qui souffrent, à ne faire usage de ses enchantements que pour ennoblir les pen-

sées des autres. — Oh ! alors, aime-la, cette femme, d'un grand amour, d'un amour digne d'elle.

Qu'elle soit pour toi comme un ange tutélaire ; qu'elle soit pour toi comme une vivante expression de Dieu qui commande d'éviter toute bassesse, d'accomplir toute noble action. Dans tout ce que tu entreprends, pense à mériter son approbation, pense à faire en sorte que sa belle âme soit heureuse de t'avoir pour ami ; pense à l'honorer, non pas seulement devant les hommes, cela n'importe guère, mais aux yeux de Dieu qui voit tout.

Si cette femme est douée d'une âme si élevée, si fidèle à la religion, ton grand amour pour elle ne sera ni excès ni idolâtrie. Tu l'aimeras, précisément parce que ses volontés seront en parfaite harmonie avec celles de Dieu ; en admirant les unes, tu admireras les autres, ou plutôt ce seront toujours celles de Dieu que tu admireras. C'est tellement vrai, que, s'il était possible que les volontés de cet ange devinssent contraires aux volontés de Dieu, le délicieux charme serait rompu, tu ne l'aimerais plus.

Cet amour si sublime est regardé comme chimérique par une foule d'esprits vulgaires ;

par ceux-là qui n'ont point de la femme une haute idée. Plains leur misérable sagesse. Cet amour si pur, si propre à inspirer la vertu, n'est point impossible; il existe, bien que rare. Et tous les hommes devraient dire : — *ou celui-là*, ou point.

CHAPITRE XXI.

AMOURS BLAMABLES.

Mais, je te le dis encore, prends garde que ton imagination ne prête à une femme des qualités et des vertus qu'elle n'aurait point. Ce serait alors une passion romanesque, comme on l'appelle, un amour ridicule et préjudiciable; ce serait prodiguer indignement ton cœur aux pieds d'une vaine idole.

Sans doute, il y a sur la terre des femmes dignes d'estime, dignes de la plus haute estime;

mais elles sont en grand nombre aussi, celles, qui, gâtées par l'éducation, par les mauvais exemples des autres, et par leur propre légèreté, n'ont jamais su s'élever seulement jusqu'à apprécier les vœux d'un homme vertueux; celles qui sont plus fières d'être courtisées pour leur beauté et pour l'éclat de leur esprit, que de mériter un amour profond par la noblesse de leurs sentiments.

Mais des femmes aussi imparfaites sont d'ordinaire très-dangereuses, plus dangereuses même que celles qui sont tout-à-fait avilies. Elles séduisent non-seulement par leurs charmes et par leur coquetterie, mais souvent même par quelques vertus, par l'espérance qu'elles font naître que chez elles le bon l'emportera sur le mauvais.

N'accueille pas cette espérance, dès que tu vois en elles beaucoup de vanité, ou d'autres défauts graves. Juge-les sévèrement; non pas pour en médire, ni pour exagérer leurs torts, mais pour les fuir à temps, si tu redoutes de te laisser prendre à d'indignes filets.

Plus la nature t'a fait aimant et disposé à vénérer la femme de mérite, plus tu dois te faire une loi de ne pas te contenter de vertus mé-

diocres dans celle à qui tu veux donner le titre d'amie.

Les jeunes gens sans principes et les femmes qui leur ressemblent se moqueront de toi, t'appelleront hautain, sauvage, bigot; mais n'importe; méprise leurs jugements. Ne sois ni hautain, ni sauvage, ni bigot, mais ne prostitue point tes affections; sois ferme à garder ton cœur libre ou à n'en faire hommage qu'à une femme qui ait des droits véritables à ton estime.

Celui qui aime une femme distinguée ne perd pas le temps à la courtiser servilement, à la repaître d'adulations et de vains soupirs. Elle ne le souffrirait pas. Elle rougirait d'avoir pour amant un oisif, un efféminé; elle ne sait apprécier que l'amitié d'un homme simple, digne, moins empressé à lui parler d'amour qu'à lui plaire par de nobles principes et de nobles actions.

La femme qui souffre un homme puérilement esclave à ses pieds, un homme plié bassement à tous ses caprices, uniquement occupé de gracieux petits airs et d'amoureuses minauderies, laisse bien voir qu'elle n'a qu'une idée peu élevée de lui et d'elle-même. Et celui qui se complaît

dans une telle vie, celui qui aime sans un noble but, sans le but de devenir meilleur en rendant hommage à une grande vertu, celui-là dissipe misérablement son esprit et son cœur; et il lui restera difficilement assez d'énergie pour faire jamais quelque chose de bon dans le monde. Je ne parle pas des femmes de mauvaises mœurs; celles-là font horreur à l'honnête homme; et c'est une grande honte que de ne pas les fuir.

Quand une femme t'aura paru digne de ton amour, ne t'abandonne pas au soupçon, à la jalousie, à l'indiscrète prétention d'être follement idolâtré.

Choisis bien, et puis aime, sans tourmenter de tes fureurs la femme de ton choix et toi-même, sans te troubler de ce qu'elle ne ferme pas absolument les yeux à l'amabilité d'autrui, sans exiger que sa tendresse pour toi éclate sans-cesse en violents transports.

Sois lui dévoué, pour être juste, pour payer ton tribut d'admiration et d'hommage à un mérite supérieur, pour t'élever jusqu'à une créature qui te paraît si haut placée; et non pour la forcer à te donner de son amour des témoignages plus vifs qu'il n'est en son pouvoir de faire.

Les jaloux, ceux qui entrent en fureur, parce qu'on ne les aime pas assez, sont de vrais tyrans. Plutôt que de devenir méchant pour un plaisir quelconque, il faut renoncer à ce plaisir : plutôt que de devenir tyran, ou de tomber, par amour, dans quelque autre indignité, renonce à l'amour.

CHAPITRE XXII.

RESPECT AUX JEUNES FILLES ET AUX FEMMES DES AUTRES.

Soit que tu restes célibataire ou que tu te maries, aie le plus grand respect pour la pureté virginale, et pour le mariage.

Rien de plus délicat que l'innocence et la réputation d'une jeune fille : ne te permets avec aucune, la moindre liberté de paroles ou de manières, qui puisse porter quelque profanation à ses pensées, ou quelque trouble à son cœur. Ne

te permets, ni en parlant à une jeune fille, ni loin d'elle, aucun propos qui puisse faire présumer à d'autres qu'elle est d'esprit léger, et facile à s'enflammer d'amour. Les plus légères apparences suffisent pour enlever à une jeune personne son honneur, pour éveiller contre elle la calomnie, et pour lui faire manquer peut-être un mariage qui l'eût rendue heureuse.

Si tu te sens épris d'amour pour une jeune fille, et que tu ne puisses aspirer à sa main, ne lui découvre point ta flamme; mets au contraire tous tes soins à la lui cacher. Sachant qu'elle est aimée, elle pourrait y être sensible, et devenir par là victime d'une passion malheureuse.

Si tu t'aperçois d'avoir inspiré de l'amour à une jeune fille qu'il n'est pas dans tes vœux ni en ton pouvoir d'épouser, respecte également la paix de son cœur et les convenances; cesse tout-à-fait de la voir. S'applaudir d'avoir excité dans une pauvre innocente, un délire qui ne doit lui rapporter d'autres fruits que l'affliction et la honte, c'est la plus scélérate des vanités.

Avec les femmes mariées ne sois pas moins réservé. Un fol amour de toi pour l'une d'elles

ou un fol amour de l'une d'elles pour toi, pourrait vous attirer quelque grand malheur, quelque grande ignominie. Tu y perdrais moins qu'elle, mais précisément parce qu'une femme qui s'expose à mériter le mépris de son mari, à détruire en elle-même sa propre estime, a infiniment plus à perdre que toi, précisément pour cette raison, si tu es généreux, tremble du danger qu'elle court, ne l'y laisse pas un instant. Romps une liaison que Dieu et les lois condamnent. Ton cœur et celui de la femme aimée saigneront en se séparant; mais n'importe. La vertu coûte des sacrifices; qui ne sait les accomplir est un lâche.

Entre une femme mariée et un homme qui n'est pas son mari il ne peut exister innocemment d'autre relation intime qu'une noble réciprocité d'estime fondée sur la connaissance de vertus réelles, fondée sur la conviction que chacun d'eux porte au cœur, avant tout autre amour, l'amour inviolable de ses propres devoirs.

Abhorre comme une profonde immoralité d'enlever à un époux l'affection de sa femme. S'il est digne d'être aimé d'elle, ta perfidie est un crime atroce; et lors même que le mari n'est pas digne d'estime, ses fautes ne t'autorisent

pas à dégrader la malheureuse qui est sa compagne. Pour la femme d'un mauvais mari, il n'y a pas d'alternative. Elle doit se résigner à le supporter et à lui être fidèle. Celui qui sous prétexte de la vouloir consoler, l'entraîne à un amour coupable, n'est qu'un cruel égoïste; et fût-il excité par la pitié, c'est encore une pitié illusoire, funeste, criminelle. En inspirant de l'amour à cette femme tu aggraverais son infortune; tu ajouterais à sa douleur d'avoir un mari peu aimable, celle de le haïr encore plus en t'aimant et en s'exagérant ton mérite; tu y ajouterais peut-être tous les tourments de la jalousie de son mari, tu y ajouterais enfin la déchirante pensée qu'elle est coupable. La femme qui a un mauvais mari ne saurait avoir de repos qu'en se maintenant irréprochable. Celui qui lui promet le repos à une autre condition, ment avec impudence, et la précipite dans le désespoir.

A l'égard des femmes qui te seront chères pour leurs vertus, de même qu'à l'égard des jeunes filles, prends garde de ne pas faire naître d'injurieux soupçons à l'occasion de l'amitié que tu auras pour elles. Sois circonspect dans la manière dont tu parleras d'elles devant des

hommes habitués à juger de tout avec bassesse. Ceux-là font toujours accorder leurs suppositions avec la perversité de leur propre cœur. Infidèles interprètes de tout ce qu'on leur dit, ils donnent un sens perfide aux discours les plus simples, aux actions les plus innocentes; ils rêvent mystère où il y en a le moins. On ne saurait prendre d'inutiles précautions, lorsqu'il s'agit de conserver sans tache la réputation d'une femme. Cette réputation, après sa vertu même, est son plus beau trésor. Tout homme qui n'est pas extrêmement jaloux de la lui conserver, tout homme assez vil pour se complaire à ce que d'autres supposent qu'une femme a quelque faiblesse pour lui, n'est dans toute la force du terme qu'un misérable, qui mériterait d'être expulsé de toute bonne compagnie.

CHAPITRE XXIII.

MARIAGE.

Si l'inclination de ton cœur, d'accord avec les convenances, te détermine pour le mariage, approche-toi de l'autel avec de saintes pensées, avec une véritable résolution de rendre heureuse celle qui te confie le soin de ses jours, celle qui renonce au nom de ses pères pour prendre le tien, celle qui te préfère à tout ce qu'elle a eu jusqu'alors de cher dans le monde, et qui espère par toi donner la vie à d'autres créatures intelligentes, appelées à posséder Dieu.

Triste preuve de l'inconstance humaine! C'est par amour que la plupart s'engagent dans les liens du mariage; ils accompagnent leur union de pensées solennelles, ils la sanctionnent par les plus tendres protestations de la bénir jusqu'à

la mort, et voilà que deux ans plus tard, souvent eu de mois après, le couple uni ne s'aime plus; on se supporte avec peine, on s'offense par de mutuels reproches, par une mutuelle insouciance à se montrer aimable.

D'où vient cela ? C'est avant tout, de l'imprudence qu'on a eue de se marier avant de se bien connaître. N'avance qu'avec précaution dans ton choix, assure-toi bien des bonnes qualités de celle que tu aimes, ou tu es perdu. Cet attiédissement provient encore de la lâcheté avec laquelle on s'abandonne aux tentations de l'inconstance, et de ce qu'on oublie de se dire chaque jour à soi-même : « la résolution que j'ai prise était un devoir, je veux être ferme à m'y maintenir. »

Ici, comme dans toute autre circonstance de la vie, songe combien l'homme est facile à se tourner au mal ; songe que ce qui rend l'homme méprisable, c'est toujours l'absence d'une volonté forte ; que ce qui plonge la société dans un abîme de turpitudes et de malheurs, c'est encore cette absence de fermeté dans le caractère.

Un mariage ne peut être heureux qu'à cette condition : chacun des deux époux doit se pres-

crire pour premier devoir cette inébranlable résolution : « je veux aimer et honorer pour toujours le cœur auquel j'ai donné des droits sur le mien. »

Si le choix fut bon, si le cœur de l'un des époux n'était pas, déjà perverti, il n'est pas vrai qu'il puisse se pervertir et devenir ingrat lorsqu'une âme, sa sœur, le comble de gracieuses attentions et de généreux amour.

On n'a jamais vu qu'un mari, exempt de tout mauvais traitement, de toute négligence coupable, ou de toute autre offense envers sa femme, ait cessé d'en être aimé, s'il lui fut cher une fois.

Le cœur d'une femme est naturellement doux, reconnaissant, disposé à aimer au suprême degré l'homme qui se montre constant à l'aimer et à mériter son estime. Mais précisément parce qu'elle est très sensible, elle s'indigne facilement de l'inamabilité de son mari, et de tous les torts qui le dégradent à ses yeux. Et cette indignation peut la pousser à une invincible antipathie, et à toutes les erreurs qui s'en suivent. La malheureuse alors sera grandement coupable, mais assurément son mari sera la première cause de ses fautes.

Que cette conviction reste inaltérable en toi : — aucune femme, bonne le jour de ses noces, ne perd sa bonté dans la compagnie d'un époux qui continue à se montrer digne de son amour.

Pour conserver toujours ses droits à l'amour d'une épouse, il ne faut pas diminuer de mérite à ses yeux ; il faut que l'intimité conjugale n'ôte rien au mari du respect et de la courtoisie qu'il lui montrait avant de la conduire à l'autel ; il faut que, sans devenir sottement son esclave, sans se rendre incapable de la reprendre, il ne l'accable pas d'une autorité despotique, et ne la reprenne pas avec aigreur ; il faut qu'elle ait toujours lieu de prendre une haute idée du sens et de la droiture de son mari ; il faut qu'elle puisse se glorifier de lui être unie et de lui appartenir ; il faut que la dépendance où elle se trouve à l'égard de son époux ne lui soit pas imposée par la hauteur de celui-ci, mais qu'elle l'ait voulue elle-même par amour, et par un noble sentiment de leur véritable dignité à tous deux.

Quelque excellent choix que tu aies pu faire, quelque certitude que tu puisses avoir des éminentes vertus qui distinguent ta femme, ne va pas te persuader qu'il soit moins nécessaire de te montrer constamment aimable à ses yeux ;

ne dis pas : « elle est si parfaite qu'elle me pardonne tous mes torts ; je n'ai pas besoin de m'étudier à captiver sa tendresse ; elle m'aime toujours également. »

Quoi ! parce qu'elle est douée d'une si grande bonté, tu seras moins ingénieux à lui plaire ! Ne t'abuse point ; c'est précisément parce qu'elle a dans l'âme une exquise délicatesse, que la négligence, le manque d'égards, les brusqueries, lui seront choses plus pénibles, plus révoltantes. Plus elle apporte de noblesse dans ses manières et dans ses sentiments, plus elle sent le besoin de trouver en toi cette noblesse au même degré. Si elle ne l'y trouve point, si elle te voit passer de la séduisante galanterie d'un amant à l'outrageuse insouciance d'un mauvais mari, longtemps encore elle s'efforce de t'aimer par vertu, malgré ton indignité ; mais l'effort sera vain. Elle te pardonnera, mais elle ne t'aimera plus, et elle sera malheureuse. Malheur alors, si sa vertu n'était point à toute épreuve, et qu'un autre homme parvînt à toucher son cœur. Son cœur, si mal apprécié par toi, si mal gardé par toi, pourrait bien devenir la proie d'une passion coupable, d'une passion funeste à son repos, au tien, à celui de tes enfants !

Beaucoup de maris sont dans ce cas, et les femmes, qu'ils accablent de malédictions, étaient pourtant vertueuses. Les malheureuses se sont égarées, parce qu'elles n'étaient pas aimées.

Une fois que tu as donné le titre sacré d'épouse à une femme, tu dois te consacrer à son bonheur comme elle doit se consacrer au tien ; mais c'est un devoir plus impérieux pour toi que pour elle, parce qu'elle est une faible créature, et que toi, le plus fort, tu es tenu envers elle à toute sorte de bons exemples et de secours.

CHAPITRE XXIV.

AMOUR PATERNEL. — AMOUR DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE.

Donner à la patrie de bons citoyens, donner à Dieu même des âmes dignes de lui, telle sera ta mission, si tu as des enfants. Mission su-

blime! celui qui l'accepte et qui la trahit, est le plus grand ennemi de la patrie et de Dieu!

Il n'est pas besoin d'énumérer les vertus d'un père; tu les réuniras toutes, si tu as été bon fils et bon mari. On n'a jamais vu que des fils ingrats et d'indignes époux se montrer mauvais pères.

Mais même que tu aies des enfants, lors même que tu devrais n'en jamais avoir, ne cesse point d'ennoblir de plus en plus ton âme par le sentiment de l'amour paternel. Tout homme doit nourrir en soi cet amour, en l'appliquant à tous les petits enfants, à tous les jeunes gens.

Regarde avec grand amour cette partie nouvelle de la société, regarde-la avec grande vénération.

Tout homme qui méprise ou afflige injustement l'enfance, s'il n'est déjà pervers, le deviendra. Celui qui n'apporte pas une extrême attention à respecter l'innocence d'un enfant, à ne pas lui enseigner le mal, à empêcher que d'autres ne le lui enseignent, à faire en sorte qu'il ne s'enflamme que de l'amour de la vertu, celui-là peut être la cause que cet enfant deviendra un monstre. Mais pourquoi substituer de faibles paroles à ces paroles si terribles et si saintes, prononcées par l'adorable ami des

petits enfants, par le Rédempteur? — « Quiconque, dit-il, reçoit en mon nom un petit enfant, me reçoit moi-même. Mais quiconque aura scandalisé une de ces petites créatures qui croient en moi, mieux vaudrait pour lui qu'on lui eût suspendu une meule au col, et qu'on l'eût précipité au plus profond de la mer. »

Ceux qui sont moins âgés que toi de plusieurs années, sur qui, pour cette raison, ton exemple et ta parole peuvent avoir quelque autorité, considère-les comme tes enfants; traite-les avec ce mélange d'indulgence et de zèle qui est propre à les détourner du mal, et à les conduire au bien.

L'enfance, de sa nature, est imitatrice; si les adolescents qui entourent un enfant sont pieux, nobles, aimables, l'enfant sera jaloux de devenir tel, et il le deviendra. Si ces adolescents sont, au contraire, irréligieux, abjects, malveillants, l'enfant sera tout aussi méchant qu'eux.

Montre-toi bon même avec des enfants et des jeunes gens que tu ne vois pas habituellement, et à qui tu n'auras peut-être occasion de parler qu'une seule fois dans ta vie; dis-leur, si le cas se présente, quelque parole féconde en vertus. Cette parole de ta bouche, ce regard honnête de

tes yeux pourra les soustraire à une pensée avilissante, pourra leur inspirer l'envie de mériter l'estime des gens de bien.

Si un jeune homme de belle espérance place en toi sa confiance, sois pour lui un généreux ami, aide-le par de sages et fermes conseils, ne le flatte jamais; applaudis, certes, à ses belles actions, mais sache le détourner par un blâme rigoureux de toute action coupable.

Si tu vois un jeune homme tourner au vice, lors même que tu ne serais point familier avec lui, ne dédaigne pas, quand tu en trouves l'occasion, de lui tendre la main pour le sauver. Quelquefois le jeune homme, qui prend la mauvaise route, n'aurait besoin que d'un cri, d'un signe, pour avoir honte, et pour rétrograder vers la bonne voie.

Quelle sera l'éducation morale que tu devras donner à tes enfants? Tu ne saurais le comprendre, si tu n'as eu soin de t'en procurer à toi-même une excellente. Commence par l'acquérir, et tu la transmettras telle à tes enfants.

CHAPITRE XXV.

DES RICHESSES.

La religion et la philosophie louent la pauvreté, quand elle est vertueuse, et la préfèrent de beaucoup à l'amour inquiet des richesses. Néanmoins elles reconnaissent qu'un homme peut être riche et avoir autant de mérite que les plus parfaits d'entre les pauvres.

Il suffit pour cela qu'il ne soit point l'esclave de ses richesses; qu'il ne les entasse ni ne les conserve pour en faire un mauvais usage; qu'il ne les désire, au contraire, que pour les employer d'une manière utile à ses semblables.

Honneur à toutes les conditions honnêtes de la vie humaine, honneur aux riches! — pourvu qu'ils fassent tourner leur prospérité au profit

de plusieurs; pourvu que la mollesse et le faste ne les rendent ni oisifs ni superbes.

Toi, tu resteras vraisemblablement dans la condition où tu es ne, loin de la grande opulence comme de la pauvreté. Ferme à jamais ton cœur à cette basse haine qui souvent ronge et anime contre les plus riches ceux qui le sont le moins, aussi bien que les pauvres. Cette haine prête ordinairement à son langage la gravité de la philosophie : ce ne sont que violentes déclamations contre le luxe, contre l'injuste disproportion des fortunes, contre l'arrogance des heureux et des puissants ; c'est en apparence une généreuse soif de compensation, de soulagement aux misères si grandes de l'humanité. Ne te laisse point abuser par tous ces vains prétextes, bien que tu les entendes de la bouche même de gens qui ont quelque renom, bien que tu les lises dans les écrits très-diserts de mille pédants, qui achètent par d'ignobles flatteries les applaudissements de la foule.

Il y a dans ce beau courroux, plus d'envie, d'ignorance et de calomnie, que de zèle pour la justice.

L'inégalité des fortunes est inévitable, et il en résulte du bien et du mal. Tel qui crie si

fort contre le riche, se mettrait volontiers à sa place : autant vaut laisser dans l'opulence celui qui s'y trouve. Il y a très-peu de riches qui ne dépensent leur or; et en le dépensant, ils deviennent tous, de mille manières, avec plus ou moins de mérite, et même quelquefois sans mérite, les coopérateurs du bien public.

Ils donnent l'impulsion au commerce, contribuent à l'épuration du goût, créent de l'émulation dans les arts, et ouvrent ainsi un vaste champ d'espérances à celui qui veut se soustraire à la pauvreté par le moyen de l'industrie.

Ne savoir distinguer en eux qu'oisiveté, mollesse, inutilité, c'est en faire la sotte caricature. Si l'or fait s'avachir les uns, il entraîne les autres à de nobles actions. Il n'y a pas de ville civilisée dans le monde où les riches n'aient fondé et n'entretiennent d'importants établissements de bienfaisance; il n'y a pas d'endroit sur la terre où les riches ne soient, par association ou individuellement, les soutiens du malheureux.

Regarde-les donc sans colère, comme sans envie, et ne répète pas les dénigrements du vulgaire. Ne sois devant eux ni dédaigneux, ni

vil. Sans doute, tu ne voudrais pas qu'un moins riche que toi fût dédaigneux ou vil à ton égard.

Use avec une sage économie des moyens de fortune que tu possèdes; évite également l'avarice qui endurcit le cœur et mutile l'intelligence, et la prodigalité qui mène à de honteux emprunts, et à des expédients peu louables.

Il est permis de chercher à augmenter ses richesses, mais il faut qu'on se garde d'une honteuse cupidité, des inquiétudes immodérées, et qu'on se souvienne que des richesses ne dépendent pas le véritable honneur, la véritable félicité, mais bien de la noblesse de l'âme devant Dieu et devant le prochain.

Que ta bienfaisance croisse en raison de ta prospérité. La richesse peut s'allier à toutes les vertus, mais l'égoïsme dans la richesse est vraiment chose abominable. Qui a beaucoup, doit donner beaucoup; il n'est point de dispense pour ce devoir sacré.

Ne refuse point secours au mendiant, mais ne borne pas là tes aumônes : il en est une grande et bien entendue, c'est celle qui procure aux pauvres de plus honnêtes moyens de vivre que la mendicité; c'est-à-dire, celle qui

donne à tous les arts, tant mecaniques que libéraux, du travail et du pain.

Songe parfois que des événements imprevus pourraient te dépouiller de l'héritage de tes aïeux, et te plonger dans la misère. Nos yeux n'ont que trop vu de semblables bouleversements; aucun riche ne peut se dire : « Je ne mourrai ni dans l'exil ni dans l'infortune. »

Jouis de tes richesses avec cette genereuse indépendance de l'or que les philosophes de l'église appellent avec l'évangile, *pauvreté d'esprit*.

Voltaire dans ses moments de bouffonnerie feint de croire que *la pauvreté d'esprit* recommandée par l'évangile, c'est la sottise. C'est au contraire la force de conserver, jusque dans les richesses, un esprit humble et point ennemi de la pauvreté, point incapable de la supporter, si elle survenait, ni de la respecter chez les autres; vertu qui exige autre chose que de la *sottise*; vertu qui ne peut jaillir que d'une âme remplie d'élévation et de sagesse.

« Veux-tu cultiver ton âme, disait Sénèque : vis pauvre, ou comme si tu l'étais. »

Dans le cas où tu tomberais dans la misère, ne perds pas courage. Travaille pour vivre, et

sans en rougir. Le nécessiteux peut être un homme estimable autant que celui qui lui vient en aide. Mais alors sache renoncer de bonne grâce aux habitudes de l'opulence; n'offre pas le spectacle ridicule et pitoyable d'un pauvre orgueilleux, qui ne veut point acquérir les vertus qui conviennent particulièrement à la pauvreté : une humilité digne, une stricte économie, une patience invincible dans le travail, une aimable sérénité d'âme, en dépit de l'adversité.

CHAPITRE XXVI.

RESPECT A L'INFORTUNE. — BIENFAISANCE.

Honneur à toutes les conditions honnêtes de l'humanité, et partant honneur aux pauvres !— Pourvu toutefois qu'ils fassent servir leur infortune à se rendre meilleurs, pourvu qu'ils n'ail-

lent pas croire que leurs souffrances les autorisent au vice et à la malveillance.

Cependant ne les juge pas avec trop de rigueur. Prends pitié même de ces pauvres, qui laissent parfois éclater leur impatience et leur aigreur. Songe que c'est chose bien cruelle de se débattre sous la misère au bord d'un chemin ou dans une chétive cabane, tandis qu'à quelques pas de lui, pauvre infortuné, passent des hommes supérieurement vêtus et nourris. Pardonne-lui, s'il est assez faible pour te regarder avec envie, et assiste-le dans sa détresse, parce qu'il est homme.

Respecte le malheur dans tous ceux qui en souffrent les atteintes, lors même qu'ils ne seraient pas absolument plongés dans l'indigence, lors même qu'ils ne réclameraient de toi aucun secours.

Que tout homme qui vit dans la peine et dans le travail et dans un état d'infériorité à ton égard, reçoive de toi les témoignages d'une compassion affectueuse. Ne lui fais point sentir par des airs d'arrogance, la supériorité de ta fortune. Ne l'humilie point par d'âpres paroles, lors même qu'il te déplairait par sa grossièreté ou par quelque autre défaut.

Rien n'est consolant pour le malheureux comme de se voir traité avec de bienveillants égards par des supérieurs : son cœur s'emplit de reconnaissance ; et alors il comprend que le riche soit riche, et il lui pardonne son bonheur, parce qu'il l'en juge digne.

Un maître méprisant et brutal est toujours détesté, quelque salaire qu'il donne à ses domestiques.

Il y aurait une grande immoralité à te faire haïr de tes inférieurs : 1° prace qu'alors tu te montrerais méchant toi-même ; 2° parce qu'au lieu de soulager leurs afflictions, tu les rendrais plus amères ; 3° parce que tu les accoutumerais à te servir déloyalement, à détester la dépendance, à maudire la classe entière de ceux qui sont plus favorisés de la fortune. Et comme il est juste que chacun de nous ait sa part possible de bonheur, celui qui est dans un rang élevé doit faire en sorte que ses inférieurs ne trouvent pas leur état insupportable, mais qu'ils l'aiment au contraire, voyant qu'il n'est point méprisé, voyant que le riche y mêle d'honnêtes consolations.

Donne libéralement à qui en a besoin toute espèce de secours : de l'argent, et ta protection,

quand tu le peux ; de bons conseils, quand l'occasion s'en présente; de bonnes manières et de bons exemples, toujours.

Mais surtout si tu vois le mérite opprimé, fais tous tes efforts pour le relever, ou si tu ne le peux, empresse-toi du moins à le consoler et à lui rendre hommage.

Rougir de témoigner de l'estime à l'honnête homme dans la disgrâce, c'est la plus infâme bassesse. Elle n'est pourtant que trop commune n'en sois que plus attentif à ne t'en jamais laisser infecter.

Quand un homme est malheureux, la plupart sont toujours portés à lui donner tort, à supposer que ses ennemis ont de bonnes raisons pour le diffamer et le persécuter. Si ces derniers mettent en avant une calomnie pour se justifier aux dépens de son honneur, cette calomnie, serait-elle dépourvue de toute vraisemblance, n'en est pas moins accueillie et propagée avec cruauté. On prête rarement l'oreille au petit nombre de ceux qui s'efforcent encore de la dissiper. Il semble que la majorité des hommes soit heureuse, quand elle peut croire au mal.

Que cette funeste disposition de la nature humaine te soit en horreur; partout où retentit l'ac-

cusation, ne dédaigne pas d'écouter la défense. Et si la défense reste muette, sois toi-même assez généreux pour suppléer à son silence. N'ajoute quelque foi au crime, que lorsqu'il est manifeste ; mais rappelle-toi bien que ceux qui ont de la haine, proclament comme manifeste plus d'un crime qui ne l'est point. Si tu veux être juste, n'aie point de haine. La justice des hommes haineux n'est que rage de pharisiens.

Du jour où le malheur accable un homme, eût-il été ton ennemi, eût-il été le plus grand fléau de ta patrie, contempler sa misère d'un air de triomphe et d'orgueil, ce serait infâme. Si la circonstance l'exige, parle de ses torts, mais avec moins de véhémence que dans le temps de sa prospérité ; apportes-y même une généreuse attention à ne pas les exagérer, à ne pas les séparer des qualités qui brillèrent aussi dans cet homme.

Il est toujours beau d'éprouver de la pitié pour les malheureux, et même pour les coupables. La loi sans doute les condamne avec justice ; mais l'homme n'a jamais droit de se réjouir de leur supplice, ou de les dépeindre avec des couleurs plus noires que la vérité.

Cette pitié, devenue naturelle à ton âme, fera

que parfois tu obligeras des ingrats; mais n'en conclus pas dédaigneusement que tous les hommes soient ingrats : ne cesse pas d'être bon. Parmi beaucoup d'ingrats, il y a aussi l'homme reconnaisant, digne de tes bienfaits. Ces bienfaits ne fussent pas tombés sur lui, s'ils n'eussent été répandus sur plusieurs. Les bénédictions de ce seul homme te dédommageront de l'ingratitude de dix autres.

Au surplus, dusses-tu ne trouver nulle reconnaissance chez tes semblables, la bonté de ton propre cœur te serait déjà une récompense. Il n'est rien de plus doux que le sentiment de la compassion et le soin qu'on prend d'apporter quelque soulagement au malheur des autres ; il n'est rien de plus doux, pas même la joie de celui qui reçoit, vu qu'il n'y a pas de vertu à recevoir et qu'il y en a beaucoup à donner.

Mets à faire le bien la plus grande délicatesse ; mets-en beaucoup surtout avec les personnes qui ont quelques droits de plus au respect, avec les femmes timides et honnêtes, avec ceux qui sont novices encore dans la rude épreuve de la pauvreté, et qui dévorent souvent leurs larmes en secret, plutôt que de prononcer cette déchirante parole : *j'ai besoin de pain !*

Outre ce que tu donneras en ton propre nom, *sans que l'une de tes mains sache ce que donne, l'autre*, comme il est dit dans l'Évangile, associe-toi encore à d'autres âmes généreuses, pour multiplier les moyens de secours pour fonder de bonnes institutions et maintenir celles qui existent.

Car c'est encore un mot de la religion que celui-ci : *soyez attentifs à faire le bien non seulement devant Dieu, mais devant les hommes.* (*)

Il y a d'excellentes choses que l'individu seul ne peut faire, et qui ne se peuvent faire en secret. Aime les sociétés de bienfaisance, et si tu en as le moyen, propage-les, réveille-les, si elles dorment, réforme-les si elles sont faussées. Ne te laisse pas décourager par les railleries dont les avares et les oisifs poursuivent toujours ces âmes infatigables qui travaillent pour le bien de l'humanité.

(*) Providentes bona non tantum cum Deo, sed etiam coram omnibus hominibus. (*Epistola Pauli ad Rom.* c. XII.)

CHAPITRE XXVII.

ESTIME DU SAVOIR.

Si ton emploi, si les soins domestiques ne te laissent que peu de temps à consacrer aux livres, au moins défends-toi d'un penchant vulgaire auquel ont coutume de s'abandonner ceux qui n'ont jamais beaucoup étudié ou qui n'étudient plus : c'est d'avoir en horreur tout le savoir qu'ils n'ont pas acquis, de sourire au nom de tout homme qui tient en grande estime la culture de l'esprit, de désirer l'ignorance comme un bien social.

Méprise le faux savoir ; il est funeste : mais estime le vrai savoir qui est toujours utile. Estime-le ; soit que tu le possèdes, soit que tu n'aies pu y atteindre.

Aspire aussi sans cesse à faire toi-même quelques progrès, ou en continuant à cultiver plus

particulièrement une science, ou du moins, en lisant de bons livres en divers genres. Cet exercice de l'intelligence est important pour un homme d'une condition élevée, non seulement à cause du plaisir honnête et de l'instruction qu'il en peut retirer, mais parce que la réputation d'homme cultivé et ami des lumières lui donnera plus d'ascendant sur les autres pour les exciter à faire le bien.

L'envie n'est que trop disposée à décréditer l'homme droit : si elle a quelque raison ou quelque prétexte de l'appeler ignorant ou fauteur d'ignorance, ses actions les plus louables ne sont vues désormais que d'un mauvais œil, dépréciées par le vulgaire, et dépouillées de toute influence.

La cause de la religion, celle de la patrie, celle de l'honneur, demandent des champions armés d'abord de bonnes intentions, ensuite de savoir et d'agrément. Malheur ! lorsque les méchants peuvent dire, avec quelque fondement, aux hommes de bien : « vous n'avez point étudié, et vous n'avez rien pour plaire. »

Mais pour usurper le titre de savant, ne va pas feindre des connaissances que tu ne possèdes point. Toute imposture est une turpitude, et

c'en est une aussi que d'affecter de savoir ce qu'on ne sait pas. D'ailleurs, il n'est pas d'imposteur, dont le masque bientôt ne tombe, et alors c'en est fait de lui.

Quel que soit le prix du savoir, toujours est-il que nous ne devons pas nous en rendre idolâtres. Désirons-le pour nous et pour les autres, mais s'il nous est presque impossible d'en acquérir, sachons nous en consoler, et nous montrer franchement tels que nous sommes. Il est bon d'avoir des connaissances très multipliées, mais, en définitive, ce qui vaut le mieux dans l'homme, c'est la vertu, et celle-ci, par bonheur, est susceptible de s'allier avec l'ignorance.

Ainsi donc, saurais-tu beaucoup, ne méprise pas pour cela l'ignorant. Le savoir est comme la richesse; qu'on le désire en vue de pouvoir mieux protéger ses semblables, rien de mieux; mais celui qui ne l'obtient pas, pouvant sans le posséder être un bon citoyen, n'en a pas moins droit au respect.

Répands sur la classe peu instruite des idées qui l'éclairent.

Mais quelles idées? Ce ne sont pas celles qui peuvent porter une nation à s'imboire d'orgueilleux préjugés, de pédantisme, et de malice;

ce ne sont pas les déclamations outrées qui plaisent tant dans les drames et dans les romans vulgaires, où les plus vils faquins sont représentés comme des héros, et les grands personnages comme des scélérats ; où tout tableau de la société est faussé à dessein, pour la faire abhorrer ; où le savetier vertueux est celui qui dit des insolences à son seigneur ; où le seigneur vertueux est celui qui épouse la fille du savetier ; où les brigands eux-mêmes figurent comme des hommes admirables, pour faire paraître odieux celui qui ne les admire point.

Les idées éclairées qu'il est bon de répandre parmi les ignorants de la basse classe, sont celles qui tendent à les préserver de l'erreur et de l'exagération ; celles qui, sans viser à en faire de lâches adorateurs de quiconque a plus de savoir ou plus de puissance, leur impriment une salutaire disposition au respect, à la bienveillance, à la gratitude ; celles qui les éloignent de ces rêves d'anarchie et de gouvernement populaire, rêves violents et désordonnés ; celles qui leur apprennent à exercer avec une religieuse dignité, les obscures mais honorables fonctions auxquelles la Providence les a appelés ; celles qui leur persuadent l'inévitable nécessité

des disproportions sociales, bien que par la vertu nous redevenions tous égaux devant Dieu.

CHAPITRE XXVIII.

BONNE GRACE.

Sois affable envers tous ceux à qui il t'arrive d'avoir affaire. En te suggérant des manières amicales, cette affabilité te dispose véritablement à aimer. Au contraire, celui qui se montre bourru, soupçonneux, méprisant, se dispose à des sentiments de malveillance. De l'incivilité naissent donc deux maux graves : d'abord elle gâte le cœur de celui qui s'en rend coupable ; ensuite elle irrite ou afflige le prochain.

Mais ne t'étudie pas seulement à acquérir des dehors aimables : fais en sorte que cette

grâce pénètre jusqu'à tes pensées, jusqu'à tes volontés, jusqu'à tes sentiments. Lorsqu'un homme ne met pas tous ses soins à chasser de son esprit les viles pensées, et qu'il va même jusqu'à les accueillir, elles finissent toujours par l'entraîner à des actions blâmables.

On rencontre des hommes, et même des hommes d'une condition assez élevée, qui se permettent de grosses plaisanteries, et tiennent des propos indécents. Ne les imite point. Sans revêtir une élégance recherchée, que ton langage soit pur de toute trivialité, pur de toutes ces brutales exclamations que les gens mal élevés mêlent à leurs discours, pur de tous ces badinages bouffons avec lesquels on a coutume d'offenser les mœurs.

Mais, cette beauté de langage, c'est dès ta jeunesse que tu dois te la proposer. Qui ne la possède pas à vingt-cinq ans, ne l'acquiert jamais. Point d'élégance recherchée, je te le répète, mais des paroles honnêtes, élevées, propres à répandre dans les cœurs une douce joie, la consolation, la bienveillance, le désir de la vertu.

Fais en sorte aussi de rendre ta conversation agréable par le bon choix des expressions, et

par une inflexion de voix convenable. Celui qui parle aimablement charme ceux qui l'écoutent, et par conséquent, lorsqu'il s'agira de les exciter au bien, ou de les détourner du mal, il aura sur eux plus de puissance. Nous sommes tenus de chercher à perfectionner tous les instruments que nous avons reçus de Dieu pour être utiles à nos semblables, et par conséquent aussi le moyen de communiquer nos pensées.

Un excès de mauvaise grâce dans la manière de parler, de lire, de se présenter, de gesticuler, provient moins souvent de l'incapacité de mieux faire, que d'une honteuse paresse et de la coupable obstination avec laquelle on néglige l'obligation où l'on est de se perfectionner soi-même, et de rendre aux autres le respect qui leur est dû.

Mais en t'imposant à toi-même cette aménité comme un devoir, en te souvenant qu'elle est un devoir de rigueur, parce que nous devons prendre garde que notre présence ne soit pour personne une calamité, mais au contraire un plaisir, un bienfait pour tout le monde, ne va pas cependant te courroucer contre les gens grossiers. Songe que parfois les diamants sont

couverts de fange. Il vaudrait mieux sans doute que la fange ne les souillât point, mais même en cet humble état, ce ne sont pas moins des diamants.

L'un des grands mérites de l'aménité, c'est de savoir supporter avec un sourire infatigable, les gens de cette espèce, non moins que la tourbe innombrable des sots et des ennuyeux. Tant qu'il n'y a pas lieu à leur être utile, il est permis de les éviter, mais jamais de manière à leur laisser apercevoir qu'ils déplaisent. Ils en ressentiraient de l'affliction ou de la haine.

CHAPITRE XXIX.

RECONNAISSANCE.

Si nous sommes tenus d'avoir des sentiments doux et des manières bienveillantes pour tout

le monde, combien plus encore pour les âmes généreuses qui nous ont donné des preuves d'amour, de compassion, d'indulgence.

A commencer par les auteurs de nos jours, qu'il n'y ait personne, qui, nous ayant généreusement aidés d'actions ou de conseils, nous trouve peu reconnaissants de ses services.

A l'égard d'autres personnes, on pourrait à la rigueur se montrer quelquefois plus sévère dans ses jugements, plus économe de prévenances, sans pour cela commettre une grande faute; mais à l'égard de ceux à qui l'on a de l'obligation, il n'est plus permis de ne pas apporter une attention sans borne à ne point les offenser, à ne leur donner aucun sujet d'affliction, à ne point porter atteinte à leur renommée, à ne pas se montrer, au contraire, très-empressé de les défendre et de les consoler.

Bien des gens, quand celui qui leur a fait du bien prend ou seulement semble prendre une trop haute opinion de son propre mérite envers eux, s'en irritent comme d'une impardonnable indiscrétion, et se prétendent par là déliés de l'obligation d'être reconnaissants. Beaucoup d'autres, parce qu'ils ont la bassesse de rougir du bienfait reçu, sont ingénieux à supposer dans

leur bienfaiteur des vues d'intérêt ou d'ostentation, ou quelque autre indigne motif, et pensent ainsi trouver une excuse à leur ingratitude. Beaucoup d'autres enfin, dès qu'ils se sont élevés, se hâtent de rendre un bienfait pour se délivrer du poids de la reconnaissance; et, cela fait, ils s'imaginent pouvoir sans crime oublier tous les égards que leur impose cette reconnaissance.

Toutes les subtilités qu'on invente pour justifier l'ingratitude sont vaines; l'ingrat est un homme vil, et pour ne pas tomber dans pareille vilenie, il ne faut pas que la reconnaissance soit stérile, il faut qu'elle jaillisse en abondance.

Si le bienfaiteur s'enorgueillit des avantages qu'il t'a procurés, s'il n'agit pas à ton égard avec toute la délicatesse que tu désirerais, s'il n'apparaît pas clairement qu'il ait été poussé par des motifs généreux à te rendre service, ce n'est pas à toi qu'il appartient de le condamner. Etends un voile sur tous ses torts vrais ou possibles, et considère seulement le bien que tu tiens de lui. Considère ce bien, quand même tu l'aurais rendu, et rendu au centuple.

Quelquefois on peut être reconnaissant, sans

publier le bienfait reçu ; mais chaque fois que la conscience te dit qu'il y a des raisons pour le publier, ne te laisse pas arrêter par une fausse honte ; confesse-toi l'obligé de la main propice qui t'a secouru : il y a souvent de l'ingratitude à remercier sans témoin, dit l'excellent moraliste Blanchard.

Celui-là seul est bon qui se montre reconnaissant de tous les bienfaits, même des moindres. La reconnaissance est l'âme de la religion, de l'amour filial, de l'amour pour ceux qui nous aiment, de l'amour pour la société humaine, d'où nous viennent tant de protections et de douceurs.

En pratiquant cette reconnaissance pour tous les biens que nous obtenons de Dieu et des hommes, nous acquérons plus de force et de calme pour supporter les maux de la vie, et une disposition plus grande à traiter nos frères avec indulgence et libéralité.

CHAPITRE XXX.

HUMILITÉ. — MANSUÉTUDE. — PARDON.

La superbe et la colère s'accordent mal avec la bonne grâce, et celui-là n'est point gracieux, qui n'a pas su se faire une habitude de la mansuétude et de l'humilité : « S'il est un sentiment qui détruise l'insultant mépris pour les autres, c'est bien certainement l'humilité : or comment ce sentiment pourrait-il prendre racine dans un cœur accoutumé à considérer et à déplorer ses propres misères, à reconnaître que tout son mérite lui vient de Dieu, que si Dieu ne le retenait pas, il se précipiterait dans tous les excès. » *(Voyez Manzoni, dans son excellent livre sur la morale catholique.)*

Sois continuellement à reprimer toute impression de dédain, ou tu deviendras toi-même orgueilleux, et dur. S'il est quelquefois permis d'exprimer une juste colère, c'est du moins un cas très-rare. Celui qui la trouve juste à tout propos, ne fait que couvrir d'un masque de zèle sa propre noirceur.

Ce défaut est terriblement commun. Parle à vingt personnes à cœur ouvert; tu en trouveras dix-neuf au moins, chacune desquelles se soulagera avec toi du poids de son indignation prétendue généreuse contre tel ou tel individu. Il semble que tous les hommes soient enflammés de fureur contre l'iniquité, comme si chacun d'eux possédait lui seul la justice. Le pays qu'ils habitent est toujours le plus affreux de la terre; les temps dans lesquels ils vivent sont toujours les plus tristes; les institutions qu'ils n'ont pas fondées, sont toujours les plus funestes; s'ils entendent parler quelqu'un de morale et de religion, c'est toujours un imposteur; si un homme riche ne prodigue pas l'or à pleines mains, c'est un avare; si un pauvre souffre et demande, c'est un dissipateur; qu'il leur arrive à eux-mêmes une seule fois d'obliger quelqu'un, c'est toujours un ingrat. Médire de tous les individus

qui composent la société ; à l'exception pourtant de quelques amis à qui l'on fait grâce, c'est pour le plus grand nombre un plaisir ineffable.

Et ce qu'il y a de pire, c'est que cette colère, tantôt lancée au loin sur les absents, tantôt rejaillissant sur les voisins, plaît d'ordinaire à quiconque n'en est pas l'objet immédiat. L'homme passionné et mordant passe aisément pour un homme généreux qui serait un héros, s'il avait le monde à gouverner. L'homme doux, au contraire, on le regarde avec une pitié méprisante, comme un imbécile ou un lâche.

L'humilité et la mansuétude ne sont pas de vertus glorieuses, mais recherche-les avec soin, car elles valent mieux que toute espèce de gloire. Ces universelles manifestations de colère et d'orgueil ne prouvent qu'une chose, une disette universelle d'amour et de vraie générosité, une ambition universelle de paraître meilleur que les autres.

Propose-toi d'être humble et doux ; mais sache prouver qu'il n'y a de ta part ni bêtise ni lâcheté. — De quelle manière ? Sera-ce en perdant quelquefois patience, en montrant les dents aux malveillants ! sera-ce en flétrissant par des paroles ou par des écrits celui qui te ca-

omnie avec la parole et avec la plume ? — Non ; dédaigne de répondre à tes calomniateurs, et si ce n'est en quelques circonstances particulières qu'il est impossible de déterminer, garde-toi de perdre patience avec le méchant, point de menaces, point d'injures. La douceur, lorsqu'elle est vertu, et non impuissance de sentir avec énergie, a toujours raison. Elle humilie plus l'orgueil d'autrui que ne le feraient toutes les foudres de la colère et du mépris.

Fais voir en même temps que cette douceur n'est chez toi ni lâcheté, ni sottise, en conservant toute ta dignité en face des méchants, en n'applaudissant point à leur iniquité, en ne briguant pas leurs suffrages, en ne t'écartant jamais de la religion ni de l'honneur par crainte de leur blâme.

Accoutume-toi à l'idée d'avoir des ennemis, mais sans t'en inquiéter. Il n'est pas d'homme, si bienfaisant, si sincère, si inoffensif qu'il puisse être, qui n'en compte plusieurs. Il y des misérables dont l'âme s'est tellement identifiée avec l'envie, qu'ils ne sauraient vivre sans lancer des sarcasmes ou de fausses accusations contre quiconque jouit de quelque bonne renommée.

Aie le courage d'être doux et pardonne de bon cœur à ces malheureux qui t'ont nui ou qui cherchent à te nuire. « Pardonne non pas sept fois, dit le Sauveur, mais septante fois sept fois, » c'est-à-dire sans fin.

Les duels et toutes les vengeances sont d'abominables délires.

La rancune est un mélange d'orgueil et de bassesse. En pardonnant une injure reçue, on peut d'un ennemi s'en faire un ami, et ramener un pervers à de nobles sentiments. Oh! qu'un tel triomphe est consolant et beau! qu'il surpasse en grandeur toutes les horribles victoires de la vengeance!

Et lors même que celui qui t'a offensé, peu touché de ton pardon, resterait ton irréconciliable ennemi, qu'as-tu perdu à être bon? n'as-tu pas acquis la plus ineffable des joies, celle de e conserver magnanime?

CHAPITRE XXXI.

COURAGE.

Du courage ! toujours du courage ! sans cette condition, il n'est point de vertu. Du courage, pour vaincre ton égoïsme et devenir bienfaisant; du courage, pour vaincre ton indolence et progresser dans toutes les études honorables; du courage, pour défendre la patrie et protéger ton semblable en toute occasion ; du courage, pour résister au mauvais exemple et à l'injuste raillerie ; du courage, pour souffrir les maladies, les fatigues, les angoisses de toute espèce, sans plainte, et sans murmure ; du courage, pour aspirer à une perfection à laquelle il n'est pas possible d'atteindre sur la terre, mais à laquelle nous devons constamment aspirer, selon la pa-

role sublime de l'Evangile, si nous ne voulons perdre toute noblesse.

Quelque prix que tu attaches à ton patrimoine, à l'honneur, à la vie, n'hésite pas à tout sacrifier au devoir, si le devoir exigeait de tels sacrifices. Ou cette abnégation de lui même, cet abandon de tout bien terrestre plutôt que de conserver ce bien au prix de l'iniquité, ou non seulement l'homme n'est pas un héros, mais encore il peut se transformer en monstre ! « Nul en effet ne peut être juste, dit Cicéron, s'il craint la mort, la douleur, l'exil, la pauvreté, ou s'il préfère à l'équité les biens contraires à ces maux (1). »

Vivre le cœur détaché des prospérités périssables, c'est, aux yeux de plusieurs, une règle trop austère, une règle inexécutable. Toutefois il est certain qu'à moins de savoir, au besoin, être indifférent pour ces prospérités, on ne saura ni vivre, ni mourir dignement.

Le courage doit sans cesse élever l'âme pour lui faire atteindre à toutes les vertus; mais prends

(1) Nemo enim justus esse potest, qui mortem, qui dolorem, qui exilium, qui egestatem timet, aut qui ea, quæ his sunt contraria, æquitati anteponit. » (Cic. de Off. l. 11, chap. 9).

garde qu'il ne dégénère en orgueil et en fierté.

Ceux qui croient, ou qui feignent de croire que le courage ne peut s'allier aux sentiments doux ; ceux qui ne craignent pas de s'abandonner aux rodomontades, aux rixes, à la soif du désordre et du sang, abusent étrangement de la force de bras et de volonté que Dieu leur avait donnée pour servir et édifier la société. Et d'ordinaire ces hommes sont les moins braves dans les grands périls : pour se sauver eux-mêmes, ils trahiraient père, frères. Les premiers à tourner le dos dans une bataille sont précisément ceux qui se riaient de la pâleur de leurs compagnons, et qui insultaient grossièrement à l'ennemi.

CHAPITRE XXXII.

HAUTE IDÉE DE LA VIE, ET FORCE D'AME POUR MOURIR.

Beaucoup de livres parlent des morales obligatoires d'une manière plus étendue et plus brillante; pour moi, mon jeune ami, je n'ai eu d'autre dessein que de t'offrir un manuel qui te les rappelât toutes succinctement.

Maintenant j'ajoute : que le poids de ces obligations ne t'épouvante point; il ne paraît insupportable qu'aux hommes sans cœur. Soyons de bonne volonté, et nous apercevrons dans chacun de nos devoirs une mystérieuse beauté qui nous invitera à l'aimer; nous sentirons une merveilleuse puissance augmenter nos forces à

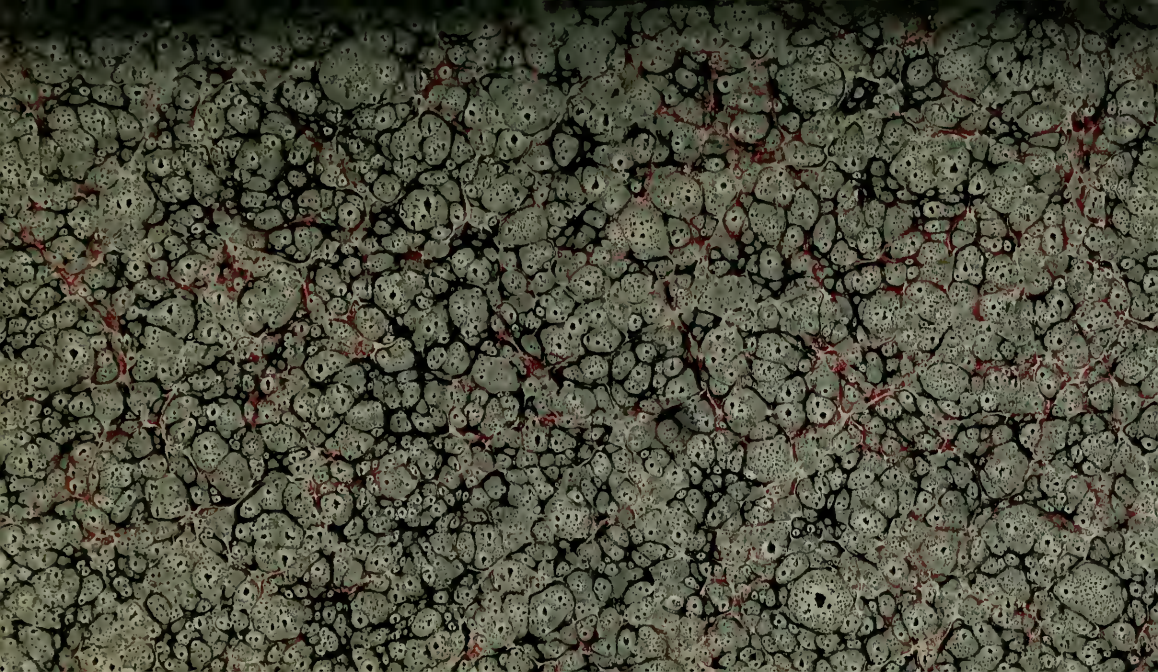
mesure que nous gravirons le rude sentier de la vertu ; nous trouverons l'homme de beaucoup supérieur à ce qu'il paraît être, pourvu qu'il veuille, et qu'il veuille fermement atteindre au but élevé de sa destination, qui est de se purifier de tous les vils penchants, de cultiver au suprême degré les meilleurs, de s'élever ainsi à l'immortelle possession de Dieu.

Aime la vie, aime-la, mais non pour ces plaisirs vulgaires et ses misérables ambitions. Aime-la pour ce qu'elle a de sérieux, de grand, de divin ! Aime-la, par ce qu'elle est la lice du mérite, chère au Tout-Puissant, glorieuse pour lui, glorieuse et nécessaire pour nous ! Aime-la, malgré ses douleurs, et même pour ses douleurs puisque ce sont elles qui ennoblissent la vie ! elles qui font germer, croître et se féconder dans l'esprit de l'homme les pensées généreuses et les généreuses volontés !

Souviens-toi que cette vie, à laquelle tu dois une si haute estime, ne t'est donnée que pour peu de temps. Ne la dépense pas en amusements frivoles. N'accorde au plaisir que ce qui est indispensable pour ta santé ou pour l'agrément des autres ; ou plutôt ne prends de plaisir qu'à faire de bonnes actions, c'est-à-dire, à servir tes

semblables avec les sentiments d'une généreuse fraternité, à servir Dieu avec un amour filial et une filiale obéissance.

Enfin, en aimant ainsi la vie, pense à la tombe qui t'attend. Se dissimuler la nécessité de mourir, c'est une faiblesse qui diminue notre ardeur pour le bien. Tu ne hâteras pas ce moment solennel par ta faute ; mais ne désire pas l'éloigner par lâcheté. Expose, s'il le faut, tes jours pour le salut des autres, et surtout pour le salut de la patrie. Sous quelque aspect que la mort s'offre à toi, sois toujours prêt à la recevoir avec un noble courage, et à la sanctifier avec toute la sincérité et toute l'énergie de la foi.

En observant tout cela, tu seras homme et citoyen, dans le plus sublime sens de ces mots ; tu seras utile à la société et tu te rendras heureux toi-même.

FIN.